

# *L'invisibilité du transfert*

Catherine Chabert

Quand la proposition m'a été faite, par Dominique Clerc et le Comité scientifique de prendre la place de discutant dans nos Entretiens de Décembre, j'ai immédiatement accepté cette offre, sans réfléchir, probablement parce que la force d'attraction du thème choisi est difficile à contrarier. Ma perplexité cependant s'est révélée à la mesure de mon enthousiasme initial, lorsque, à la lecture du programme, j'ai compris que je devais présenter une introduction, mission qui m'est apparue impossible : le transfert ne sonne pas à la porte, il ne s'annonce pas et, en dépit de son accession à un statut officiel, il ne se laisse pas introduire. Quelle(s) forme(s) trouver pour dire, ou au moins essayer de dire, ce qui peut apparaître comme une modalité ou plutôt une valeur essentielle de la psychanalyse, considérée, au départ comme un phénomène étrange, une émergence incongrue, presque inconvenante et qui, de surcroît, une fois énoncée la reconnaissance de sa présence insistante, se prête peu, malgré les apparences, à être suffisamment identifiée pour être transmissible.

Souvenons-nous : le mot " transfert " est là, très tôt sous la plume de Freud, et pourtant, il ne désigne pas encore ce que transfert veut dire en analyse. C'est sans doute l'aveuglement qu'il produit et donc son invisibilité qui font que Breuer s'enfuit à l'annonce de la grossesse d'Anna O. et que Dora plante là Freud et sa curiosité trop pénétrante. Emergences furtives, au début, fortement condensées pourtant - déjà - avec les résistances et qui, étrangement, ne prennent pas encore de formes avec les théories de la séduction et attendent, pour se construire, la concomitance de deux découvertes presque contemporaines, deux découvertes pressenties depuis longtemps, approchées, éloignées, insistantes, enfin reconnues : celle du complexe d'Œdipe, celle de la névrose de transfert. Que Freud ait rassemblé les deux dans une flamboyante orchestration relève d'une invention formidable et on peut se demander si l'une n'était pas nécessaire à l'autre pour

qu'advienne véritablement la reconnaissance des deux.

Mais commençons par le commencement, c'est-à-dire par l'intitulé qui nous est proposé aujourd'hui :

" L'appréhension du transfert ".

Je ne me hasarderai pas dans une reprise des multiples acceptions du transfert en analyse (je ne pense pas que le principe de la définition lui convienne). Le plus facile est de se pencher d'abord sur " L'appréhension " par simple consultation du dictionnaire : le premier sens est " saisir au corps " (arrêter) ; par extension, dans le domaine philosophique, saisir une idée ce qui veut dire que la notion de saisie est centrale, sens qui vient de " *apprehendere* ", latin du XII<sup>ème</sup> siècle, saisir, concevoir ; à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, dans le sens moderne : envisager avec crainte.

En latin, *apprehendere* signifie " faire entrer dans un cas déterminé, embrasser, s'emparer de (langage militaire), assaillir quelqu'un ".

*Apprehensio* : action de saisir ; connaissance. Racine : *ad-prehensio* ce qui veut dire (à l'encontre de mon souhait secret) que le préfixe n'est pas le privatif " a " mais " ad " qui indique la direction, l'attachement ou le rattachement.

Donc la saisie du transfert constitue le cœur de l'appréhension, sans que soit résolue la question de qui saisit qui. Ce qui me va puisque, de cette manière, on peut soutenir le point de vue de Pierre Fédida qui défend l'utilisation du seul mot transfert pour l'analysant et pour l'analyste, abandonnant ainsi un " contre " (transfert) qui n'est guère plus convaincant que son homologue le " contre-Œdipe ". En dépit de cette remarque, je ne souhaite pas m'engager du côté de la scène oedipienne même si sa visibilité est régulièrement brouillée ; j'aimerais aller ailleurs, là où m'amène l'autre versant de l'appréhension, celui de la crainte. Il

y a ainsi dans le mot même un double mouvement, d'attirance, de prise de possession et de peur. Si bien que j'y trouve l'ailleurs vers lequel je voulais d'emblée me diriger, celui de l'inquiétante étrangeté, non pour convoquer, une fois de plus, l'inquiétant et l'étranger, mais leur contraire.

Revenons, ne serait-ce qu'un instant, au texte de Freud et surtout à son tout début. Invoquant la rareté des investigations esthétiques de la psychanalyse, mais l'impulsion forte néanmoins qui pourrait l'y entraîner, Freud ouvre le sens de l'esthétique, comme théorie du beau, vers celui d'une théorie des qualités de notre sensibilité. C'est à ce titre que l'"étrangement inquiétant" l'intéresse comme qualité singulière de l'angoisse. Freud va alors se livrer à une longue recherche étymologique à propos de *unheimlich* dans une mise en perspective, comme il les affectionne, avec son antonyme *heimlich*. Il souligne d'emblée qu'une chose est effrayante parce qu'elle n'est ni connue ni familière mais que, pourtant, n'est pas effrayant tout ce qui est nouveau et familier. Il faut donc ajouter quelque chose au non-familier pour qu'il devienne étrangement inquiétant : c'est à la recherche de la nuance qui définirait cet écart que Freud dégage deux grands mouvements : dans le premier *heimlich*, comme adjectif veut dire " qui fait partie de la maison ", pour les animaux (sic) " apprivoisé, qui s'attache intimement à l'homme ", " cher, intime, engageant ", ou encore, " gai, serein, également en parlant du temps ".

Le second mouvement donne une autre orientation au mot : " caché, dissimulé, de telle sorte qu'on ne veut pas que d'autres en soient informés, soient au courant, qu'on veut le soustraire à son savoir ". L'ensemble des exemples cités insiste sur la manigance ou la malice, l'esquive ou la rencontre, la machination ou l'amour, l'affaire de cœur secrète ou le péché. A l'issue de son enquête, Freud conclut : " parmi les multiples nuances de signification, le petit mot *heimlich* en présente également une où il coïncide avec son contraire *unheimlich*. Ce qui est *unheimlich* devient alors *heimlich* (...) ".

La proximité des deux significations, presque contraires et en même temps liées, rend compte d'un phénomène analogue dans le transfert : Si, comme le déclare Freud, *unheimlich* est une espèce de *heimlich*, c'est par la dépossession que la transformation s'opère : la libération de représentations conscientes, la déprise du

refoulement et du transfert laissent dans le désarroi et la déroute ; l'intérieur mis à nu perd ses bords, et l'intime s'échappe encore, la parole éloigne jusqu'à le perdre de vue ce que la défaillance des mots n'a pas permis de dire.

Bien entendu il ne s'agit pas pour moi de récuser tout ce qui, du transfert, s'attache à la figuration, à l'incarnation, ou à l'hallucinoire. Il ne m'est pas davantage possible de nier son étrangeté, sa radicalité, la violence de ses effets, la douleur qu'il engendre dès que s'annonce l'arrachement aux objets d'amour originaires qu'il ordonne, dès que s'éprouve son intransigeance...

Je voudrais plutôt, pour " commencer " nos Entretiens, emprunter d'autres voies, moins " royales ", des chemins plus secrets qui risquent de nous perdre, car ils ont trait davantage au " sensible " qu'à l' " intelligible " pour reprendre les mots de F. Gantheret, à ce qui, du transfert, ne se représente pas, ne se perçoit pas et assure son invisibilité. Je pense évidemment à l'intime du transfert, à sa part mêlée et distincte, à sa double nature comme dit J. Ludin, qui pour moi, se représente comme la doublure des mots et du silence, une doublure comme une soie double le tissu d'un vêtement, son " dessous ".

Si l'intime occupe une place ou plutôt une fonction dans le transfert, c'est d'abord en tant qu'acte. C'est probablement ce qui lui confère des significations plurielles selon les moments : séduction, emprise, détresse, abandon ou manipulation se mêlent à la trame du fantasme qu'il porte avec chaque fois le même élan, la même quête de reconnaissance. La place du destinataire est primordiale, un peu comme dans l'autobiographie. Je cite J.-B. Pontalis : " Le témoin est devenu l'autre humain dont il s'agit de désarmer le soupçon, à qui il faut prouver son innocence, offrir le cristal de son âme. Le garant du vrai n'est pas le regard divin mais l'évidence intérieure fondée sur le sensible. Nous avons perdu l'un et l'autre de ces témoins supposés infaillibles, le dieu transcendantal aussi bien que l'immanence du "cœur". Nous ne savons plus à qui nous parlons, moins encore sur quel sol stable peut prendre appui notre parole " <sup>(1)</sup>.

---

1 J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, Gallimard 1988, p.270.

L'intime pourrait ouvrir le seuil d'un asile volontaire, d'une expérience de soi comme épreuve de l'étranger, d'une expérience de soi au sens où Winnicott l'entend dans les *Conversations ordinaires* <sup>(2)</sup>, c'est-à-dire dans la capacité de se sentir vivant au monde. Ce sont sans doute ces moments subtils, presque volatils tant ils sont insaisissables, au plus près de l'éprouvé, que l'analyse peut offrir. Cela passe par la sensation, éphémère mais répétitive, et donc finalement tenace, d'un bien "être" effectif à se (re)trouver en séance au fil des jours, dans l'indéfinie durée du processus. Bien "être" qui se découvre dans l'émergence ou dans l'ingérence de sensations tout à coup familières par leur retour ponctuel, par une régularité qui ouvre un autre espace à la répétition.

C'est ce que Winnicott appelle "vivre créativement", qui suppose admis le principe d'"être" avant de "faire". En prise directe avec la transitionnalité, l'entre-deux mobilise lui aussi l'utilisation de l'objet pour s'inscrire dans le paradoxe d'une appartenance singulière, ni tout à fait à l'un, ni tout à fait à l'autre, alors qu'en même temps, le mouvement qui en assure le déploiement, est agi par les forces du désir. L'objet perdu révèle alors son empreinte, la trace de son absence ou de sa disparition, comme chaque fois que le langage se déplace, comme chaque fois que le transfert se noue. Il condense l'illusion ancienne d'être deviné, sans avoir à dire, et la part érotique qui accompagne toujours le discours. Paradoxe ou contradiction encore entre l'innocence de la transparence et du devinement de l'âme livrée sans réserve, et du sexuel des mots, de leur sensualité, à entendre non seulement dans la continuité qu'elle instaure entre l'un et l'autre, mais dans l'acte qui préside et permet leur union, œuvre libidinale par excellence.

\*

Jean-Claude Rolland revient, lui aussi, à l'opposition familiarité-étrangeté à propos de la représentation de la représentation et de l'émergence de sens dans le transfert. Il écrit : " Je désignerai comme *le spéculaire* l'acte psychique par lequel je saisis ce que je suis dans le reflet que l'autre m'en renvoie (...) C'est de cet acte

que le discours va secondairement, par ses mots, par sa syntaxe, son rythme, déployer ce que, au moment même où le contenu de l'image se transporte dans les mots de l'analyste nommant la répétition, il doit abandonner une part de sa force pulsionnelle, renoncer à une part de sa nature œdipienne ". C'est cette suspension qui me semble indispensable parce qu'elle permet d'appréhender le même dans le moment du reflet qui précède l'émergence du différent, de l'étranger. C'est ce processus de nature sublimatoire, qui contraint l'analyste et l'analysant à échanger leurs objets narcissiques contre des objets étrangers.

En 1915, Freud reprend l'hypothèse de l'Esquisse qu'il ne cesse de rappeler jusqu'à l'Abrégé : il faudrait supposer une pensée antérieure au langage car la pensée est inconsciente à l'origine et concerne *les impressions sensorielles laissées par les objets*. Le travail de figuration prend ses racines dans l'investissement qui situe la représentation de chose *entre* la sensation et la perception. Dans cette perspective, la distinction entre perception et sensation prend toute son importance puisque *la chose se présente d'abord par l'intermédiaire de l'affect et ne pourra jamais être ni totalement figurable, ni totalement dite*.

Ce sont ces "restes", non figurés, non dits qui emportent le transfert. Les scènes qu'ils véhiculent, fictives, historiques, déformées, rêvées, se jouent dans l'éclat particulier des lumières de l'intime, dans l'éclairage du temps passé. L'intensité des contrastes la révèle et en assombrit les bords, les revenants la côtoient et leur inquiétante étrangeté la retient.

L'effet de l'intime ne nous appartient pas : si le mouvement qui l'anime revient davantage à un agent pulsionnel qui pousse vers l'expression d'affects, il reste ininterprétable comme acte de transfert. C'est là sa vertu paradoxale : il dévoile les secrets et conserve, intact, celui de l'intention qui l'anime.

---

2 D.W.W. Winnicott, *Conversations ordinaires*, Gallimard 1988.

# *La névrose de transfert : appréhension du somatique, appréhension de l'étranger.*

François Villa

" Prêter l'oreille à ce qui dans les entrailles de l'esprit voudrait rester coi ", Nietzsche F. *Par-delà bien et mal*.

Pourquoi donc quand surgit une idée, ne peut-on la garder bien longtemps et se voit-on contraint de la perdre en la suivant ? À peine l'a-t-on appréhendée que l'on appréhende de la perdre. Et voilà que le peu de clarté qu'elle avait fait surgir dans l'esprit ne nous masque déjà plus l'obscurité profonde qui y règne. Nous ne suivrions pas ici J.-Cl. Lavie qui, dans " Influx ", affirme sous l'apparence d'une question :

" *n'est-ce pas plus angoissant de voir un pan familier du paysage manquer, que d'y voir apparaître du nouveau ?* ".<sup>1</sup>

Nous n'opposerions pas disparition du pan familier et apparition du nouveau, nous les relierions plutôt : n'est-ce justement pas la survenue du nouveau qui a pour conséquence de modifier le paysage auquel nous étions accoutumés ?

Si le *nouveau* semble, si souvent, nous échapper dès qu'il apparaît n'est-ce pas en raison de notre propension à la synthèse ? N'est-ce pas celle-ci qui, par condensation des éléments nouveaux et anciens, refond un nouveau paysage sur le modèle de l'ancien en comptant sur ce système de falsification méthodique qu'est le moi ? N'est-ce pas sur la base d'une *première erreur de jugement* qu'adviennent les formations de la vie psychique ? La pensée, guidée, dès l'origine, par notre *attente croyante* en la stabilité, n'établirait-elle pas toujours hâtivement une identité entre le nouveau et l'ancien ? Elle ne peut y parvenir qu'en sous-évaluant les différences et en surévaluant les ressemblances, opérations que la pensée accomplit d'autant plus aisément qu'elle est régie par un principe où, au prix certes d'une perte de réalité, *la réalité psychique tend à importer plus que la réalité matérielle*.<sup>2</sup>

Une tendance primaire du jugement à l'erreur, à la déformation tend donc à subsumer le nouveau sous l'ancien : la *volonté de synthèse* s'avère bien négligente des *détails*. C'est là qu'on entend : " mais cela, je l'ai toujours su ? ", " oui, et maintenant qu'est-ce que je fais de cela, qu'est-ce que ça change ? " ou que surgit, plus banalement, l'oubli de ce qui était nouveau, oubli qui n'est pas toujours refoulement.

Il nous faut reconnaître en paraphrasant Nietzsche que, quand nous devons changer d'opinion, de point de vue sur quelqu'un ou quelque chose, nous lui en voulons fort... du désagrément qu'il nous cause.<sup>3</sup> Nous ne supportons pas toujours, loin de là, ni le désagrément, ni le conflit qui peut en résulter. Aussi ne soyons pas étonnés de notre capacité à faire comme si ce qui a provoqué le changement n'était pas arrivé, à le *rendre non-advenu*.<sup>4</sup> Du coup, nous nous comportons, le plus souvent, selon la croyance que, non seulement, nous sommes restés *le même* (ce dont, paradoxalement, nous ne doutons même pas vraiment quand nous déclarons avoir changé), mais que nous avons toujours eu le point de vue que nous avons maintenant.

Mais, venons-en plus précisément à ce dont je voudrais vous parler. D'abord, un changement de titre : au lieu du *transfert*, une *appréhension du somatique*,

---

1 Lavie J.-CL., " Influx ", *NRP*, 1982, 26, p. 169.

2 Sigmund Freud *présenté par lui-même*, trad. Cambon F., Paris, Gallimard, 1984, p. 57-58, c'est nous qui soulignons.

3 Nietzsche F. " Par-delà le bien et le mal ", par. 125, in *Œuvres philosophiques complètes*, t. VII, trad. Heim C., Hildenbrand I., Gratiën J., Paris, Gallimard, 1971.

4 Nouvelle façon de nommer, dans Freud S., *Œuvres complètes*. *Psychanalyse, l'ancienne annulation rétroactive*, opération qui a un grand champ d'application et remonte loin en arrière dans le temps.

je vais vous parler de *La névrose de transfert : appréhension du somatique, appréhension de l'étranger*. Cette modification s'est imposée quand il m'est apparu que, du point de vue de la cure psychanalytique, ce n'est pas tant le transfert qui nous intéressait que sa formation et son développement en névrose nouvelle et actuelle. Ce n'est que par un relâchement du langage et par une *tendance économique à abréger* que nous tenons pour synonymes *transfert* et *névrose de transfert*. Je dis : *ce n'est que par...*, mais là, aussi, ma tendance à l'économie ne me fait-elle pas vouloir ignorer l'économie qui sous-tend la dynamique de la dépense dont je tente de m'exonérer en *abrégeant* ?

La précision : *névrose de transfert* nous oblige à ne pas oublier que le *transfert*, que nous ne pouvons plus penser de la même façon depuis l'invention de la psychanalyse, n'a cependant pas été inventée par elle. La découverte de Freud est que ce *mécanisme de défense*, qui prédominait dans certaines névroses dites justement de transfert, était *l'action psychique* qui instaurait la *situation psychanalytique* et la possibilité d'un *traitement psychique*. Cela fut d'abord effectué *naïvement*, sans savoir que c'était cette particularité qui, presque *naturellement*, quasi *automatiquement*, permettait non seulement que se mette en place la cure, mais qu'elle dure et que le patient et l'analyste supportent qu'elle aille à un terme qui n'est pas celui de la *simple* disparition des symptômes dont se plaint l'analysant au début de la cure, mais qui vise à atteindre *un degré indispensable d'indépendance et d'assurance contre une rechute*.<sup>5</sup> Un tel degré ne peut être atteint qu'au prix de l'analyse du transfert, du dévoilement de sa fonction qui montrera comment la disparition ou la persistance des symptômes étaient tributaires du transfert et étaient déterminées par ce que la néo-formation de la névrose de transfert permettait de croire que l'on allait enfin obtenir. Le terme de l'analyse serait atteint lorsque l'individu, ne se détournant pas des exigences et nécessités de la vie, s'avère prêt à mener frontalement le combat pour y faire face en pouvant supporter la part de souffrance dont il ne peut s'exonérer.

Rien de bien neuf dans ce que je vous dis, Freud l'avait déjà dit en 1910 dans de " De la psychanalyse " :

" *la psychanalyse ne crée pas (le transfert), elle le découvre seulement à la conscience et s'empare de lui pour orienter les processus psychiques vers le but souhaité* ".<sup>6</sup>

D'autres collègues, nombreux, l'ont rappelé régulièrement depuis, mais à chaque fois que le rappel est effectué on se rend compte qu'il n'était pas inutile... je me demande bien pourquoi ?

J'en donnerai un exemple :

" *Sans l'aptitude à transférer la "leçon" d'une situation à une autre, s'adapter ce serait quoi ? Le transfert n'est pas une invention freudienne. Freud a découvert l'empire secret, insoupçonné, de ce qui jusque-là était bien connu et exploité dans toute éducation. Explicité, conceptualisé dans sa dimension clandestine, étendu aux premières expériences sexualisées de la vie, le transfert, comme processus inconscient à reconnaître, a déterminé toute la technique psychanalytique. Donner l'occasion de revivre, de saisir et de pouvoir mettre en question ce qui dans la relation à l'analyste reste l'effet des *modus vivendi* établis à la période œdipienne, là est l'invention de Freud* ".<sup>7</sup>

J'aurais pu citer nombre d'autres auteurs. Pour rester parmi les analystes de notre association, j'en appellerai à D. Lagache, par exemple, qui, dans " Le problème du transfert " souligne les deux dimensions du transfert. La première est celle d'une *disposition* au transfert qui est, d'une manière certes variable d'un individu à l'autre, universellement présente chez tous les humains et qui n'est pas en soi un caractère maladif. La seconde dimension est celle du transfert en tant que *névrose produite sous influence* de ce qu'il appelle " *l'entourage analytique* ". Ce qui nous importe c'est justement que " *l'entourage analytique* " possède des particularités qui produisent, par *névrotisation*, une forme particulière du transfert, une forme malade du transfert qui peut devenir intensément morbide. Cet " *entourage* " est singulièrement propi-

---

5 *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister*, trad. Jumel L., " lettre du 5 juin 1910 ", Paris, Gallimard, 1966, p.75.

6 Freud S., " De la psychanalyse ", trad. Lainé, R. Stude-Cadiot J., in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, t. X, 1909-1910, Paris, PUF, 1993, p. 51.

7 Lavie J.-CL., *op. cit.*, p. 159-160.

ce, comme le rappelle Lagache après et avant bien d'autres, à l'éclosion à partir de la *névrose clinique* (celle qui amène le patient à s'adresser à un psychanalyste) d'une *névrose de transfert* qui permettra, par reconstruction et interprétation, de remonter à la *névrose infantile* (c'est-à-dire aux conditions, raisons et formes de la mise en place de la configuration œdipienne et des formes prises par son déclin qui, bien que nécessaire, ne survient que difficilement).

En marchant ainsi à reculons, je n'irai pas droit au but auquel je crois vouloir tendre. Cela s'y oppose même. Et, de plus, avancer à reculons n'est pas non plus remonter à la source, au point de départ. Je crains même que le motif de cette démarche ne vise principalement à me dispenser d'avoir à remonter à la source. Je pense qu'on ne se résout à cette remontée que contraint et, seulement, après avoir tenté de *réemprunter* toutes les *voies collatérales* qui rapprochent certes de la source, mais en s'en gardant suffisamment éloigné.

Mon pas m'oblige à reconnaître que je ne suis pas, moi, comme Freud : *un dur*. J'aurais même tendance assez souvent à trouver que je ressemble davantage à Breuer et que, plus d'une fois, grande est mon envie de prendre mes jambes à mon cou et de céder à la tentation de Venise.<sup>8</sup> Je ne sais pas bien pourquoi je reste là, j'espère que ce n'est pas parce que j'aurais trouvé, en les méconnaissant, des moyens de fuite moins voyants que ceux de Breuer, mais plus néfastes pour les analysants. Freud avait déjà en 1937 attiré notre attention sur le fait que, je le cite :

*" nombre d'analystes apprennent à utiliser des mécanismes de défense qui leur permettent de détourner de leur propre personne des conséquences et exigences de l'analyse, si bien qu'ils restent eux-mêmes comme ils sont, et peuvent se soustraire à l'influence critique et correctrice de l'analyse ".<sup>9</sup>*

Il faut avouer que, quand tel est le cas, à moins d'être une canaille avérée, il s'agit en grande partie d'une utilisation essentiellement *inconsciente* des mécanismes et cela surtout quand elle est devenue répétitive.

Je disais donc que je ne suis pas un dur. D'après Erikson que cite Lacan, Freud lui l'était. Il en voit la

preuve dans le fait que notre maître en faisant le rêve dit " de l'injection à Irma " ne se réveille pas au moment où, dans le rêve, il regarde dans la gorge du personnage Irma : *" la bouche s'ouvre alors très bien et (il) trouve, à droite, une grande tache blanche, et ailleurs (il) voit sur de curieuses formations frisées, manifestement formées sur le modèle des cornes du nez, des escarres étendues d'un blanc grisâtre ".<sup>10</sup>* Pour Erikson, avec qui Lacan est d'accord, un rêve qui aboutit à ça doit provoquer le réveil. Lacan souligne, et Fédida, dans son travail autour de l'informe, le suivra, qu'au-delà des condensations qui rassemblent en ce point le nez *fliesséin*, la bouche et l'organe sexuel féminin, ce qui regarde, là, le rêveur c'est :

*" la chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face, du visage, les secrétats par excellence, la chair dont tout sort, au plus profond du mystère, la chair en tant qu'elle est souffrante, qu'elle est informe, que sa forme par soi-même est quelque chose qui provoque l'angoisse ".<sup>11</sup>*

Peut-on dire que dans ce rêve, l'esprit appréhende cela même qui cause son appréhension.

Appréhender, rappelons-le, ne veut pas dire comprendre, l'appréhension est une opération complexe par laquelle un objet ou une pensée atteint l'esprit d'une manière paradoxale : quelque chose atteint immédiatement l'esprit par la perception, l'imagination, la mémoire, cela s'impose, même si c'est d'abord de manière embrouillée. Bien qu'elle survienne en un coup, tout d'un coup, l'appréhension est, en même temps, lente, tardive, mais *" ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien et l'embrasse bien universellement, étroitement et profondément "*, même si, comme nous le rappelle ironiquement Montaigne, ce n'est

---

8 Jones E., *La vie et l'œuvre de Freud, t. I*, trad. Berman A. Paris, PUF, 1958, p. 247-248, ne pas oublier la fonction légendaire de ce récit – une fiction.

9 Freud S., " L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ", trad.. Altounian J., Bourguignon, A., Cotet P., Rauzy A., in *Résultats, idées, problèmes, t. II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, p. 264.

10 Freud S., " L'interprétation des rêves ", trad. Altounian J., Cotet P., Lainé R., Rauzy A., Robert F. in *Œuvres complètes. Psychanalyse, t. IV*, 1899-1900, Paris, PUF, 2003, p. 141-156.

11 Lacan J., *Séminaire II*, Paris, Seuil, 1978, p. 186.

vrai que " pour le temps qu'elle le tient ".<sup>12</sup> Notons que le mot *appréhension* renvoie aussi au *pressentiment du retour de quelque chose de déjà vécu* et c'est, sans doute, par là que surgit le sens plus tardif (1568) de l'*action d'envisager quelque chose avec crainte : une crainte vague et mal définie* précise le dictionnaire – vous ne serez pas étonné que ces deux derniers sens retiennent particulièrement, transfert oblige, l'attention.

Freud ne se réveille certes pas, mais pour continuer à dormir en poursuivant le rêve, le personnage Freud disparaît de la scène du rêve, il s'évanouit du premier plan en *appelant vite* – comme cela est précisé – trois autres personnages : le Dr. M, l'ami Otto et l'ami Léopold. En les appelant à la rescousse, le rêveur cesse d'être présent *en personne* dans le rêve, mais il subsiste sous les personnes convoquées. Ce n'est pas Freud en personne qui, face aux profondeurs de cette gorge, est pâle et qui boite, mais le Dr. M. Celui-ci *confirme* l'examen de Freud au secours duquel se porte, aussi, l'ami Léopold. Lui découvre une autre matité et une partie cutanée infiltrée à l'épaule gauche qui permet de diagnostiquer qu'il y a eu *infection* et tout le monde sait *immédiatement* – précise le texte – d'où elle provient : de l'injection faite par l'ami Otto.

Lacan note la logique clownesque de cette foule appelée par Freud pour soutenir sa personne au moment où elle ne peut que s'effacer : c'est la logique insensée de l'histoire du chaudron percé qui reçoit, là, une figuration onirique parfaite. Cette farce, bien dérisoire, a l'étrange vertu de secourir Freud. *Au lieu* de ce qui le regardait du fond de cette gorge, apparaît une formule qui appelle le regard et le mot à lire trouve un lecteur qui permet la réapparition du *je* dans la narration du rêve. C'est entre parenthèse que ce *je* surgit *devant moi* dans le texte écrit du rêve : " *triméthylamine (dont je vois la formule en caractère gras devant moi)*".

Ce mot n'est pas le mot de la fin, mais celui du commencement de la psychanalyse. Car *triméthylamine* est aussi peu une *solution* que la réponse d'Œdipe à la Sphinge. Ce rêve ne serait-il pas, avec deux ans d'avance sur la conscience, en train de renoncer à *la théorie explicative de la séduction* ? Si Irma, les patients, les humains sont particulièrement *prédisposés* à la maladie, ce n'est pas seulement de leur sim-

ple fait, ni en raison uniquement des contingences de la vie, mais parce qu'il y a quelque chose d'inhérent à la sexualité humaine qui n'est pas propice à la pleine satisfaction. L'excitation sexuelle a originellement pour source le somatique qui n'est organiquement pas apte à le traiter directement, cette excitation renvoie la chair qui en est saisie à sa dimension d'informe et les déformations qu'elle lui impose provoquent l'angoisse et la détresse.

Pour abandonner la théorie de la séduction, il faut renoncer à la recherche du coupable, serait-ce à la manière d'*Œdipe-roi* qui reste une enquête policière. Il faut renoncer à attribuer le destin tragique du sexuel dans l'homme à un quelconque drame psychologique familial. Mais pour renoncer à cela, il faut supporter ce qui nous regarde depuis les entrailles de cet esprit qui voudrait bien le faire demeurer coi et qui, ne désirant pas le rester, exige que nous lui ouvrons l'oreille pour n'en rester ni sourd, ni muet. Le rêve a raison quand il fait dire à Freud : " *je pense que j'omets quand même de voir là quelque chose d'organique*". Il est le résultat d'un transfert vers le psychique, d'une transposition qui permet de ne pas rester immobile sous hypnose de l'organique et de travailler à produire une formule qui, sans faire réponse, permet de poser et d'affronter la question sexuelle dont est porteur l'organique.

La triméthylamine n'est pas tant la production d'une solution que celle, comme ses associations le font écrire à Freud, d'un *corps* (au sens de la chimie) qui le " *mène donc à la sexualité*". Là, où au début du rêve, le rêveur s'était vu confronté à *quelque chose d'organiquement peu différencié, à une chair en souffrance*<sup>13</sup>, le travail du rêve a permis, dans le passage par les autres et par les mots qui circulent entre eux, de produire *psychiquement* un corps capable de vivre le sexuel. Mais, la triméthylamine, qui est un produit du métabolisme sexuel, un produit, précise Lacan, de décomposition du sperme, n'est pas la

---

<sup>12</sup> Montaigne, *Essais*, I, 25 ; II, 17.

<sup>13</sup> Irma est pâle, bouffie, a des douleurs à la gorge, à l'estomac, au ventre, ça la serre de partout – symptômes qui pourraient aussi bien appartenir au tableau de la neurasthénie, que de la névrose d'angoisse ou de l'hystérie, rappelons que le rêve est de juillet 1895.

cause du sexuel. La triméthylamine n'est pas l'excitation d'origine centrale des *Trois essais*, elle résulte de la décomposition de cette excitation en ces pulsions partielles qui permettront que se constitue évolutivement l'étrange assemblage de la psychosexualité.

Ce n'est ni notre faute, ni celle de qui que soit, si nous sommes confrontés nativement à notre faute de moyens face au sexuel. C'est ce que je continue à appeler à la suite de Freud notre *constitution sexuelle* qui nous *prédispose* à tant d'*aberrations sexuelles*. *Abirung* est à entendre, comme l'a souligné M. Gribinski dans sa préface aux *Trois essais sur la théorie sexuelle*, moins dans le sens du normatif, que dans celui de l'*errance*, de la *perte de chemin*, de la *dés-orientation* qui résulte de la perplexité originaire où nous plonge le sexuel. Si la constitution échappe au domaine du choix, il n'en demeure pas moins qu'existe un certain degré de liberté quant au choix de la position que nous pouvons prendre face à elle. Le destin que nous donnerons aux pulsions est le destin que la constitution trouvera dans notre vie, ce destin est aussi celui de la disposition au transfert.

Nous ne prêtons jamais assez oreille à ce qui nous regarde depuis les entrailles de l'esprit. Nous n'avons que trop tendance soit à nous en détourner par hallucination négative, soit à ne pas tirer les conséquences psychiques de ce que nous avons appréhendé (dans tous les sens du mot), soit à en être fascinés au point de rester sous l'emprise de l'organique, du visuel. Dans tous ces cas, nous ne parvenons pas à surmonter le défaut constitutionnel par le traitement psychique qui, seul, permet au sexuel de prendre corps en s'appuyant sur la construction des zones érogènes. Dans le travail du rêve doit être reconnu le prototype du traitement psychique qui permet à l'individu de *se désuggérer*<sup>14</sup> *du corps*. Par le travail du rêve, peut être *opposé* (par transfert), à l'*informe somatique*, une *représentation inconciliable* qu'on *maintiendra obstinément* (comme névrose de transfert).

Je ne suis décidément pas un dur car, si mon transfert sur Freud ou/et mon identification à lui<sup>15</sup> m'empêche de prendre la fuite comme Breuer devant les conséquences de la névrose de transfert d'Anna O., il n'empêche que j'ai du mal à le suivre jusqu'en cet originaire point que je nommerai, sans m'en expliquer

pour l'instant, *point d'antipathie*. Par contre, comme vous avez pu l'entendre, je lui ai emboîté le pas pour appeler à mon secours toute une série transférentielle de figures. En l'espace de quelques pages, je n'ai fait appel qu'à Freud, bien sûr, à Nietzsche, Lavie, Lagache, Montaigne, Erikson, Lacan, Fédida, Gribinski, Jones, Pfister. Cela fait déjà une foule nombreuse, mais bien petite si on la compare à celle de ceux que je n'ai qu'implicitement convoqués. Les transferts supportés par ces différentes figures ne sont pas que positifs, il ne s'agit pas de figures exclusivement tutélaires et bienveillantes, mais aussi des figures cruelles et menaçantes. C'est que, pour faire face au sexuel, il est fortement conseillé de ne pas rester totalement seul sous peine de tomber malade, mais il est vrai que, lorsqu'on se met à aimer, on n'a aucune garantie que cet amour nous évitera la maladie d'amour. Je paraphrase, vous l'avez reconnu, " Pour introduire le narcissisme ".

Si j'ai appelé ces figures, c'est pour essayer de supporter à mon tour de regarder le fond de la gorge. Mais, ne voilà-t-il pas que, sous prétexte d'obtenir de ces figures l'amour, la haine, la reconnaissance, l'attention, l'estime, dans le but d'obtenir, tout simplement, satisfaction, je me fixe à elles, je ne vois plus qu'elles, je ne vous parle plus que d'elles ? Je développe une *culture du transfert* dont il n'est pas assuré que ce soit un *travail de culture* (et je convoque, ici, la figure de N. Zaltzman).

Je me demande s'il nous est possible de remonter effectivement à la source d'où s'opéra le premier transfert. Car s'il est indéniable que la cure psychanalytique, comme les hasards de la vie, tendent à nous reconduire inmanquablement vers ce que j'ai appelé plus *haut point d'antipathie*, il est tout aussi certain que la névrose de transfert ne naît, ne s'orga-

---

14 Freud S., " L'interprétation des rêves ", *op. cit.*, p. 269.

15 Le rapport entre transfert et identification par le truchement de l'introjection ferenczienne mériterait attention, le transfert ne serait-il pas ce mouvement qui impose l'introjection du fait que ça ne peut pas être complètement transféré, il y a toujours un reste intransférable et quelque chose de l'objet qui résiste à disparaître sous le transfert et qui proteste : il y a erreur sur la personne, vous vous trompez de situation, je ne suis pas qui vous croyez.

nise et ne se construit que pour en empêcher le retour. Mais, pourquoi parler de *point d'antipathie* ? Cette dénomination m'est venue à la lecture de ce passage extrait de Dora :

" Ce qui différencie les autres cures de la psychanalyse ne se manifeste qu'en ceci : le malade, au cours des traitements, ne fait appel qu'à des transferts affectueux et amicaux en faveur de sa guérison ; là où c'est impossible, il se détache aussi vite que possible du médecin qui ne lui est pas " sympathique " et sans s'être laissé influencé par lui. Dans le traitement psychanalytique, par contre, et ceci est en rapport avec une autre motivation, toutes les tendances, même les tendances hostiles, doivent être réveillées, utilisées pour l'analyse en étant rendues conscientes ; ainsi se détruit sans cesse à nouveau le transfert " <sup>16</sup>.

Au moment même, 1905, où le transfert fait son entrée dans la théorie, et nous savons toutes les conséquences techniques que cela aura, son caractère démoniaque est reconnu. Certes, les figures et situations qu'il engendre en reportant les objets des souhaits refoulés sur des objets actuels, peuvent être détruites par l'analyse, mais le processus lui-même est par contre indestructible : le transfert doit être *détruit sans cesse à nouveau*. Une fois, les figures actuelles du transfert détruites, d'autres figures surgiront à partir de ce qui reste, toujours et encore, à transférer non seulement vers le psychique, mais plus particulièrement jusqu'à la partie consciente de ce psychique. Ce qui reste *intransférable* est cela même qui pousse au transfert. Il y aurait donc de l'intransférable ? Et si tel était, comme nous le croyons, le cas, quel rapport a cet *intransférable* avec l'*inalysable* ? Et quelles seraient les conséquences *métapsychologiques* de cet *intransférable* ?

La disposition au transfert est nécessaire, mais pas suffisante, pour affronter les nécessités et urgences de la vie. Le maintien d'un rythme entre production des figures et destruction de celles-ci en fait un mécanisme qui supporte une puissance de plasticité (qui ne peut qu'effrayer le moi). Nous sommes autoplastiques jusqu'en ce point où, pour survivre en essayant d'obtenir satisfaction, nous devons nous résoudre à devenir alloplastiques, pour pouvoir à nouveau redevenir autoplastiques et ainsi, sans cesse de nouveau. Ce processus fondamentalement inconscient, quasi

automatique, relève, en nous la révélant, de la démoniaque compulsion de répétition dont la clinique imposera la nécessaire reconnaissance et introduction dans la théorie en 1920.

Mais, revenons un peu en arrière, ce qui détruirait, sans cesse à nouveau, le transfert, serait le devenir conscient, la prise en considération des tendances hostiles et des raisons primaires de ces tendances. Le transfert, en les mettant en acte (antipathie ressentie pour l'analyste), vise à en empêcher le devenir conscient, à en maintenir le refoulement. Il les agit plutôt que d'avoir à se remémorer la situation et la raison de leur naissance. Il les *met en acte* pour interrompre toute relation qui s'avérant non sympathique, c'est-à-dire non conforme avec le principe de plaisir, formerait une brèche dans le conscient par où s'effectuerait le retour du refoulé.

Le moment où le médecin cesse d'être sympathique est celui où cette relation, qui tendait principalement à établir de la *sympathie*, qui appelait la *sympathie* <sup>17</sup>, est *excédée*, et cela quelle que soit l'*empathie* dont saura faire preuve le médecin, elle est excédée par le réveil d'une irréductible souffrance (*pathie*). De cette *insistante* souffrance, noyau de notre être au monde, sourd, une exigence *irréductible* <sup>18</sup> à laquelle nul autre être humain que l'individu ne peut répondre. Cela, notre *propension à l'attente croyante* <sup>19</sup> - fondement du transfert positif - tente de l'ignorer. Le

---

16 Freud S., " Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) ", trad. Bonaparte M., Loewenstein R., in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1977, p. 88.

17 Cette sympathie ne pouvait s'établir qu'au prix de supprimer, par hallucination négative, ce qui était *étranger* dans la personne du psychanalyste.

18 Son action est toujours ressentie comme *abusive* - ce qui par projection donnera lieu au fantasme d'abus sexuel : le sexuel est toujours éprouvé comme abusif.

19 L'attente croyante est certes une disposition universelle, mais son *actualisation* n'est-elle pas plus ou moins effective en fonction et, des contingences de la vie et, du parti qu'en tire l'individu, les différentes *affections* du psychique exprimeraient une actualisation *singulière* de cette attente qui dominerait plus ou moins l'*attente anxieuse* qui est son inévitable compagne - toute affection psychique n'est-elle pas un mixte de ces deux attentes ?

médecin - mais il ne faut pas hésiter ici à généraliser la proposition : quiconque ne satisfait pas à notre attente croyante risque, de manière quasi certaine, de cesser de nous être sympathique. Ce mouvement d'*antipathie* qui nous agit est la *dernière tentative*, qui peut se répéter plus d'une fois, de refuser que cette souffrance, non pas celle d'Irma, mais celle de notre être, du fond de la gorge ne *regarde* essentiellement que nous. En nous adressant à autrui, nous voudrions lui adresser et lui attribuer cette souffrance pour qu'il la prenne en charge, pour qu'il la partage avec nous, nous refusons ce qui, s'adressant à nous, peut, si nous nous efforçons de l'accueillir, nous donner adresse - résidence - mondaine.

Notre mouvement, qui, rarement, évite de prendre des formes pathétiques, est *anti* pathique, *analgésique* et *anesthésique*. Il est refus du retour au *premier plan* de cette douleur originaire dont les traces indestructibles sont toujours agissantes. Cette douleur est autre chose que les inévitables désagréments de la vie dont nous avons certes quelques raisons de nous plaindre, mais dont nous devons convenir qu'au prix de certains petits arrangements de la vie (parfois indéniablement assez coûteux), le principe de plaisir s'accommode en s'en appropriant sous la *forme des bénéfices secondaires* qu'ils peuvent procurer.

En ce point où naît l'*antipathie*, se révèle la fonction du transfert qui est, par report-introjectif<sup>20</sup> vers le dehors, de *refouler originairement l'organique* (chair en souffrance). Mais, il n'est point de transfert effectué qui ne nous fasse rencontrer tôt ou tard ce qui, intransférable, cherche pourtant à être transféré soit par une projection qui peut nous rendre ce qui nous anime *radicalement étranger* (c'est la question de la psychose), soit par une transposition psychique. Nous nous sommes détournés de cette douleur première par l'invention du psychique dont la fonction fondamentale est de se déployer d'une façon telle que soit évité son retour qui est ce que nous redoutons le plus. Et, néanmoins, c'est probablement dans le retour de/vers cette souffrance originaire qu'est rencontré le point où peut se produire du changement, où le choix entre rester le même et se modifier en modifiant le monde redevient pour un instant possible.

Au-delà de toute sympathie, de toute empathie et de toute antipathie, survient une exigence de reconnaî-

tre cette douleur et le savoir qui en est ou non advenu en nous, savoir de la souffrance et par elle. Nous retrouvons le travail de P. Fédida sur le *pathéi mathos*<sup>21</sup> (savoir par la souffrance). Selon lui, tenir ensemble ces deux mots, et penser à partir de la dissymétrie qu'ils ouvrent, en nous, entre l'expérience vécue et le savoir que nous en avons, entre ce qui est arrivé et ce qui a eu lieu psychiquement, désignerait le *psychopathologique en son fondement* tragique au-delà des dramatisations psychologiques œdipiennes (c'est la faute à..., si les choses avaient été autre..., je sais bien, mais quand même et ainsi de suite).

La question de la douleur primaire est celle de la *quantité*. *Erster Hauptsatz. Die quantitative Auffassung*, c'est le titre du premier chapitre de "L'esquisse d'une psychologie scientifique"<sup>22</sup>. Première *notion fondamentale*. Le concept de *quantité* propose la traduction dont nous disposons. C'est le caractère *hyperintense* du symptôme qui contraint à poser la question de la quantité. C'est l'*interprétation* (la manière de les concevoir) des *motifs* de l'accumulation de force en ce point qui permettra de *donner du sens* au symptôme, d'en *trouver la raison*. Car, c'est l'origine de cette *surforce* (*Überstärke*, écrit Freud) qu'il faut reconstruire. L'une des fonctions du symptôme est, d'ailleurs, de nous "leurrer" sur la source de la souffrance en *s'offrant comme origine du mal* (s'il n'y avait pas tel ou tel symptôme, peut-on entendre dire, pour le reste, ça irait bien ou pas trop mal).

Nous nous plaignons du symptôme parce qu'il est un lieu où il y a trop d'animation, trop d'excitation, mais nous méconnaissions alors que c'est le prix que nous payons pour qu'en dehors du symptôme soit atteint le plus possible un état *d'inanimation, d'inexcitation*. La quantité d'excitation s'est condensée en ce lieu

---

20 Abraham N., Torok M. "Deuil ou mélancolie, introjecter-incorporer", in *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978, p. 259-275.

21 Fédida P., "Tradition tragique du psychopathologique. À propos du *pathéi mathos* de l'Agamemnon", in *Crise et contre-transfert*, Paris, PUF, 1992, p. 19-36.

22 Freud S., in *La naissance de la psychanalyse*, trad. Berman A., Paris, PUF, 1973.

pour être réduite à la portion la plus congrue possible partout ailleurs, tant au-dedans qu'au-dehors. Pour que le conflit psychique ne soit pas généralisé, il s'est vu assigné à résidence, exclusive si possible, principale pour le moins, au lieu du symptôme. Celui-ci devient le représentant du conflit, il est le lieu où coexistent déplaisir et plaisir, jouissance et souffrance. En allant vite, je dirais que c'est bien par l'invention de la représentation, par l'émergence de notions et de concepts qu'a pu s'effectuer la *transposition* en et dans le symptôme d'une quantité d'excitation dont la source n'est pas le symptôme qui en résulte.

Le gain obtenu par le symptôme est le passage d'un état généralisé d'excitation (érogénéité de tout le soma) à un état restreint (zones érogènes). Freud n'hésitera pas à généraliser cette découverte en y reconnaissant la fonction même du psychique : se débarrasser, si possible, totalement de la quantité ou, à défaut, la réduire autant qu'il se peut par la qualification psychique de certaines représentations auxquelles sera dévolue la fonction d'être la partie de l'ensemble qui se substitue à la totalité.

À l'origine mythique que construit la fiction freudienne, il n'y a pas de représentations, pas la moindre notion, pas la moindre concept, il y a expérience vécue d'un organisme envahi par une quantité d'origine endogène qui le plonge dans un état d'animation excessive qui est douleur d'exister. Nous ne pouvons même pas dire qu'à cet instant, l'individu ressent de la douleur, il n'est que douleur. Il est la douleur que, plus tard, ayant pu lui survivre, il haïra en tentant de l'éviter par tous les moyens, y compris ceux qui permettront son érotisation.

Vous connaissez le mythe freudien pour sortir de cette douleur : celui de *l'humain-à-côté* de cette chair souffrante, à côté de cette vie en souffrance d'existence qui, *personne d'expérience*, se fera *aide étrangère*, support *apaisant* de cette excitation et qui apporte, au même temps, une autre excitation qui creuse entre la douleur et l'individu l'écart où pourra naître *une conception interprétative de l'expérience douloureuse*. C'est, là, le pas qualitatif qui nous permettra, sans pouvoir certes être exonéré de la souffrance, de ne pas cesser trop vite de jouir de la vie.

À l'origine freudienne, une excitation d'origine endo-

gène, somatique, reconnue comme sexuelle qui, parce que nous sommes impuissants à la liquider, ne peut que s'accumuler au-delà du supportable. Une pure quantité qui, n'ayant en propre aucune qualité, nous voue à lui en donner. Mais, ce règne de la quantité, me direz-vous, c'était à l'origine, c'est du passé, depuis nous sommes entrés dans le règne de la qualité, nous ne sommes plus impuissants face à la quantité. Dotés d'un appareil psychique, nous voilà maintenant qualifiés pour la vie. Oui ! Mais, comme nous le rappelle, au cas où nous aurions cédé à l'oubli, " Malaise dans la culture " <sup>23</sup>, *qualifiés... jusqu'à un certain point*. Le danger, toujours, menace. Il peut survenir de trois côtés : *la surpuissance de la nature, la caducité de notre propre corps et la déficience des dispositifs qui règlent les relations des hommes entre eux dans la famille, l'Etat et la société*.

Le danger est d'autant plus *réel* que nous n'avons pas trouvé de solution qui nous préserve définitivement et durablement de ce que la vie peut apporter comme tâches insolubles, déceptions, douleurs et tout ce dont vous n'aurez aucune peine à vous souvenir, si vous en faites l'effort psychique (mais je suppose que vous y rechignez autant que moi). Nos seules solutions sont palliatives : ce sont soit de *puissantes diversions*, soit des *satisfactions substitutives*, soit des *moyens toxiques*. J'avancerais que le prix accordé au maintien de la névrose de transfert, une fois qu'elle s'est instaurée, c'est d'être une subtile et robuste combinaison des trois *solutions* que nous venons d'évoquer.

Une fois de plus, survient la tentation d'abandonner la question de la quantité, de la laisser loin en arrière, de vouloir la considérer comme réglée une fois pour toutes. Nous devons reconnaître que s'il existe en l'homme, une indéniable propension à la négliger, la névrose de transfert, en se faisant *hyperintense*, va, justement, nous contraindre à ne pas le faire, sous peine d'en pâtir considérablement.

Revenons un instant sur ce que la légende de Jones nous dit qu'il arriva à Breuer d'avoir négligé de pren-

---

23 Freud S., " Le Malaise dans la culture ", trad. Cotet P, Lainé R., Studer-Cadiot J., in *Œuvres complètes. Psychanalyse, t. XVIII, 1926-1930*, Paris, PUF, 1994, p. 263.

dre en considération la névrose de transfert et de ne pas s'être contraint à l'interpréter. D'une part, il s'avéra qu'Anna n'était guérie de ses symptômes que d'avoir contracté cette nouvelle maladie, dont la privation brutale des bénéfiques secondaires par interruption prématurée du traitement, causa, le soir même de l'interruption, une réapparition aggravée des symptômes. D'autre part, la fuite du psychothérapeute ne lui permit pas de supprimer les effets sur sa propre vie de la névrose de transfert dont il était partie constituante. Qui fit le deuxième voyage de noces à Venise et avec qui le fit-il ? Que penser de l'enfant conçu à cette occasion qui se suicida plus tard ? Jones semble y voir une chaîne causale linéaire résultant de la fuite.

Jones paraît nous lancer un avertissement au travers de cette histoire : faites attention, si vous êtes aussi lâche que Breuer, vous serez bien puni par la vie. Je caricature bien sûr, mais pas tant que ça. Nous savons aujourd'hui que cette histoire est une fiction, mais, pouvons-nous, pour autant, nous contenter de nous moquer à notre tour de Jones comme il se moqua de Breuer, de le traiter de menteur comme il le traita de lâche. Procéder ainsi ne nous ferait que rejouer au jeu du furet de notre enfance, mais ce furet, dont nous ne savons pas où il est, qu'est-il dans cette histoire ?

Qu'il ait été démontré que cette histoire est une invention *hagiographique* (à laquelle Freud a d'ailleurs contribué) n'en fait, pour autant, pas une histoire dénuée de vérité. Nous le savons d'expérience, aucune déformation n'abolira jamais ni la vérité, ni la réalité qu'elle tente de masquer. Toute déformation gardera en son centre un noyau de cette vérité et de cette réalité dont elle tente vainement de se débarrasser. La fabrication de cette histoire par Jones, à mon avis, ne vise pas seulement à débarrasser la psychanalyse de Breuer, de celui avec qui Freud, plus d'une fois, dit qu'il partage la co-paternité de la découverte. Le clivage de notre origine qui s'effectue, ici, entre le bon et le mauvais créateur, entre celui qui se dévoua à l'invention dont il assumait la paternité et cet autre qui refusa de reconnaître la créature qu'il avait participé à créer, ce clivage mérite d'être pris au sérieux. Nous avons tout intérêt à le trouver parlant au point d'imaginer que nous n'avons pas fini

de lui donner la parole, ni de l'entendre.

Tout analyste n'est-il pas, à chaque instant de la cure, le lieu où s'actualise l'alternative dont Breuer et Freud sont la figuration des termes ? Et, la "punition", pour manque de courage et négligence à interpréter la névrose de névrose, n'est-elle pas une représentation de la forme démoniaque du transfert et de la difficulté que nous avons à envisager *réellement* les effets qu'il peut en résulter sur la personne de l'analyste et dans sa vie ? C'est cela que j'essaie de prendre en considération.

Je tourne toujours autour de la même question sans parvenir ni à la saisir pleinement, ni à lui donner une forme qui me convienne. Après *l'Au-delà du principe de plaisir*, comment penser répétition et transfert ?

Dans *Remémoration, répétition, perlaboration*, Freud en écrivant que le transfert n'est lui-même qu'un *fragment de la répétition*, nous confrontait déjà à une question : qu'advient-il de l'autre fragment de la répétition, de celui qui ne serait pas transfert ? Et où, comment se répéterait ce fragment et qu'est-ce qui s'y répéterait ? Ce fragment peut-on le désigner comme étant *hors transfert* ? Comment le situer topiquement par rapport au transfert ? Je ne peux que poser la question.

L'histoire et l'expérience du *traitement d'âme* ont contraint les psychanalystes à devoir envisager l'indestructibilité des traces mnésiques et, en conséquence, la *vivace survivance* des traces *agissantes* des expériences les plus archaïques de la psyché. De cela, il est pris acte, dès la *Traumdeutung* et, de manière encore plus radicale, après *Au-delà du principe de plaisir*. La compulsion à répéter l'enfance est d'abord mise au jour dans l'interprétation du rêve, puis dans celle du transfert.

Ces expériences, les humains voudraient bien les traiter *in absentia* et *in effigie*, soit comme des souvenirs *déqualifiés* de tout affect, soit, plus radicalement, comme des expériences que l'on pourrait oublier comme si elles n'avaient pas eu lieu. Mais leur persistance, en tant que *traces non liées*, dote ces traces d'une force qui les rend, de manière insistante, en *puissance* d'une *présence*, en corps et en esprit, capable d'*ébranler physiquement l'âme*, en imposant la révision de tous les compromis que l'appareil psy-

chique a rendu possible. Rien de bien surprenant dans le fait que l'humain ait quelques raisons de résister à l'*actualisation* de ce qui, à son origine, fut douleur, détresse, essentielle impuissance.

L'homme résiste au retour de cela-même dont il ne parvint à s'éloigner qu'au prix de considérables efforts psychiques et physiques qui lui permirent, à défaut d'une totale jouissance, d'atteindre à une certaine quiétude dans la culture des quelques petits plaisirs obtenus. Dès lors, conformément au principe de déplaisir-plaisir, il ne veut naviguer qu'à courte vue, au rythme de leur flux et de leur reflux.

Mais, la compulsion de répétition est une contrainte au-delà de ce principe, *assez tiède*, qui permet à l'humain de se contenter trop facilement de toucher à l'ombre, plutôt que, d'avoir à accomplir les efforts psychiques, qui lui permettraient, non pas de saisir la proie une fois pour toute, mais de l'appréhender, une nouvelle fois, en surmontant, pour la première fois, peut-être son originaire appréhension. N'étant plus *fasciné* par ce qui intimement le regarde, il pourrait, possiblement, supporter de prêter, au moins, une oreille *aux entrailles de l'esprit*. Et, prenant conscience qu'il n'est ce qu'il est que de ne pas être le tout qu'il ne saurait être, il prendra conscience aussi de ce chemin d'individuation que seul le *travail de culture* permet. Ce travail, il ne peut l'accomplir solitairement que d'appartenir *viscéralement* (c'est une formule que je reprends à Nathalie Zaltzman) à l'espèce humaine dont il pourra reconnaître alors qu'il n'est, certes, qu'un maillon, mais un maillon bien plus indispensable qu'il ne l'avait jamais imaginé (je vous renvoie à *La vie est belle* de Frank Capra).

Il me faut renoncer à terminer ici. La chute de mon propos aurait été belle. L'histoire se terminant sur une note optimiste. Mais, s'imposait la nécessité de faire *encore un effort* pour ne pas demeurer dans la *religiosité*, pour ne pas satisfaire, par un *happy end*, l'attente croyante en des lendemains qui ne feraient plus que chanter. Que cela plaise ou non, *la vie est dure* et elle l'est sans aucune raison qui puisse satisfaire ni la raison, ni la passion des causes accidentelles, c'est là une *cruauté sans intention*. Nous pouvons, certes, au bord du cri de rage, affirmer, comme un enfant que *ce n'est pas juste* – là, est le pas le plus difficile à franchir, celui où nous devons reconnaître que la ques-

tion n'est pas que ce soit juste ou pas, c'est *juste comme ça*.

Si la névrose de transfert s'intensifie positivement ou négativement jusqu'à pouvoir se former en *réaction thérapeutique négative*, c'est pour éviter à l'individu d'avoir à reconnaître cela. Connaissant les considérables résistances qu'il faut surmonter dans une cure pour lever les refoulements secondaires, ceux qui portent sur les vicissitudes du désir à partir des contingences de l'histoire familiale de l'individu, nous ne devrions pas être surpris de voir ces résistances démultipliées au moment où le refoulement organique, le refoulement originaire pousse et tend, compulsion de répétition oblige, à sa levée. Et, pourtant, nous sommes, toujours, à nouveau surpris et désarmés face à cela,

Quand nous parvenons en ce point de la cure, l'analyste n'est plus *maintenant pour le patient qu'un être étranger* qui le place, c'est la place de l'analyste, devant des exigences qu'il juge abusives, désagréables et qu'il lui attribue, alors qu'elles ne sont que les exigences de la vie<sup>24</sup>. Le patient ne croit plus en l'analyse, car il ne croit plus qu'en *la haine ou/et l'amour* comme ultime rempart contre le retour de *l'étranger redouté* : la haine pour l'expulser hors du système primitif que le transfert reconstitue ; l'amour pour s'en approprier afin, en renforçant le *moi* ébranlé, de rester dans le système. Dans cette intensification de la névrose de transfert, le moi parvient, partiellement, à mettre à son service la compulsion de répétition, et se rejoue, à n'en plus finir, intensément et avec une fidélité indésirable le *protecteur* complexe d'Œdipe dont est refusé le déclin. Le transfert répète l'Œdipe pour que ne se répète pas l'essentiel dont le moi ne veut précisément rien savoir et qui n'a pas d'autres contenu que d'être l'expérience même de l'existence et de la puissance des motions pulsionnelles..

Il nous est difficile de reconnaître que nous portons en nous cette *part ancestrale de l'humanité* devant laquelle il se révèle que les constructions de secours, dont nous nous dotons, ne sauraient abolir notre essentielle et indépassable impuissance originaire face à ce que Freud nomme, plus d'une fois, *les plus*

---

24 Freud S., " L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ", *op. cit.*, p. 255.

forts bataillons. Ceux des pulsions que nous passons notre vie à essayer de contenir, de domestiquer, sans y parvenir. D'eux, il dira tardivement, dans l'*Abrégé* :

*" Nous sommes ainsi amenés à conclure que le résultat final de la lutte engagée dépend des rapports quantitatifs, de la somme d'énergie que nous mobilisons chez le patient à notre profit par rapport à la quantité d'énergie dont disposent les forces qui agissent contre nous. N'en soyons pas déçus, sachons, au contraire, le comprendre. Une fois de plus, Dieu combat ici aux côtés des plus forts bataillons. Avouons-le, notre victoire n'est pas certaine, mais nous savons du moins, en général pourquoi nous n'avons pas gagné "*<sup>25</sup>.

N'est-ce pas étonnant de voir surgir, sous la plume de Freud, le nom de Dieu, juste à ce moment où il faut concéder que les plus forts bataillons ne sont ni du côté du moi, ni du côté des pulsions de vie. Mais, est-ce si étonnant que cela, si l'on envisage que ce qui nous fit entrer dans l'*Œdipe* et ce qui rend son déclin si difficile et si peu définitif, c'est bien l'espoir de trouver quelqu'un ou quelque chose à qui nous pourrions aussi bien attribuer la cause de notre malheur que le pouvoir absolu, au mieux, de faire notre bonheur ou, pour le moins, de nous protéger en nous épargnant un certain nombre de souffrances. À suivre Freud, il

nous faut envisager qu'" il *n'est rien dans la structure de l'homme qui le prédispose à s'occuper de psychanalyse* "<sup>26</sup>, mais que, par contre, il est si réellement prédisposé à l'attente croyante, qu'il n'est pas sûr qu'il soit à même d'accomplir effectivement les efforts psychiques qui lui permettraient de renoncer à cette attente. Il n'est pas impossible que l'homme *préfère* de très loin attribuer la *puissance* des pulsions à des *puissances extérieures* à lui, plutôt que d'avoir à reconnaître sa fondamentale réalité pulsionnelle. Mais, même, s'il nous était *impossible* de *réaliser effectivement ce pas psychique*, il n'en demeurerait pas moins qu'à cet *impossible* nous sommes, par nécessité, condamnés. Car, bien que le combat soit inégal et l'issue connue, il n'en reste pas moins, comme l'écrit Freud, que s'il y avait un choix à faire, on devrait périr dans un combat loyal avec le destin.

---

25 Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, trad. Berman A. rev. Laplanche J., Paris, PUF, 1975, p. 51.

26 Freud S., Binswanger L., *Correspondance 1908-1938*, trad. Menahem R., Strauss M., Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 134.

# Les indices

Dominique Clerc

" Celui qui a été lui-même analysé, qui a saisi de la psychologie de l'inconscient ce qui peut en être enseigné, qui est au courant de la science de la vie sexuelle et qui a acquis la technique délicate de la psychanalyse, art de l'interprétation, lutte contre les résistances et maniement du transfert, *celui-là n'est plus un profane dans le domaine de la psychanalyse.*"<sup>1</sup>

L'inventeur de la méthode psychanalytique sut pourtant rester un profane. À la fin de sa vie, il rappellera, encore, combien et comment chaque cure est le lieu d'une invention : celle-ci étant elle-même le fruit de l'expérience dont elle fait l'objet. Avec " Constructions en analyse " et avec l'*Abrégé*, la construction délirante de l'analyste, - délirante au sens où Freud l'apparente au délire du psychotique -, n'apparaît-elle pas comme le produit d'un reste qu'on peut qualifier de profane ?

" Deviner " les signes du transfert est une première étape qui participe de la construction d'une maladie névrotique artificielle : la névrose de transfert. " Deviner " est le terme de Freud lui-même (on doit à Michel Gribinski d'avoir redonné au mot " deviner ", trahi par les traductions successives, toute la valeur qu'il a pour Freud). Cette étape préalable d'avoir à deviner le transfert désigne aussi, je crois, comme un temps premier qui ne se refermerait pas tant que dure le processus. Un temps toujours à recommencer dans ce que la perlaboration du matériel force à reprendre (au sens qu'Edmundo Gómez Mango donnait au mot reprise). À reprendre, mais à recommencer aussi, toujours, du fait que la névrose de transfert, qui organise un espace intermédiaire entre la maladie et la vie réelle, est, comme le dit Freud, une sorte d'" arène " où se déploient et où s'affrontent la poussée du refoulé et celle du refoulement. Ces poussées-là s'exercent en permanence à chaque endroit du terrain et façonnent la matière des représentations

inconscientes qui parviendront à l'appareil de la conscience sous la forme de perceptions. Ainsi l'appréhension du transfert par l'analyste ou son aperception par le patient représentent-elles une tâche à renouveler sans cesse.

Freud insiste maintes fois sur le fait que ce n'est pas l'analyse qui crée le transfert, et que celui-ci ne se produit pas uniquement dans la cure. Le " phénomène " du transfert est un phénomène humain, universel, que l'analyse révèle et isole<sup>2</sup> : " Dans chaque traitement analytique, écrit-il dans son *Auto-présentation*, s'instaure, sans aucune intervention du médecin, une relation affective intense du patient à la personne de l'analyste, relation qui ne peut s'expliquer par aucune des circonstances réelles. Elle est de nature positive ou négative, va de l'état amoureux passionnel, pleinement sensuel, jusqu'à l'expression extrême de la révolte, de l'exaspération et de la haine."<sup>3</sup> " Cette relation transférentielle en tant qu'elle ouvre la voie principale de la résistance, constitue, conclut Freud, le ressort véritable du travail analytique " *commun* ".

S. Viderman<sup>4</sup> souligne l'insistance de Freud à faire du transfert un événement spontané et surtout ordinaire : en affirmant que " le transfert domine d'une manière générale les relations d'un individu à son entourage humain "<sup>5</sup> " Freud aurait eu, selon Viderman, la volonté de faire piéces aux détracteurs. En proclamant l'in-

---

1 S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, (1926), Gallimard, coll. Trad. Nouv., 1986.

2 S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, (1925), Gallimard, coll. Trad. Nouv., 1984.

3 *Ibid.*

4 S. Viderman, *Le Céleste et le sublunaire*, PUF, 1977.

5 *Ibid.*

nocence du psychanalyste, il proclamait du même coup l'originalité de la méthode psychanalytique face aux autres méthodes thérapeutiques, largement critiquées pour avoir usé sans discrétion de l'influence directe du thérapeute et de la suggestion. La question reste d'actualité.

La suite du texte montre pourtant que Freud ne s'adresse pas seulement à ses détracteurs mais aussi à ses collègues, en particulier lorsqu'il insiste sur l'importance qu'il y a à faire du transfert l'objet d'un travail en "commun" avec le patient. Vaincre les résistances apparaît là comme une partie essentielle de ce travail, dont l'objectif est de permettre la levée du réfolement. L'autre part du travail "commun" consiste à éveiller la curiosité du patient envers son propre fonctionnement psychique, en l'amenant à considérer sa maladie comme un adversaire digne d'estime. Il faut donc, pour que le transfert se transforme en moteur de la cure, qu'il soit pris en compte "comme tel", par l'analyste comme par le patient. Que veut dire ce "pris en compte comme tel", valable pour les deux protagonistes, sinon que pour sortir de l'impasse de la répétition, le transfert ait pu réussir à entrer dans un certain rapport avec sa source pulsionnelle ?

Le phénomène de répétition est dû au fait que les motions pulsionnelles inconscientes ont un but et un seul : celui de tendre vers la satisfaction. Il revient à l'analyste de faire en sorte que ces motions puissent advenir à la conscience du patient afin qu'il soit en mesure de les intégrer "dans le contexte du traitement comme dans celui de son histoire de vie" et qu'elles soient ainsi soumises au travail de la pensée et reconnues "en fonction de leur valeur psychique."<sup>6</sup> On voit comment, dès 1912, la question de la vérité ne se pose plus seulement en tant que vérité causale (telle cause produit tel symptôme) mais commence à se poser aussi en tant que vérité du sujet.

La notion de travail commun sera reprise à la toute fin de l'œuvre de Freud, dans "Constructions en analyse", avec la proposition suivante : "Le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes, qui se jouent sur deux scènes séparées et concernent deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent."<sup>7</sup> "Si l'analyste a déjà pu se faire quelque

idée, au cours des entretiens préalables et à partir de ce qu'il y a entendu, du synopsis impartit à son patient, il ne dispose généralement pas, quant à lui, ni des places et rôles divers qui vont lui être impartis, ni surtout du texte qui va lui échoir dans cette aventure : il ne sait jamais à l'avance où l'érogène trouvera son compte, ni où l'excitation cherchera à se satisfaire. Ni où, ni comment. À chaque fois c'est un trajet inconnu qui s'amorce. Et c'est bien en ce sens que l'on peut dire de l'analyste qu'il est un profane : profane vis-à-vis de la religion privée de son patient.

\*

Le transfert est transfert d'amour. Que la forme qu'emprunte cet amour soit positive ou négative, ou bien qu'elle prenne les allures de l'indifférence, cet amour n'en adopte pas moins les caractères d'un amour véritable : cet amour mérite d'être considéré comme tel, écrivait Freud dans les "Observations sur l'amour de transfert"<sup>8</sup>. Je me demande si Freud, en insistant sur le caractère effectivement réel de l'amour de transfert ne vise pas en fait la réalité au sens où cet amour ne peut échapper aux règles que lui dicte le principe de plaisir.

Mais si l'amour est là, l'objet de cet amour, lui, n'y est pas. La demande du sujet devient alors extravagante, et vise directement, comme l'écrit V. Smirnoff, "celui qui est censé lui répondre - et en répondre - au nom et à la place de l'objet originaire, proie imaginaire qu'il poursuit."<sup>9</sup> Dénoncer le leurre ou bien répondre depuis cette place avant même d'avoir pu saisir sous quel éclairage on s'y trouve convié revient à geler *in statu nascendi* les mouvements du désir, lesquels, une fois entrés au service du transfert, constituent ce que Freud appelait les "forces vives" de la cure. Le désir, sa mobilité dans la cure, naît en effet de l'écart entre

---

6 S.Freud, "La dynamique du transfert", (1912), in *OCF-P*, XI, P.U.F., 1998.

7 S.Freud, "Constructions dans l'analyse", (1937), in *Résultats, idées, problèmes*, II, P.U.F., 1987.

8 S. Freud, "Observations sur l'amour de transfert", (1915), in *La Technique psychanalytique*, P.U.F., 1977.

9 V. N. Smirnoff, "Le squelette dans le placard", in *Un promeneur analytique*, Calmann-Lévy, 1998.

la satisfaction hallucinatoire et la trace de la satisfaction originaire, supposée avoir réellement existé.

C'est le désir inconscient, avec toute la puissance que lui confère la réactualisation transférentielle, qui est à la source du fait qu'un " nombre considérable d'états psychiques antérieurs revivent, non pas comme états passés, mais comme rapports actuels avec la personne du médecin.<sup>10</sup> " Certains de ces états seront reproduits à l'identique, et auront conservé tous les traits de l'excès pulsionnel qui existait à l'origine, tandis que d'autres apparaîtront plus atténués, policés par l'action civilisatrice du procédé de la sublimation. Depuis ces nouvelles éditions, " revues et corrigées ", l'analyste tentera de remonter jusqu'au manuscrit original. C'est ici que la métaphore archéologique s'avère insuffisante, dans la mesure où l'analyste n'a pas affaire seulement à des ouvrages anciens, figés par l'immutabilité d'un temps historique, pour lesquels il suffirait - en vue de leur rendre leur apparence originelle -, de reconstituer les parties manquantes gommées par la censure ou par l'usure de l'oubli. L'action de l'analyste n'est pas un travail de restauration. Au regard du transfert et de la névrose qu'il produit dans la cure, l'analyste et le patient s'affrontent tous deux à de la matière vivante, en mouvement constant, sujette à des transformations répétées et à des déplacements divers. Et, si l'analyste n'est pas en mesure de se remémorer ce qui appartient à la vie de son patient, s'il doit, " d'après les *indices* échappés à l'oubli ", deviner et construire ce que le patient a vécu et refoulé, il doit le faire en sachant qu'il a affaire non pas à la matière inerte qui est celle de l'archéologue, mais au polymorphisme et à la fluctuation de la matière imposés par le jeu des forces en présence. Celles-ci témoignent de la puissante vitalité de la névrose elle-même. Elles dévoilent aussi la pugnacité d'un moi toujours prêt à défendre ses frontières, si peu maître du terrain soit-il. Car c'est ainsi qu'il s'est lui-même construit, au cours du développement de l'individu : entre désir et manque, entre déplaisir et plaisir. De l'histoire de cette construction demeure, au plus vif du sujet, le mouvement d'investissement premier et les traces, sans cesse renaissantes, qu'il a laissées subsister derrière lui. Le transfert est transfert d'investissements. Même traitement donc pour l'amour et pour le transfert, qui passe par la

reconnaissance du fait pulsionnel en tant que réel !

\*

J'ai dû attendre longtemps, avec un patient, avant de pouvoir lui communiquer quoi que ce soit qui ait trait chez lui à une position transférentielle. Cet homme, qui approchait la quarantaine, je ne pouvais m'empêcher de le voir comme un tout jeune homme, presque un adolescent. C'était pourtant un homme déjà fort installé dans la vie. Il attendait de l'analyse qu'elle lui apporte plus de liberté dans ses rapports aux autres, dans sa vie affective mais surtout dans sa vie professionnelle : dire " non ", ou affirmer son autorité auprès de ses collaborateurs, lui procurait à chaque fois un sentiment d'angoisse, de malaise et d'amertume qu'il ne s'expliquait pas, mais qu'il vivait comme une entrave. Inutile de préciser qu'il fut fort respectueux du cadre, comme il le fut de la règle fondamentale. Je ne m'ennuyais pas : ce jeune homme était intelligent, il avait de l'humour, je le trouvais honnête et courageux, dans sa vie comme dans son analyse et il était en outre cultivé. Je me laissais souvent aller au plaisir que j'avais à l'écouter. Trop souvent. La résistance de mon côté se trouvait sans doute là. Je me disais en même temps que le plaisir que nous prenions dans ces séances était bien trop sage, en dépit de la façon qu'il avait de s'emballer en parlant, signe de l'excitation qui le gagnait peu à peu au cours de la séance. Je me disais aussi que cet homme, par ailleurs " petit " rêveur et qui ne livrait que très peu de choses sur sa " petite " enfance, cherchait à me séduire pour mieux me tenir à l'écart. Il affirmait avec force ne pas avoir de souvenir datant d'avant la mort de son père. Je ne rejetais assurément pas l'idée que cette mort prématurée ait pu constituer un réel traumatisme : le souvenir de cette perte est souvent revenu en séance, parfois dans une actualité brutale, et l'analyse avait pu l'aider à exprimer toute la rancœur que lui inspirait cet abandon. Je m'interrogeais cependant sur les effets de cette perte, et je me demandais quels bénéfices secondaires en étaient ressortis. Il était en effet devenu pour tous, à la suite de cette disparition, le " petit " homme de la maison, sur

---

10 S. Freud, " Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) " (1900), in *Cinq psychanalyses*, PUF, 1993.

lequel tout le monde comptait pour apaiser sa mère et rappeler à l'ordre ses frères plus jeunes : leur dire " non " ne semblait pas à l'époque donner matière à symptôme. Je me résignais presque parfois à l'idée que les manifestations de transfert dans cette analyse se borneraient à ce qu'il me présentait de lui-même : ce préadolescent solide et constant qu'il avait été autrefois, reconnu et apprécié de tous. Je trouvais que c'était mince, et mon attente de transfert en était déçue ; bientôt je commençai à m'ennuyer. D'autant plus qu'à côté de ce comportement sage, " à côté ", c'est-à-dire hors du divan, persistait un symptôme tenace, à propos duquel je m'interrogeais régulièrement et qui s'était installé d'emblée, dès la première séance : cet homme, une fois relevé du divan, ne pouvait croiser mon regard, et prenait littéralement la fuite au moment de me serrer la main. J'avais échafaudé autour de ce comportement plusieurs hypothèses, concernant, entre autres, la difficulté à dire " au revoir " liée à la disparition brutale de son père, hypothèses qui auraient pu servir à éclairer le symptôme manifeste de la difficulté à opposer un refus à quelqu'un. Cela n'avait en rien atténué le comportement de fuite, que je n'entendais pas non plus lui jeter à la tête, étant donné le peu de conscience qu'il avait de ce petit jeu sur le pas de la porte. De toutes les hypothèses avancées quant à ce symptôme, j'en retenais finalement une seule : " pas touche ! ", injonction qui faisait écho à la façon qu'il avait de maintenir fermement une position stratégique défensive d'un " petite enfance, connais pas ! ". Je me disais peu à peu que le transfert portait décidément la marque d'une certaine négativité.

Vint le jour où il commença à s'ennuyer lui-même sur le divan : il se reprocha d'être trop beau parleur et de se perdre dans des digressions qu'il qualifia de philosophie de comptoir. Avait-il senti venir mon ennui naissant ? A-t-il eu peur de m'éloigner pour de bon ? Toujours est-il que, culture analytique aidant, il commença à me parler du transfert, sous la forme de ce qu'il ne ressentait pas à mon égard. " Je me demande à quoi vous pouvez me servir, dit-il, j'ai toujours entendu dire que les patients devaient tomber amoureux de leurs analystes. Mais c'est impossible. C'est sans doute à cause de la différence d'âge... " " C'est vrai : je pourrais être votre mère ", lui ai-je dit alors.

" Ah NON ! " s'est-t-il écrié en éclatant de rire, " ça c'est mal ! Et puis c'est dégoûtant. " Et il a développé sur le fait qu'il n'avait jamais éprouvé aucune attirance pour sa mère, qui manquait totalement de pudeur et qui n'avait fait preuve d'aucune considération pour ses enfants en n'hésitant pas à ramener ses amants à la maison. Je me suis souvenue de la répartie de Freud à l'un de ses amis écrivains qui lui déclarait qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir eu des fantasmes sexuels concernant sa mère : " mais il n'est pas nécessaire que vous l'ayez su ! " lui avait-il répondu.

À la séance suivante, le patient apporta un rêve. Un " petit " rêve, qu'il trouvait drôle et qui ne lui disait vraiment rien, bref un rêve qui ne tirait pas à conséquence ; il pouvait donc me le livrer sans crainte. Le rêve était le suivant : il se trouvait avec une femme, une inconnue précisa-t-il ; brusquement ils s'embrassaient et la femme lui disait ensuite : " J'en ai eu envie " . " Moi aussi, j'en ai eu envie ", lui répondait-il.

Le mot " autrefois " s'imposa alors à moi, qui renvoyait à la " petite " enfance d'un " petit " garçon que sa mère enlace. Je me contentai d'une simple remarque à propos des temps de conjugaison " au passé " figurant dans les énoncés de ces envies toutes pleines de réciprocité, remarque dont il dit ne pas saisir l'intérêt, et je lui demandai de décrire l'inconnue. Ce qu'il fit de bonne volonté... pour s'apercevoir bientôt que le portrait qu'il dressait, dans la précision des traits qu'il dessinait avec des mots, pouvait tout aussi bien être celui, " craché ", de sa mère.

Dorénavant, l'insensé du transfert tempérant l'insensé des désirs infantiles, une brèche resta ouverte dans le rempart de la résistance : le matériel des souvenirs peu à peu se fit moins brûlant et put emprunter la voie de la remémoration. L'absence et l'abandon du père s'en trouvèrent autrement éclairés ; mais ceci est un autre chapitre...

\*

Je peux dire aujourd'hui de mon intervention : " Je pourrais être votre mère " qu'elle ne fut pas tant provoquée par l'envie de placer une interprétation visant à désigner à mon patient ce qu'on pourrait nommer le transfert maternel, que par ce qui m'était revenu quand il avait dit " différence d'âge ". Il s'agissait d'images, plutôt négatives, concernant une mère

qui n'avait pas hésité à choisir pour amants les camarades d'université de son fils. Maintes fois, quand il avait mentionné ces faits, j'avais pensé : " cela aurait pu être vous ". J'avais toujours retenu ces mots, pas seulement à cause de la violence qu'ils véhiculaient, mais parce que je pensais - je le pense encore -, que j'aurais emprunté là une voie courte qui aurait satisfait mon narcissisme plus qu'elle n'aurait profité au patient. J'avais donc attendu, suspendu pour un temps cette parole que j'aurais ressentie, si je l'avais proférée, comme imposée au patient de l'extérieur de sa pensée. Et voilà que ce jour-là le désir faisait retour sous l'angle non pas de l'interdit mais de l'impossible : on ne peut désirer une femme qui présente avec soi une aussi grande différence d'âge. " Impossible " fut le mot qui décida de mon intervention.

" Cela aurait pu être vous " n'était pas faux en soi, mais surgissait hors de tout contexte transférentiel. Cela tenait de la déduction et engageait des processus relevant de la logique secondaire, de mon côté comme du sien. Je pense aussi, dans l'après-coup, que je me serai placée là exactement dans la même position que la mère séductrice et invasive. Ce qui aurait eu pour résultat de convoquer toutes les forces de la résistance. Mon patient aurait pu, dans le meilleur des cas, se convaincre de la justesse de ma construction comme de l'intelligence de mon raisonnement ; il aurait pu même en être séduit et la faire sienne, pour un temps, mais rien de tout cela ne se serait articulé à une inscription inconsciente dans son histoire singulière. L'investissement - conscient pour le coup - d'une telle construction s'exerce toujours au détriment de l'investissement de la représentation de chose inconsciente. Ce n'est pas autrement que se produit le renforcement des défenses. " Cela aurait pu être vous " ne lui aurait certainement pas permis d'appréhender ce transfert qu'il ne percevra " comme tel " que bien plus tard. C'est ainsi que certaines techniques d'interprétation font usage de constructions explicites qui peuvent s'avérer justes au plan théorique, mais qui demeurent durant la cure comme des constructions abstraites, non mobilisables, le patient les intégrant au seul registre du *savoir* conscient ; leur communication n'entame en rien le pouvoir de la résistance, et l'amoncellement d'explications finit par saturer l'espace de la séance et par

y exercer un effet paradoxal : le lien transférentiel s'en trouve noué si serré que la fuite demeure souvent la seule issue.

En revanche " Je pourrais être votre mère " déjoue la négation tout en la dévoilant, et présente au représentant pulsionnel inconscient l'objet même qui est à la source d'un désaveu dans l'actuel du transfert au même titre qu'il fut à l'origine d'un refoulement dans le passé. " Nier quelque chose dans le jugement, écrit Freud dans " La négation ", veut dire au fond : c'est là quelque chose que je préférerais de beaucoup refouler. (...) Au moyen du symbole de la négation, la pensée se libère des limitations du refoulement et s'enrichit de contenus dont elle ne peut se passer pour son fonctionnement<sup>11</sup>. " Pourtant, si la négation est déjà, au niveau préconscient, une manière d'entrer en contact avec les contenus du refoulé, si elle est la marque d'une certaine levée du refoulement, elle n'en est pas pour autant la preuve que ces contenus vont être acceptés au niveau conscient. Il faut en effet pour cela que ces contenus, (qui ont été autrefois l'objet de refoulement et qui, se présentant à nouveau, risquent fort de subir à nouveau le même sort) passent l'épreuve de la réalité : c'est-à-dire qu'ils deviennent l'objet de perceptions et puissent dès lors être tenus pour *vrais*. Mais pour cela il faut que le mouvement pulsionnel y trouve son compte. Et il va le trouver grâce à l'interprétation et aux représentations de mots que lui fournit celle-ci : " je pourrais être votre mère " revient comme figure inversée de " impossible ". L'expression, en tant que représentation de mot, joue là, en quelque sorte, le rôle d'un indice présenté au désir. Et fonctionne comme critère. Témoin la confirmation apportée à son insu par le patient et son rêve qui disent ensemble : " NON ! cela je veux le cracher ! "

\*

Appréhender le transfert, deviner les mouvements du désir qui le traverse, transite par l'aperception de l'économie du plaisir. C'est le temps de la mise en perspective de la névrose de transfert, qui revient en propre au travail de l'analyste. Celui-ci, s'abandonnant comme le recommande Freud en 1923, à sa propre

---

11 S. Freud, " La négation " in *Résultats, idées, problèmes, op.cit.*

activité d'esprit inconsciente, évite la formation d'attentes conscientes et ne cherche à fixer rien de particulier dans sa mémoire. Dans le pacte qui s'établit avec le patient, le patient s'engage à mettre à la disposition, par la voie de l'association libre, " tout ce que son auto-perception lui livre<sup>12</sup> ", pour sa part l'analyste tend à être dans la même disposition, au plus près de son propre fonctionnement psychique et de l'auto-perception de celui-ci.

" De même que le récepteur (téléphonique), écrit Freud dans les " Conseils aux médecins ", retransforme en ondes sonores les vibrations téléphoniques qui émanent des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin parvient, à l'aide des dérivés de l'inconscient du malade qui parviennent jusqu'à lui, à reconstituer cet inconscient dont émanent les associations fournies. "

\*

Au début de l'année 1925, L. Binswanger écrit à Freud : il fait référence à la métaphore du récepteur d'ondes téléphoniques et questionne Freud sur la nature profonde de la disposition à l'écoute, et sur ce qui peut soudain faire advenir l'interprétation. Il conclut ainsi : " La question de savoir ce qui me met en *état* d'interpréter est encore plus intéressante pour moi que de faire une interprétation juste ou d'apprendre quelque chose de nouveau sur l'inconscient de l'autre.<sup>13</sup> " Freud met six mois à lui répondre. Embarras de sa part ? Il ne répond pas directement à la question posée par Binswanger à propos de l'état qui produit l'interprétation. Mais il reconnaît volontiers dans sa lettre que la proposition de communication " d'inconscient à inconscient " ne va pas de soi et mérite d'être corrigée : " Je voulais simplement dire qu'on devait se libérer de l'intensification consciente de certaines attentes, donc créer le même état en soi que celui exigé de l'analysant. Toute obscurité disparaît si vous admettez que dans cette phrase (celle qui figurait dans les " Conseils... ) il n'est question de l'inconscient qu'au sens descriptif. En s'exprimant correctement, on devrait dire *préconscient* plutôt qu'*inconscient*.<sup>14</sup> "

Une telle précision laisse à penser que Freud comprend l'écoute de l'analyste comme une régression topique à l'œuvre. Il désigne là un lieu de l'appareil

psychique de l'analyste. Ainsi, s'agissant du transfert, le lieu du préconscient devient lieu de résonance des indices venus de l'appareil psychique du patient. " Nous nous disons, écrira-t-il en 1938, dans *L'Homme Moïse*, que ce qui distingue une représentation consciente d'une représentation préconsciente et celle-ci d'une représentation inconsciente, ne peut rien être d'autre qu'une modification de l'énergie psychique, peut-être aussi une autre répartition de celle-ci.<sup>15</sup> " Ce qui est inconscient, les processus de pensée dans le ça, poursuit-il, nous ne pouvons en avoir qu'une connaissance indirecte, au moyen du travail qui s'effectue dans le système préconscient. Là même où la représentation de mot vient à la rencontre de la représentation de chose et s'y allie. Entre autres choses, ce qui tient ensemble la première et la deuxième topique est ce que Freud appelle, dans ce tout dernier grand texte, la fonction linguistique, autre formulation de ce qu'il appelait autrefois la traduction en mots.

La pensée, écrit encore Freud à la fin de " La négation ", possède la " capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, cela même sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors. " Les représentations de mots, dit-il encore, sont les restes de choses autrefois perçues et qui ont laissé leurs traces : restes visuels et surtout restes auditifs. L'investissement pulsionnel garde le pouvoir, lorsqu'un indice de leur présence se présente à lui, de réinvestir les traces qui jusque-là étaient restées muettes. Mais la perception de ce mouvement tout comme la perception de l'objet ne correspond pas nécessairement à la perception d'une réalité ! Car le désir dans sa quête absolue ne cherche que la satisfaction ; il ne fait pas la différence entre hallucination et perception. De plus, la reproduction est loin d'être fidèle.

---

12 S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, (1938), PUF, 1973.

13 S. Freud-L. Binswanger, *Correspondance 1908-1938*, Calmann-Lévy, 1995.

14 *Ibid.* Souligné par moi.

15 S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Gallimard, coll. Traductions nouvelles, 1986

La plupart du temps elle est le résultat de multiples déformations, dues au travail exercé par la censure qui tend à rendre l'objet méconnaissable. Il n'empêche : le désir trouve, de toutes façons, satisfaction sur le mode hallucinatoire. Exactement à la manière dont l'Homme aux rats cherche l'accomplissement du plaisir dans la répétition compulsive du mot-chose qu'il a fabriqué et dont son analyste perce le secret. *Glesijsamen*, qui met en contact le prénom dissimulé de Gisela avec le sperme, révèle l'accomplissement de la satisfaction recherchée : " En la représentant, il se masturbait ", écrit Freud. Je ne crois pas qu'il ait jamais fait cette interprétation à son patient. Peut-être que l'occasion transférentielle ne s'est pas trouvée, qui aurait mis Freud à la place du père, celui qui ouvre la porte et regarde l'homme devant son miroir. Mais ce qui est à peu près certain, c'est que Freud a été quant à lui saisi par la représentation de la scène, sur un mode proprement hallucinatoire.

Idéalement l'attention également flottante laisse se créer une surface sensible, propice à l'éventualité que se produise le processus de l'hallucination. Cette surface sensible n'entre pas simplement en résonance avec les mots du discours, l'attention de l'écoute est aussi sollicitée par les variations ou les cumuls d'intensité qui lui font signe. En ce sens l'attention flottante fonctionne comme une membrane séparant le système inconscient du système préconscient. Elle fait office de tamis ; elle retient ce qui, au fur et à mesure du temps, acquiert un poids matériel.

Charcot, autrefois, avait mis Freud en garde contre les tendances par trop spéculatives et l'avait encouragé à considérer les mêmes choses aussi longtemps qu'il le fallait, jusqu'à ce qu'elles se mettent à parler d'elles-mêmes. Je rapprocherai volontiers cette recommandation de la formule un peu lapidaire de Lacan : " Le réel est ce qui revient toujours à la même place. "

\*

Le facteur sonne toujours deux fois... Je crois que très tôt j'avais été rendue sensible à cette précipitation, de mon patient, à partir aussitôt la séance terminée.

Le " Pas touche ! " qui m'était venu à la conscience, ne manquait certainement pas non plus d'être induit, de mon côté, par le plaisir que j'avais à l'entendre (et peut-être à l'attendre ? L'analyste n'est-il pas en attente de transfert ?). Mais de l'autre côté, c'est-à-dire du sien, il devenait de plus en plus clair que tout plaisir devait *ne pas* trouver sa fin, c'est-à-dire son aboutissement, du fait même de l'excès d'excitation dont il portait la marque (le " *made in France* " !). Quand le mot " impossible " est revenu, je l'ai entendu comme venant à la place de " interdit " bien sûr, mais je l'ai aussi entendu comme *un appel*. Il y avait à ce moment-là, chez cet homme, averti pourtant de l'analyse, une réelle impossibilité à admettre une représentation, inaccessible sans doute du fait d'une charge par trop excitante. Je crois bien avoir alors convoqué, pour moi-même, à nouveau ce que je ne lui avais jamais dit : " ça aurait pu être vous "... Et, dans la suite logique : " ça pourrait être nous ". Bref, " je pourrais être votre mère ".

Le " NON ! " qui fut le sien au moment où tomba l'interprétation était un non jubilatoire. Adressé au désir de la mère sexuelle, adressé à lui même, revenu depuis l'extérieur comme un impératif catégorique. Sans doute cet homme s'est-il saisi alors de quelque chose d'essentiel au regard de sa propre réalité : il n'est pas si plaisant d'être le fils " préféré-excité " de sa mère, même si l'on " ne pense-ne désire " que ça. Mais il faut pour s'en convaincre, faire la " douloureuse " expérience du transfert (et de ses effets) depuis son appréhension jusqu'à son évidence.

" Lorsqu'on réussit, écrit Freud dans l'*Abrégé*, à éclairer les patients sur la nature véritable des phénomènes de transfert, on enlève aux résistances une arme puissante. (...) En effet ce que le patient a vécu sous la forme d'un transfert, jamais plus il ne l'oublie et cela comporte pour lui une force plus convaincante que tout ce qu'il a acquis par d'autres moyens. <sup>16</sup> "

---

16 S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, (1938), PUF,1973.

# Sur l'interprétabilité du transfert

Jean-Luc Donnet

I. Je partirai d'un moment significatif dans *l'arrondissement méthodologique* du transfert auquel procède Freud. Faisant le constat – dans *La dynamique du transfert* de ce que le transfert est à la fois le levier le plus puissant et la cause majeure des échecs de la cure, il se demande si cette conjonction ne constitue pas un " *immense inconvénient méthodologique* ". Mais il affirme qu'il ne s'agirait là que d'une apparence. Sa réponse assurée consiste à *cliver* les deux versants de la conjonction en les reliant à des contenus transférentiels opposés : le puissant levier, c'est le transfert positif modéré, la cause d'échec, c'est le transfert négatif, hostile ou encore le transfert érotique. Le premier n'a pas besoin d'être *attaqué* ; les autres doivent être *interprétés*. L'interprétation dans la méthode dite de l'analyse des résistances consiste à reconnaître le point précis où le transfert vient servir la résistance, et à *retransférer* l'enjeu conflictuel transféré vers le passé.

Dans cette première saisie, les phénomènes transférentiels se présentent comme une *interférence*, positive ou négative, dans la mise en œuvre de la méthode ; et la relation du transfert et de l'interprétation est placée sous le signe d'un certain *antagonisme*. La ligne technique se résume ainsi : " le transfert ne s'interprète que lorsqu'il devient une résistance ". Cette ligne est suffisamment pertinente pour témoigner de la maîtrise que la méthode assure dans le maniement du transfert. Répond-elle tout à fait, dans l'esprit de Freud, à l'évocation de l'*immense inconvénient* ?

On peut en douter à la lumière d'une brève incise qui a précédé dans son exposé la réponse par le clivage. Comment se fait-il – s'interroge-t-il – que le transfert serve si bien la résistance ? Ne serait-ce pas parce que l'aveu d'une pensée gênante est plus difficile lorsqu'elle concerne la personne à qui on s'adresse ? L'hypothèse, on peut le constater rétroactivement,

évoque par-delà la simple interférence la dimension transférentielle inhérente à l'adresse de parole, à la demande qui s'y exprime.

Un argument un peu surprenant se présente à l'esprit de Freud pour ne pas suivre la piste : on pourrait aussi bien soutenir l'inverse, " à toi en qui j'ai toute confiance, je peux tout dire " ; et de conclure " il n'y a rien à tirer de cela ". Est-il possible qu'un mouvement contretransférentiel ait joué dans la brusquerie de ce rejet, comme si l'évocation était déplaisante d'un(e) patient(e) qui *profiterait* de la liberté de parole offerte par la règle fondamentale pour imposer à l'analyste une intimité régressive, complice ? Ce que Freud pourrait aussitôt *tirer de cela*, c'est que le transfert *positif* – dont le caractère modéré s'avère problématique – interviendrait dans ce deuxième cas de figure pour faciliter le dire au risque d'effacer la conflictualité qui fait la consistance de l'enjeu. Et que sa méthode *préfère* le premier cas de figure dans lequel c'est la *contrainte à dire* de la règle qui mobilise la censure interne, de telle sorte que si elle est surmontée, la parole transpose sur la scène intersubjective le conflit interne en conférant à sa mise en représentation une actualité irremplaçable. Le caractère variable des effets du transfert dit positif signale l'insuffisance de la réponse par le clivage que Freud va proposer.

La complexité aussitôt surgie de ces deux cas de figures *inverses* fait valoir que la résistance à dire, la plus immédiatement capable de faire sens, a son pendant dans une résistance *par le dire*. Surtout, elle annonce déjà le nécessaire dépassement d'une conception du transfert comme simple interférence éventuellement interprétable. Car Freud, à la fin de l'article, fera le constat de ce que la forme et l'intensité de l'actualisation transférentielle " sont dues aux conditions dans lesquelles le médecin a placé le

patient " : reconnaissance de ce que le transfert, le *transfert analytique* est le fruit *spécifique* de la rencontre entre la potentialité transférentielle du patient et le site analytique. La notion du transfert comme interférence se heurte à l'impossibilité de le réduire à des contenus idéiques et affectifs que le patient pourrait communiquer. Derrière sa réponse provisoire, Freud, me semble-t-il, pressent une *transfération* de l'ensemble de la situation qui éveille en lui une certaine appréhension. Elle se traduit dans sa façon de qualifier d'*immense* l'inconvénient méthodologique découlant de l'ambiguïté du transfert. Alors que cette transfération *va transformer nolens volens* la résistance à l'analyse en résistance à l'analyste, le transfert positif modéré - on le nommera plus tard l'alliance de travail - se présente à Freud comme un point d'appui fixe, garant d'une fonction interprétative ainsi maintenue hors transfert.

Il est significatif que Freud, en concluant son article, paraisse avoir besoin de *justifier* la nécessité méthodologique d'en passer par le transfert : le " nul ne peut être abattu *in absentia* ou *in effigie* " évoque il est vrai le combat mortel. Il ne s'agit pourtant méthodologiquement que d'interpréter en passant *par* le transfert, mais l'interprétation reste l'arme du combat contre l'illusion transférentielle.

Deux ans plus tard, *Remémorer, répéter, élaborer*, à travers la prise en compte de l'*agieren*, reconnaît pleinement l'*empire* du transfert sur/dans la méthode. En témoigne le dégagement de la notion de *névrose de transfert*, dûment liée à la situation analytique qui la rend *accessible en totalité*. Son organisation même récuse la simplification du clivage antérieur. Certes, en la désignant comme une *maladie* nouvelle, Freud pourrait paraître suggérer qu'elle doit être *guérie* par l'interprétation, mais il parle aussi d'une *situation intermédiaire* entre la réalité et la maladie, c'est-à-dire entre la réalité et la fiction ; une situation qui implique aussi bien la symbolisation du passé traumatique que le déploiement de l'imaginaire du fantasme.

Dès lors que la dynamique du transfert prend le sens d'un développement processuel, l'expérience du transfert *fait partie* de ce qui est désiré, voire requis par la méthode. Le transfert est devenu un *principe*

*quasi programmatique*. Ainsi Freud écrit : " nous réussissons à conférer une signification nouvelle de transfert à tous les symptômes qui se produisent pendant le traitement ". Freud ne désigne que les symptômes, mais du point de vue globalisant de la névrose de transfert, qu'est-ce qui n'est pas symptôme ?

Je voudrais revenir sur la bascule par laquelle Freud passe du transfert comme interférence à l'expérience du transfert comme axe programmatique de la méthode, et tenter d'en dégager les conséquences pour les relations transfert-interprétation.

Freud souligne d'emblée la portée générale des phénomènes de transfert, observables dans les situations les plus diverses, et qui le conduiront aux interrogations métapsychologiques que l'on sait sur la compulsion de répétition et l'au-delà du principe de plaisir. Mais l'enjeu spécifique du transfert *analytique* est celui de son lien à la méthode. C'est dans le seul champ de la pratique psychanalytique que le terme de transfert se présente avec ce double sens qui lui fait simultanément conjoindre/disjoindre le mouvement affectif qui naît chez le patient à l'égard de l'analyste et sa représentation/désignation *comme qui-proquo à contre-temps* (M. Neyraut), comme transfert *en tant que tel*. Cette double articulation - qui évoque aussitôt un écart clinico-théorique - tire sa validité spécifique du contenu précis que la psychanalyse est à même de déceler dans la relation présent-passé. La découverte première du transfert ne pouvait, à cet égard, advenir que sous la forme d'une résistance rencontrée par une méthode remémoratrice déjà avertie des complexités de la mémoire inconsciente. On pourrait presque dire, du strict point de vue de la méthode naissante, que la manifestation transférentielle est imbue, qu'elle ne doit son existence qu'à la méconnaissance du transfert *en tant que tel*. C'est ainsi que, dans sa version initiale, l'interprétation du transfert suppose l'*explicitation* du transfert en tant que tel, car en *reliant* l'actualisation à son origine dans le passé, elle entend délier le présent de la répétition. L'antagonisme entre le transfert et son interprétation témoigne de la référence persistante à l'idée de la *fausse liaison*. La spécificité du transfert analytique est que son invention est celle de son *interprétabilité*, puisque celle-ci conditionne sa saisie

comme symptôme, et jusqu'à sa possibilité d'existence. Je retrouve la précession du contre-transfert évoquée par M. Neyraut. On pourrait dire que l'interprétation précède le transfert.

Dès lors que se dégage le paradigme de la névrose de transfert, l'expérience transférentielle se trouve méthodologiquement valorisée. La situation analytique se voit chargée d'assurer simultanément la *production* et l'interprétation du transfert. Il est admis que, dans des conditions propices, le transfert est en mesure de former un ensemble symptomatique organisé, témoin d'un mouvement novateur, voire créatif, porteur d'après-coups virtuels. Il sera attendu de la séance :

- qu'elle assure l'émergence, la manifestation – éminemment la mise en parole – la processualisation cohérente des phénomènes transférentiels ;
- et qu'elle préserve la possibilité d'une reconnaissance du transfert en tant que tel.

La concomitance de ces deux missions impliquait le dépassement de l'antagonisme que j'ai rappelé, au profit du postulat selon lequel le transfert déploierait sa trajectoire résolutoire propre *parce qu'il* rencontre à la fois l'accueil de la situation, et l'interprétation.

Il est intéressant de relever l'ambiguïté présente dans la situation psychanalytique classique largement marquée par l'institutionnalisation. Elle répondait à la diversité de ses missions par l'invariance de son cadre, l'incitation régressive de son dispositif, la réserve neutre, bienveillante, silencieuse de l'analyste. Ainsi se trouvaient assurés le développement spontané du processus transférentiel et la réponse *purement* interprétative de l'analyste ; " purement " signifiant à la fois qu'elle excluait toute gratification de la demande transférentielle et qu'elle était débarrassée de toute incidence contre-transférentielle.

Par ses ambiguïtés mêmes, la situation analytique ne semblait pas inadéquate à la pluralité ambiguë de ses missions. L'accent était placé sur la frustration qu'elle impliquait plutôt que sur le versant séducteur de son offre. En 1950, l'article de I. Macalpine<sup>1</sup> fit sensation en redécouvrant son rôle inducteur actif. On peut relever que l'aspiration persistante à une fonction interprétative maintenue hors-transfert - et contre-

transfert - s'était trouvée contredite dès 1934 par J. Strachey ; dans son article sur l'interprétation mutative, il tirait les conséquences de l'instanciation du Surmoi/idéal chez Freud et de l'apport de M. Klein pour montrer que l'interprétation du transfert ne pouvait pas ne pas mettre en jeu un *Surmoi analytique*.

Au fond, la neutralité de l'analyste et de la situation n'était pas seulement censée permettre que les phénomènes transférentiels se détachent comme la figure sur un fond uniforme ; elle se donnait comme une condition éthico-théorique de l'analysabilité du transfert. Il fallait que, l'analyste n'étant *pour rien* dans sa survenue et les circonstances ne prêtant aucune insistance à sa projection, sa spontanéité permette de l'interpréter comme pur fantasme ; trace sans doute du deuil excessif de la *neurotica*.

Cette logique implicite supposait que l'interprétation du transfert puisse, le cas échéant, étayer son effet sur le contraste entre le caractère déréel de son actualisation et le *peu de réalité*, l'irréalité (S. Videman) de la situation.

Lacan, à cette époque, a critiqué justement la tentation de réduire l'imaginaire du transfert par la *réalité*, au nom du registre symbolique de l'interprétation<sup>2</sup>, mais l'actualisation transférentielle, lorsqu'elle revêt une dimension quasi-hallucinoïde, précarise ce registre et peut échapper à la prise de l'interpréta-

---

1 Macalpine I., "The development of the transference", *Psychoanalytic Quarterly*, 1950, vol. 19, n°4, p. 501-539.

2 Il faut donc admettre que la critique de Lacan, dans sa virulence, était pertinente à l'égard de l'*ego-psychology* qui prétendait théoriser cette dimension correctrice à travers l'appel au Moi autonome chez le patient, et à son identification à un analyste bien pourvu en sens de la réalité. Dans le champ de la psychanalyse française, personne ne se réclamait de l'*ego-psychology* et personne ne préconisait une telle conception de l'abord du transfert. Il s'agissait plutôt, comme je l'indiquais, d'une tentation face aux situations les plus contre-transférentiellement sollicitantes, ou d'un étayage implicite.

Il faut donc admettre que la virulence de Lacan avait une fonction projective et le recours à la scansion agie pour bousculer les résistances de transfert n'est-il pas à entendre d'abord comme l'indice d'une impuissance interprétative et le choix d'une *correction* active du transfert imaginaire, imposant une symbolisation forcée ?

tion. C'est pourquoi il a toujours été entendu que la situation analytique, à travers le réel de son cadre – le paiement notamment – constituait un utile lest de réalité. Lorsque ce lest fonctionne, l'interprétation perd aisément tout relent correcteur, un relent qui s'avèrerait dès lors contre-transférentiel. On saisit comment la situation analytique, à travers l'ambiguïté de ses fonctions, peut assurer la connivence processuelle du transfert et d'une interprétation qui en relance sa dynamique et renforce son interprétabilité.

Il n'en reste pas moins que la méthode doit prendre le risque d'ouvrir à l'illusion transférentielle l'arène de la séance, sans pouvoir vraiment garantir que la désillusion sera profitable. Il n'est pas surprenant que cet inconvénient méthodologique ait été appelé et justifié des positions interprétatives très diverses.

II. Pour illustrer très schématiquement cette diversité, je comparerai deux de ces positions dont le contraste même témoigne de la dimension aventureuse de la méthode.

1. Dans la pratique qui m'a été longtemps familière, un crédit presque illimité était accordé au postulat processuel dès lors que les conditions de l'instauration conféraient à la rencontre du patient et du site tout son potentiel dynamique. La position silencieuse de l'analyste tenait une place privilégiée, en particulier par sa valeur d'interprétation silencieuse. La préoccupation dominante était de préserver l'autonomie des processus du patient, et leur appropriation subjective. Il fallait éviter surtout toute interprétation prématurée ou superflue et prévenir le risque que le patient fasse de l'interprétation du psychanalyste l'insigne d'une fonction et d'un savoir à lui réservés. L'interprétation se voulait donc rare, concise, peu explicative ; volontiers faite des mots du patient, elle tentait de s'inscrire dans le processus associatif sans le perturber, à la limite plus proche d'une formation de l'inconscient que d'un énoncé secondarisé.

2. A travers des échanges inter-analytiques réitérés et confiants – en particulier avec les collègues de la *British Society* – je me suis peu à peu familiarisé avec une autre manière de concevoir les rapports du transfert et de son interprétation. Je la résume ici très abrubement pour accentuer un contraste éloquent.

L'activité interprétative *soutenue* de l'analyste – sous des formes diverses mais centrées sur l'ici et maintenant – y est considérée comme indispensable à la structuration d'un processus transférentiel véritable. Elle accompagne le mouvement de chaque séance. Le risque majeur qu'il s'agit de prévenir est que, sa souffrance ne rencontrant pas suffisamment de mise en sens, le patient refuse de s'engager dans l'expérience émotionnelle du transfert, et qu'il utilise la convention de la situation pour protéger ses clivages.

Dans les premiers temps de ces échanges, la tentation était toujours forte d'opposer ces deux manières de procéder à travers leurs versions extrêmes, dont les exemples, au demeurant, ne manquent pas.

N'est-il pas exact que le silence de l'analyste a pu prendre une allure systématique<sup>1</sup> ? En effet, moins l'analyste interprète plus le patient fait en sorte de se

---

<sup>1</sup> Puisque c'est dans la psychanalyse française que le silence de l'analyste a été le plus théorisé, il vaut la peine de relever que ces deux grands amis que furent Nacht et Lacan avant la scission de 1953, ont eu le même analyste très silencieux, R. Loewenstein, et ont tous deux abouti à un certain renoncement à l'interprétation du transfert.

Chez Nacht, il est lié à l'idée que l'analyste doit surtout être *bon*, et qu'il agit par ce qu'il est plus que par ce qu'il dit.

En ce qui concerne Lacan, le problème posé est celui du processus par lequel l'interprétation du transfert se retrouve récusée par une large partie des analystes de pratique lacanienne.

J'ai souligné que le recours à la scansion agie constituait un désaveu de l'interprétation du transfert. Que ce désaveu ait été la conséquence d'une évaluation précise des limites de cette interprétation, ou d'une limite des capacités contre-transférentielles de Lacan, sa pratique extensive n'en impliquait pas moins à son tour des conséquences irréversibles. En se substituant pour une part, mais de plus en plus à la tentative d'interprétation, la scansion en restreignait, voire en tarissait l'expérience ; en bouleversant l'expérience vécue du transfert, elle contribuait à la rendre inanalysable, faisant dès lors jouer le mécanisme de l'autoconfirmation. Cet enchaînement fait qu'à la limite une confrontation avec la pratique des analystes fidèles à la séance de durée longue et fixe perd tout sens.

Dans la littérature lacanienne, la critique de l'interprétation du transfert l'accuse d'enfermer le patient et l'analyste dans une relation duelle, et la reduplication indéfinie des figures du transfert imaginaire. Ce risque existe bel et bien, mais l'expérience montre qu'il est très aggravé par la non interprétation. La primauté conférée au transfert sur le sujet supposé savoir et à son extinction conduit bien souvent à l'identification narcissique idéalisante à la fixation à la théorie-Lacan, enfouissant le transfert négatif jamais interprété.

Je me demande si la dénonciation répétitive de l'interprétation du transfert ne reflète pas – sous le signe de la fidélité à Lacan – une fixation à la conception projective d'une interprétation rectificative du transfert. On peut se demander si Lacan, tout en soulignant l'importance de Winnicott, n'est pas passé à côté de l'enjeu de la transitionnalité avec sa triade R.S.I.

passer d'une interprétation que sa raréfaction charge d'un enjeu démesuré, insoutenable. Le renoncement progressif à l'interprétation conduit inévitablement à faire du silence de l'analyste l'insigne fétichisé de sa fonction.

N'est-il pas exact aussi que l'activité interprétative soutenue peut se faire envahissante, saturante ? Elle peut renforcer la dépendance de transfert qui, en retour, la fait paraître toujours plus indispensable. Elle peut conduire l'analyste à des interprétations de transfert typiques, et à l'exigence pragmatique d'une théorisation qui lui assure par avance les moyens de soutenir l'*obligation* d'interpréter.

L'opposition extrême des deux perspectives pouvait faire surgir une alternative caricaturale : le patient serait soit un analysant qui fait *tout seul* son analyse pour peu que l'analyste ne l'en empêche pas ; soit le producteur d'un matériel inconscient que l'analyste serait tenu d'interpréter par/dans le transfert<sup>1</sup>.

La confrontation des deux perspectives est plus fructueuse dès lors qu'on considère leurs versions tempérées, en prenant en compte leur cohérence d'ensemble, leurs références théoriques privilégiées, et aussi leur adéquation préférentielle aux différents types de patients<sup>2</sup>. Il n'en reste pas moins que leur contraste intrigue parce que sa symétrie inversée transcende l'argumentation clinique et théorique. Il faut donc invoquer une sédimentation *culturelle* prenant valeur de *tradition*, et se transmettant avant tout à travers l'analyse de formation.

Mais, je me demande si ce contraste ne porte pas témoignage de l'*immense inconvénient méthodologique* que constitue pour la méthode l'extrême proximité entre l'utilisation de la force dynamique du transfert et l'actualisation de sa puissance de négativité. Ne dirait-on pas que cette proximité est celle du Capitole et de la Roche Tarpéienne, puisqu'une de ses implications est que la réussite de l'interprétation du transfert *aura été* proportionnelle au risque encouru, que son effet sera à la mesure d'un obstacle franchi à la limite de l'interprétable. Je crois que cet enjeu contribue à expliquer l'existence de deux positions interprétatives liées par leur contraste en symétrie inversée.

Ce contraste serait pour une part l'héritier conflictuel du modèle premier un peu raide de l'interprétation du transfert. Les deux positions reflètent deux options qui paraissent prolonger l'oscillation de Freud entre la restriction du " le transfert ne s'interprète que lorsqu'il devient une résistance ", et l'affirmation du principe programmatique de l'interprétation systématique du transfert.

La première option *parie* sur la dynamique propre du transfert, sur la portée auto-transformatrice des processus psychiques liant transfert sur l'objet et transfert sur la parole. Le transfert est *postulé* au travail dans la séance au même titre que dans le travail du rêve.

La deuxième option *parie* d'emblée sur la capacité de la situation analytique à donner forme intersubjective au transfert, à *condition* que sa mise en acte soit assortie au fur et à mesure d'une explicitation interprétative.

J'emploie le terme de pari pour bien marquer que chaque option correspond à un postulat *a priori*. Qu'est-ce qui fait la nécessité méthodologique de cet *a priori* ? Je crois que c'est, en dernier ressort, et marquant une limite de prévision de la méthode, le caractère aléatoire, imprévisible de la vocation de la répétition que le transfert met en jeu - aléa qui sous-tend, *dès le début*, l'ambivalence de Freud à l'égard de l'*agieren* ?<sup>3</sup>

Le postulat de la première option serait que la répéti-

---

1 Je relève que les versions extrêmes tendent également à l'effacement de tout écart théorico-pratique, cet écart que la méthode doit préserver.

2 Il est bien clair que la première option est surtout pertinente pour les organisations névrotiques dans un cadre semi-intensif de trois ou quatre séances hebdomadaires, alors que la seconde est plus adéquate pour les patients-limites dans un cadre intensif (quatre ou cinq séances) - Cf. Pour une logique du site.

Quant aux références théoriques privilégiées, elles sont pour la première option, la pulsion sexuelle infantile, le refoulement, la parole ; pour la seconde, la relation d'objet, l'identification projective et introjective etc. Mais ces contextes ne suffisent pas à éclairer la tendance à la systématisation propre à chacune des options.

3 Cf. *Entre l'agir et la parole*

tion est au service du principe de plaisir, et qu'il faut parier jusqu'à l'extrême limite sur un transfert qui introduit spontanément de la différence symbolisante dans sa répétition, et conduit au remaniement subjectif des relations du principe de plaisir et du principe de réalité.

La deuxième option, elle, prendrait en compte d'emblée le risque d'une répétition *au-delà du principe de plaisir* ; son postulat est qu'en mettant en jeu aussitôt une activité interprétative qui introduit de la différence symbolisante dans la répétition, elle s'assure autant que possible contre ce risque.

Dans la mesure où une option ne peut faire la preuve de sa pertinence que sur une certaine durée, il y a bien une incompatibilité entre les deux options : un analyste ne saurait jouer simultanément sur les deux tableaux.

Cependant, cette incompatibilité n'est que relative ; pour expliquer l'aboutissement à une opposition en symétrie, il faut faire intervenir à la fois le mécanisme de l'auto-confirmation auquel j'ai fait allusion, et une tendance à persévérer dans l'être ; en somme, la compulsion de répétition agit *aussi* au sein de la méthode – et en particulier à travers l'institution psychanalytique.

Les échanges inter-analytiques, lorsqu'ils sont authentiques, conduisent inévitablement à mettre en cause le caractère systématisé de telle ou telle option, et à affiner sa nécessité méthodologique, au profit d'un principe d'élasticité rigoureuse, déjà prôné par Ferenczi.

Pour revenir sur le contraste entre les deux manières de traiter interprétativement le transfert, il me faut enfin souligner ce qui permet leur comparaison fructueuse ; elles ne diffèrent en rien sur l'essentiel : l'accueil *analytique* du transfert et cet objectif crucial qu'est la possibilité pour le patient de faire sienne la logique du jeu, et tout particulièrement la rencontre de l'expérience du transfert et de la fonction interprétative implicite ou explicite. Je retrouve ici l'importance de l'analytique de situation, dont l'introjection suffisante – et l'approfondissement progressif – par le patient conditionnent en vérité le déploiement et l'interprétabilité du transfert. La différence des options

fait que l'*analytique de situation* intègre dans un cas le silence de l'analyste, dans l'autre la relative régularité de ses interprétations<sup>1</sup>. Mais après tout, un patient peut faire son analyse avec un analyste plutôt silencieux ou plutôt loquace. Sous cet éclairage, les deux options peuvent apparaître comme deux manières de jouer au même jeu de la psychanalyse.

III. Avec le concept de transitionnalité, Winnicott a dégagé, je crois, les implications les plus profondes de l'accueil du transfert inventé par Freud, accueil qui englobe l'enjeu de son interprétation. La transitionnalisation de l'expérience transférentielle exige qu'elle rencontre l'interprétation sur un mode qui puisse suspendre le registre antagonistique dont j'ai souligné la récurrence virtuelle.

1. L'interprétation évite de confronter le transfert au dilemme réalité/fantasme, puisque, à la limite, c'est de la consistance même de sa projection que surgira, après-coup, un principe de réalité pulsionnellement investi (paradoxe de l'objet détruit-retrouvé). L'interprétation ne vise pas le pur fantasme, dûment représentable, elle tente d'utiliser en l'accompagnant la portance dynamique de l'illusion et son reflux inévitable.

2. L'interprétation évite de confronter le transfert à un dilemme spontané/provoqué, parce qu'elle peut le désigner aussi bien comme une utilisation inconsciente du site que comme l'utilisation par le site de la capacité transférentielle du patient. Sa dynamique est à concevoir en dernier ressort comme le fruit d'une rencontre entre deux différences : la différence virtuellement présente dans la capacité à l'après-coup du patient, et celle qui distingue *radicalement* de tout autre l'accueil du transfert par/dans la situation analytique offre aux après-coups les meilleures chances d'être symbolisants.

3. L'interprétation, enfin, évite de confronter le transfert à un dilemme actuel/passé. Le premier mouvement

---

<sup>1</sup> J'ajoute qu'il en est ainsi, pour le meilleur ou pour le pire, quelle que soit l'option. Ainsi la scansion agile, bien loin de prévenir ce qu'il y a d'habitude dans la continuité propre à l'analytique de situation, produit une introjection surmoïque idéale à travers laquelle son acte est réussi d'avance.

de Freud – qui garde son sens – était qu'il fallait " montrer au patient que ce qu'il vit comme réel et actuel appartient en fait au passé ". Le renvoi au passé constituait un rappel de réalité, avec son registre correcteur. La visée plus large de l'interprétation du transfert est de permettre l'accès du patient à une temporalité subjectivée qui implique une modification globale des relations présent-passé dans les deux sens. Interpréter le transfert, ce n'est pas supprimer une *fausse liaison* mais relier autrement. Reconnaître le transfert *en tant que tel*, c'est accéder à sa dimension structurelle.

IV. Il s'agit là d'enjeux profonds dont la présence même virtuelle est incompatible avec une fonction interprétative maintenue en permanence à l'abri de la dialectique transféro-contre-transférentielle.

De fait, dès lors que la toile de fond de l'action psychanalytique est constituée par ce qu'on peut appeler, depuis Winnicott, la transitionnalisation de l'expérience transférentielle, la mise en œuvre de la fonction interprétative se modifie profondément, à la mesure d'une problématique qui s'élargit.

L'envers de l'interprétation systématique du transfert est qu'elle contribue à la conventionnalisation de l'expérience. L'inadéquation éventuelle de l'interprétation n'est pas seulement celle de son contenu ou de son *timing*, mais aussi celle du registre symbolique inhérent à son énonciation. Corrélativement, les interventions de l'analyste ne sont pas forcément des interprétations, ce qui ne les empêche pas d'avoir, le cas échéant, cet effet interprétatif par excellence qu'est la réponse associative du patient. Sans tirer un trait sur ce que la fonction interprétative suppose de maîtrise dans sa mise en acte, on peut souligner que l'interprétation s'impose parfois à l'analyste, *le fait parler*. Et si on admet, comme Lacan l'a fait valoir, que l'imprévisibilité – sinon l'incompréhensibilité – de son effet est une caractéristique de l'interprétation vraiment psychanalytique, il apparaît bien que la fonction interprétative, prise dans la dynamique de la situation analysante, connaît une sorte de *diffraction*, de *dissémination* (S. Viderman).

On en décèlerait les indices dans le glissement des termes mêmes du langage de la technique :

Ainsi, *interprétation du transfert*, désigne plus couramment une intervention destinée à lever une résistance *au* transfert qu'une résistance *de* transfert, celle dont Freud est parti. On parle aussi très souvent d'une interprétation dans le transfert, celle qui met en sens un conflit *hic et nunc*, sans qu'il apparaisse nécessaire ou opportun d'en dire plus : nécessaire si le patient utilise spontanément la mise en relation du présent et du passé ; ou opportun s'il *préfère* développer l'enjeu de l'actualisation. La possibilité d'une telle ellipse va de pair avec l'importance qu'a prise l'interprétation en forme de construction, nécessairement approximative, là où les traces mnésiques ne paraissent pas mémorables.

Un phénomène résume l'évolution des termes : la prédilection pour l'expression *interprétation de* transfert qui dit bien que la fonction centrale est de transférer le transfert, de le maintenir en jeu, et avec lui les processus psychiques propres à la *transférabilité*.

La diffraction de la fonction interprétative fait que l'interprétation du transfert se soustrait entièrement à l'alternative évoquée plus haut dans laquelle l'obligation d'explicitier le transfert en tant que tel induisait chez l'analyste la tentation du silence, et de l'idéalité de sa valeur interprétative présumée.

Corrélativement, il n'est plus attendu de la situation analytique qu'elle légitime une réponse purement interprétative de l'analyste. C'est la qualité de l'analytique de situation qui permet au patient de recevoir et d'utiliser la diversité d'interventions qui ne viennent pas de la même place et ne s'adressent pas à lui de la même façon. Car la représentation de l'analyste se trouve à la fois conjointe à et disjointe de l'investissement du site analytique. Le transfert global sur le site, c'est-à-dire sur l'ensemble des instruments et des règles du jeu constitue un *volant* de tiercéisation qui permet à l'analysant de poursuivre l'aventure d'un jeu dans lequel l'analyste est à la fois partenaire et adversaire, en fonction d'une paradoxalité tolérable dont on peut constater qu'elle fait écho au clivage premier de Freud entre transfert positif modéré et transfert à interpréter.

Une dialectique, le plus souvent invisible, lie ainsi l'une à l'autre l'ouverture à l'expérience du transfert et son exploration par la parole. Pour l'analysant qui a fait

sienne la logique du jeu analytique, qui peut donner sens à ses contraintes, l'intensité projective de l'actualisation transférentielle se trouve *tempérée*, et son transfert interprétatif facilité.

Au fond, la situation analysante correspond au sens le plus profond de la notion d'environnement facilitant de Winnicott, si l'on pose que sa fonction la plus essentielle est de permettre au patient de faire l'expérience et d'acquiescer la conviction qu'il peut compter sur son analyste en tant que gardien du jeu analytique, en même temps que sur sa capacité à être acteur dans son développement.

Aux moments les plus harmoniques d'une situation devenue analysante, l'impression peut surgir que le duo analysant-analyste *interprète le transfert* comme on interprète une partition à la fois contraignante et ouverte à l'aléatoire, à l'improvisation. Cette impression reflète simplement la perception partagée par les deux partenaires d'un mouvement processuel qui suit sa trajectoire propre vers une destination indéfinie. La situation analysante reflète l'équilibre oscillant, économiquement optimisé, entre l'illusionnement nécessaire et le désillusionnement *prévu*. Si l'illusionnement suppose une certaine surestimation-idéalisation de l'analyste et de l'analyse, le désillusionnement psychanalytiquement adéquat suppose que l'interprétation soit, ou en vienne à être reçue comme coupure symbolique libératrice parce que subjectivante. C'est bien souligné que les moments de grâce processuels que j'évoque ne font pas disparaître l'enjeu premier et ultime de l'interprétation : son lien à la *résolution* du transfert. Au demeurant, ces moments ne mettent nullement le processus à l'abri des phénomènes contre-processuels, et dans le cas des patients-limites, anti-processuels au cours desquels la fonction interprétative se trouve mise en berne. Dans tous les cas cependant, la transitionnalisation de l'expérience transférentielle, qu'elle se produise naturellement, ou qu'elle soit l'effet d'une per-laboration préliminaire, le plus souvent pré-interprétative, apparaît comme le vecteur le plus fondamental de son interprétabilité.

Cette transitionnalisation peut se trouver menacée par une entorse faite par l'analyste à la règle du jeu, ou par la violence des mouvements pulsionnels -

passionnels, destructeurs - qui sous-tendent les manifestations du transfert. Il est frappant de constater que les effets de cette mise en cause sont largement imprévisibles, et que la transitionnalisation peut s'avérer d'une précarité qui exclut tout rétablissement, ou d'une résistance qui permet les écarts de conduite. Je retrouve ici la question de l'analytique de situation.

\*

De quoi est faite la résolution interprétative du transfert, telle qu'elle est postulée par la méthode ? Comment résumer les modifications que *doivent* connaître les phénomènes transférentiels de par leur rencontre avec la situation analytique ?

Le paradoxe de l'action analytique est qu'elle vise à la fois la *liquidation* du transfert et la préservation de la transférabilité. Pour que ce paradoxe soit tolérable, il faut que deux types de transformations soient à l'œuvre de manière concomitante dans les processus psychiques divers qui sous-tendent le transfert.

- L'un a trait à l'évolution de l'actualisation transférentielle dont la courbe montre schématiquement l'intensité croissante puis décroissante jusqu'à un effacement asymptotique. Cet aboutissement suppose que les investissements d'objet soient transférés sur l'analyste - et le site - puis que, libérés de la relation de transfert, il deviennent disponibles pour des objets de la réalité.

Ce serait là le dernier transfert du transfert, car, si l'on peut faire valoir théoriquement que les objets de la réalité n'échappent pas à la problématique du transfert au sens le plus large, on sortirait alors de ce qui définit pratiquement, éthiquement le transfert *analytique* : le postulat de son interprétabilité<sup>1</sup>.

- Un deuxième type de transformation, très tôt repéré par Freud, concerne, pour reprendre une de ses formulations, le passage " du matériel au psychique ". Il s'agit, par exemple, de cette patiente - " la femme à la soupe et aux quenelles " - dont le transfert se manifeste sous la forme d'une offre sexuelle

---

<sup>1</sup> Qu'on pense, par exemple dans le cours même d'une analyse à la question épineuse des transferts dits *latéraux*.

directe, peu compatible avec la constitution d'une névrose... de transfert.

La transformation requise, ici, est qualitative ; elle se trouve impliquée dans le principe même de la règle fondamentale, et le postulat d'un transfert possible sur la parole. Elle peut relever d'une capacité posée comme une condition préalable, mais aussi être produite par la rencontre, résultée d'un effet processuel.

Pour faire valoir la différence entre ces deux types de transformation, on peut souligner que leurs enjeux métapsychologiques se situent sur deux axes distincts :

- le premier concerne l'enjeu du changement d'objet en fonction du couple fixation-régression. Le terme de liquidation du transfert a l'intérêt de faire référence à une mobilité retrouvée de l'investissement objectal, dont l'antithèse serait la relation identificatoire narcissique à l'objet mélancolique imperdable. Je n'insiste pas sur le fait qu'inversement, l'organisation même du transfert suppose une capacité suffisante à la fixation.
- le deuxième axe a trait au changement de but de la pulsion. La transformation qualitative du transfert passe par l'inhibition de but, et surtout une sublimation. Je n'évoque pas ici les réalisations sublimateuses qui peuvent accompagner ou suivre le processus analytique, mais ce quota sublimatoire qui doit être présent au sein de l'expérience transférentielle pour que son exploration devienne possible. On pense, bien entendu, à ce qui concerne le désir de savoir, la pulsion à savoir (Freud) dérivant de l'épistémophilie et du sadisme originaire, dont la sublimation sous-tend le transfert de *travail*.

Mais il faut insister aussi sur cette prime de séduction que constitue la beauté formelle de l'intrigue analytique, la dimension artistique du jeu qui suit son cours. L'analytique de situation est investi à la fois du fait de son intelligence et de son harmonie.

Je touche au point qui fait de la cure analytique un travail de culture, si l'on considère que la sublimation au sens large y tient une place cruciale *dès le début*<sup>1</sup>.

L'enjeu sublimatoire est particulièrement saisissable dans la bascule qui opère à propos du transfert en tant que tel entre les deux axes que j'évoque :

- dans la première perspective, la saisie du transfert en tant que tel est pratiquement mise au service de la restitution du passé de l'histoire, et corrélativement du renoncement aux satisfactions imaginaires promises par le transfert.

- dans la deuxième perspective, cette saisie va dans le sens d'une exploration de ce qui fait la valeur structurelle du transfert, exploration qui conduit à la reconnaissance de l'irréductibilité du fantasme de désir inconscient ; mais aussi à la perception d'un réel qui serait la nécessité originaire d'un lien affectif vital.

Ces deux axes sont indissociables dans le cours processuel, et il est difficile de décrire leur interférence réciproque. Je retrouve ici la difficulté que j'ai relevée dans la réponse de Freud proposant de cliver le transfert positif modéré et le transfert négatif/érotique. Il serait tentant, on le voit bien, de postuler que la sublimation propre au transfert de travail en ferait un transfert pour interpréter ; c'est-à-dire qui assurerait l'interprétabilité du transfert à interpréter.

Mais l'interférence des deux axes complexifie d'autant plus la situation que la surestimation idéalisante de l'analyste et de l'analyse constitue sans doute la résistance la plus cruciale à la résolution *convenable* du transfert. Le risque existe de confondre cette idéalisation partagée avec un registre sublimatoire authentique, ou de privilégier ce registre sublimatoire au détriment de l'actualisation pulsionnelle régressive.

Il est pratiquement impossible de saisir avec précision l'interférence des deux axes de transformation du transfert, et il faut admettre que sa résultante est singulière, variable selon les moments, que son évolution n'a rien de linéaire.

On voudrait postuler que l'aboutissement des transformations, au terme de la cure, ferait coïncider l'é-

---

<sup>1</sup> Cf. J.-L. Baldacci, "Dès le début... la sublimation ?", Rapport au Congrès des psychanalystes des pays romans,

Cf. E. Sechaud,

Cf. J.-L. Donnet, "Travail de culture et surmoi, dans le cadre d'un dialogue" avec N. Zaltzman sur le thème *Travail de culture et travail psychanalytique*, P.U.F. 2004

*puisement* des manifestations du transfert intra-analytique avec l'appropriation sublimatoire du transfert en tant que tel comme moyen et objet de l'exploration de son inconscient.

Cet aboutissement théoriquement optimal est dans la pratique relatif, approximatif, différé aussi. À cet égard, l'expérience de l'analyse de l'éventuel futur analyste est instructive : elle montre que l'issue

méthodologiquement espérée est souvent contredite par l'intensité des agirs transférentiels et contre-transférentiels qui marquent la vie de l'institution psychanalytique.

A relire " Analyse avec fin et analyse sans fin ", on constate que Freud y légitime bien après-coup l'idée que les ambiguïtés du transfert en font un précieux mais immense inconvénient méthodologique.

# *Répondre de l'analyse face à l'interpellation politique*

Françoise Couchard

En 1911, dans *L'histoire du mouvement psychanalytique*, S. Ferenczi écrit qu'il redoute deux dangers pour la psychanalyse, l'attaque venue de ses amis plus que de ses ennemis et qui reposerait sur l'exploitation des théories de Freud sous un autre nom et à des fins détournées ; le second danger c'est que "nous devenions à la mode et que le nombre de ceux qui se disent analystes sans l'être, s'accroisse rapidement. Nous ne pouvons cependant pas prendre la responsabilité de toutes les inepties que l'on colporte sous le nom de la psychanalyse". La question d'un statut "officiel" du psychothérapeute qui, après débats, a abouti à la promulgation d'une loi votée le 30 juillet 2004 ne fait que remettre sur le devant de la scène un problème ancien. Freud écrit en 1918 dans "La technique psychanalytique" qu'il ne manie pas seulement "l'or pur" de la psychanalyse, car "on ne peut éviter de prendre en analyse des personnes si faibles de caractère, si peu capables de s'adapter à la vie, que nous nous voyons obligés d'associer pour elles l'influence éducative à l'influence analytique. D'ailleurs pour la plupart des patients, nous nous trouvons aussi obligés de nous poser de temps en temps en éducateurs et conseillers". Il est difficile de dire plus clairement qu'à l'or pur de l'analyse se mêle, non pas le vil plomb de la psychothérapie, mais le cuivre, puisque comme le note Bernard Brusset, la traduction d'Anne Berman étant erronée, il s'agit bien de cuivre, le seul d'ailleurs à permettre un bon alliage... Or la loi dont on attend les décrets d'application ne mentionne pas la technique psychanalytique, elle ne fait pas non plus de distinction entre les psychothérapies non analytiques et les psychothérapies analytiques justifiées par l'extension des indications de la psychanalyse et qui comme celle-ci, imposent un cadre, n'excluent pas l'analyse du transfert et supposent idéalement la neutralité de l'analyste qui s'efforce de ne pas contrôler et diriger,

il ne semble pas que cette non différenciation, oubli volontaire ou effet d'un refoulement, ait fait l'objet de beaucoup de discussions.

## **Objectifs du législateur**

Plusieurs faits furent à l'origine de l'amendement Accoyer conduisant au vote de la loi, d'abord la prise de conscience de l'impact des mouvements sectaires issus d'organisations internationales, porteurs d'idéologies totalitaires et élitistes et qui ont infiltré nombre de lieux de pouvoir. Or c'est la confusion introduite par certains de ces mouvements qui prétendent soigner les traumatismes, modifier la personnalité, favoriser le développement personnel par des techniques qu'ils dénomment eux-mêmes psychothérapiques qui a "mis le feu aux poudres". Les ministères de la Santé et de l'Éducation nationale découvrant par exemple que les sectes comme la Scientologie avaient tenté d'infiltrer les Conseils d'administration des hôpitaux psychiatriques ou encore faisaient du recrutement dans certains établissements de l'Éducation nationale (plutôt privés d'ailleurs que publics). Cette question a donc depuis 1989, occupé une Commission parlementaire qui a recensé les mouvements sectaires, repéré leur fonctionnement et a pu ainsi constater que "certains de ces mouvements mettent en place diverses techniques parapsychologiques prétendant guérir l'inconscient des traumatismes divers", parmi ces mouvements : "l'Institut de recherches psychanalytiques", "la Faculté de parapsychologie" et "l'Église de scientologie" (rapport du chargé de mission à la Direction de l'action sociale, in S. Lepastier "Sectes", *Débats de psychanalyse*, 1999). La parution de ce compte-rendu dans *Le Monde* nous avait personnellement inquiétée par la confusion ainsi jetée, nous amusant ensuite de la débandade de l'acteur américain, Tom Cruise, adepte et prosélyte de la Scientologie, il était en tournage en promotion pour un film à Paris, et

avait pris le premier avion pour les États-Unis, pour fuir les questions des journalistes. Le rapport de la Commission parlementaire sur les sectes avait été suivi de plusieurs plaintes de personnes qui sous couvert de demandes de psychothérapies, s'étaient vues attirées vers des mouvements sectaires. Un second fait ayant entraîné la décision du législateur d'intervenir fut sa saisie par le Syndicat de la psychothérapie afin d'obtenir un statut officiel pour ses membres. Ce syndicat regroupe des psychothérapeutes d'obédiences hétéroclites, parmi eux des médecins et des psychologues pratiquant la "suggestion", mais pour la plupart, ses membres ont été inscrits dans une des nombreuses Écoles de psychothérapies qui dispensent trois années d'études après le baccalauréat. Devant cet ensemble de faits, les pouvoirs publics, garants de la santé publique se devaient de légiférer sur la légitimité du titre de psychothérapeute et la formation y donnant droit, ce titre reposant sur l'acquisition de diplômes universitaires : diplôme de médecine, titre de psychologue avec obtention du DESS de psychologie clinique et pathologique, enfin les psychanalystes enregistrés dans les annuaires de leurs associations.

La loi a donc un double objectif de protection : reconnaissance et protection du titre et de la fonction des véritables psychothérapeutes : "L'usage du titre est strictement réservé aux...", quant aux psychothérapeutes ne répondant pas à ces critères, ils sont légion, mais qui exercent depuis au moins cinq ans, il suffira qu'ils fassent l'objet d'une évaluation par un jury compétent, dont les membres, les qualifications et le fonctionnement seront fixés par les deux ministères : Santé et Enseignement supérieur. Il s'agit là d'un autre point obscur, car on voit mal comment un jury serait capable de faire ce type d'évaluation de manière fiable. Mais la reconnaissance d'un statut officiel répond aussi, sans le dire, à la loi de l'offre et de la demande, l'offre augmentant et se diversifiant, les demandes ne se répartiront pas forcément entre les psychothérapeutes les mieux formés. Les individus les plus fragiles, manipulés par les médias qui se chargent d'entretenir la confusion, risquent de se porter plutôt vers les psychothérapeutes qui font le plus de bruit, occupent l'avant-scène médiatique ou font du prosélytisme dans des livres de vulgarisation (le

plus souvent en dénigrant la cure et la théorie psychanalytiques pour proposer des thérapies plus rapides, plus efficaces et moins coûteuses).

Il est bien difficile de faire une liste exhaustive de tous les types de psychothérapies, toutes sont-elles nocives ? sans doute pas, leurs présupposés épistémologiques, idéologiques et éthiques ne sont pas les mêmes, ils ne sont pas toujours clairement définis. Et certains de leurs membres soutiennent pour justifier leur parenté avec la psychanalyse que leurs fondateurs étaient des psychanalystes (ainsi W. Reich pour les thérapies bio-énergétiques, et E. Berne pour l'analyse transactionnelle), quant à leurs indications, elles touchent tout autant la médecine somatique que la psychiatrie, mais aussi des troubles du "mal-vivre" ou du "mal-être". A la liste d'E. Gómez Mango et aux amourologues (sûrement pas les plus dangereux), il faut rajouter :

- les thérapies cognitives et comportementalistes fondées en partie sur les théories du conditionnement et déconditionnement, elles ont le vent en poupe et prétendent traiter les troubles phobiques, les attaques de panique, le stress post-traumatique, les troubles obsessionnels compulsifs et les états dépressifs. Les thérapies systémiques se fondent pour beaucoup sur les théories de la communication (Watzlavick) et sur les théories cybernétiques, la relaxation, puis l'hypnose qui prend en charge dans le domaine somatique, les troubles de la douleur, dans le domaine psychiatrique, les troubles phobiques, les stress post-traumatiques. Notons encore les thérapies dites "Dynamique émotionnelle exprimée" et les thérapies cathartiques : thérapies par le cri, tel le "Cri primal" de Janov et encore l'analyse transactionnelle. Certaines d'entre elles, comme les thérapies "Humanistes" n'ont pas vraiment de théorie définie et sont liées à des mouvements utopiques, type "New Age", fondant plutôt un mode de vie (cf. M.-R. Moro et C. Lachal : *Introduction aux psychothérapies*, Nathan).

La loi se donne pour autre objectif la protection des individus contre les "abus" de faux thérapeutes usant de méthodes ésotériques parfois dangereuses. Le rôle de l'état se fait de plus en plus pesant, on demande aujourd'hui au politique ce que Tocqueville redoutait déjà dans *De la démocratie en Amérique* :

*Une assurance contre le trouble de penser et la peine de vivre.* Les limites entre sphère privée et sphère publique étant devenues de plus en plus ténues, l'état s'est mis à légiférer et à exercer un contrôle sur toutes les pratiques sociales et culturelles, mais aussi intimes, au nom de la protection du citoyen, devenu incapable de raisonner, d'être autonome et surtout incapable de supporter le moindre malheur, sans que celui-ci soit exhibé, exposé aux yeux de tous et pris en charge par la collectivité.

L'idéologie du progrès qui, jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle a prévalu dans toute la culture occidentale, a laissé la place à l'insignifiance, nous ne reviendrons pas sur les nombreux écrits des psychanalystes et d'autres, portant sur cette "crise" ou maladie de la culture, sur le constat que le progrès de la pensée pas plus que la capacité à la sublimation ne sont parvenus à l'éradication de la pulsion de mort, sur la prise de conscience d'un clivage défensif entre culture et société. Ce mécanisme, Hannah Arendt l'a bien analysé quand elle constate que les pires barbares sont "des hommes ordinaires", qui peuvent se conduire dans leur vie privée en "bons pères de famille", voire en parfaits lettrés et esthètes, susceptibles d'être de bons interprètes de Bach ou de Mozart. Les idéologies politiques ou religieuses, mais aussi aujourd'hui psychanalytiques, peuvent être entendues selon l'expression de Joseph Gabel qui s'appuie pour étayer sa critique sur la psychiatrie, le marxisme et l'École de Francfort, comme "fausse conscience et réification de la pensée", elles ont toujours reposé sur un clivage défensif (clivage entre pratique privée et pratique publique, entre un discours à usage externe et à usage interne (c'est "off" disent les hommes politiques)). Freud ne voulait justement pas que la psychanalyse devienne une *Weltanschauung*, cette vision du monde totalisante et rationalisante qui prétend tout expliquer, tout résoudre par une construction intellectuelle mais qui par ses "assurances incroyables" fait naître l'interdit de penser et pourtant comment vivre sans aucune illusion au moins sur un "lendemain qui chante" ? Quand les rapports entre culture et société deviennent paradoxaux, incompréhensibles voire caricaturaux, sur quoi faire reposer le désir de progrès par l'éducation, le respect sinon l'amour de l'autre ? Pour l'analyste, l'image de "métier

impossible" qui avait au moins un goût de défi ne risque-t-il pas de prendre plutôt celui d'une défaite ?

Un phénomène social illustre bien cette nouvelle "crise" de la culture, il commence à faire l'objet des études de sociologues, c'est la place prise par la victime et la "victimisation" dans notre société. Les hommes ont toujours eu le goût de l'héroïsation et le culte du héros, être paré de vertus exceptionnelles, capable de se surpasser, au-dessus du "commun" et objet d'idéalisation collective, jusqu'à l'idolâtrie. La victime a longtemps été un "bouc émissaire", celui que décrit R. Girard, cette victime est accusée d'une faute la plupart du temps imaginaire, mise à mal par la foule, car ce sont toujours les foules, celles qu'Elias Canetti appelle "La masse", qui se révèlent persécutrices et organisent lynchages ou pogroms. Les faits sociaux actuels placent au contraire la victime, ou prétendue telle, à la place du héros, ce mécanisme semblant concomitant de la défaillance d'un espoir dans un perpétuel progrès, désormais remplacé par l'incertitude érigée en normes de pensée et de comportement. La victime d'aujourd'hui cherche un responsable à son malheur, ce que tous les peuples ont toujours fait ! c'est un mécanisme projectif qui présidait à l'accusation puis à l'ostracisme ou mise à mort du "bouc émissaire", mais la nécessité de répéter les accusations, en trouvant d'autres "boucs émissaires" montre bien que projection et introjection étaient parfaitement intriquées. Rien de tel aujourd'hui où tous les malheurs doivent trouver une explication à l'extérieur de soi. Quand l'homme vivait sous l'égide d'une pensée animiste ou religieuse, il recherchait la cause de ses malheurs personnels (maladies, mort de ses proches) ou des malheurs de son groupe (guerres, "catastrophes" naturelles), à la fois en lui et hors de lui. Si un dieu envoyait la foudre, c'était parce que le groupe avait commis une transgression : par exemple, ne pas s'être occupé suffisamment des ancêtres morts, et quand naissait un enfant boiteux ou roux, l'anomalie était mise sur le compte d'une faute sexuelle (la mère avait eu des relations interdites ou pendant ses menstrues). L'homme n'est jamais sorti de cette pensée magique, mais désormais il n'a plus le recours à des dieux inexistantes ou silencieux, les grandes idéologies consolatrices qui donnaient sens à ses malheurs, y compris dans "un autre monde" ont

perdu leur légitimité, les structures familiales et cliniques qui, à l'aide de rituels, le soutenaient dans ses deuils se sont affaiblies. Un philosophe, Frédéric Gros, écrit : "Une démocratie nouvelle se fait jour : celle des sujets sensibles, ils sont unanimement d'accord sur une seule chose : ils ne supportent pas la souffrance, elle devient par là-même un puissant commutateur social, et même un enjeu politique". De fait ce que l'on ne peut plus demander aux dieux, on le demande à l'état qui institue "une république des victimes", avec un secrétariat aux droits des victimes, tout individu s'estimant lésé, harcelé moralement, ou simplement en mal de statut social peut s'inventer une promotion en devenant victime, et demander justice et indemnisation, il peut aussi rejoindre la cohorte des victimes devenues mouvement associatif. Bref on se légitime par le malheur que l'on supporte et que l'on exhibe aux autres. Il faut sans doute voir dans ce phénomène, hormis toutes explications psychologiques et sociologiques pour le comprendre, un nouveau surgen de la pulsion de mort. Dans cette occurrence le Politique est au premier plan qui, par ses institutions, se doit d'assurer la protection de tous ses citoyens, aussi contrera-t-il la moindre défaillance institutionnelle en interdisant toute prise de risque pour chacun, en imposant le fameux "principe de précaution". Mais malgré toutes les précautions, la catastrophe arrive quand même d'autant que les interdictions répétées ne font que précipiter certains vers la transgression, "l'Humanitaire", les "cellules de crise" sont alors prêtes à intervenir, à compatir à la moindre défaillance d'un système, au moindre débordement de la nature. Étonnant paradoxe dans un monde où, d'aucuns y ont insisté, après la Shoah, règne la répétition des massacres et des génocides. Mais cette surprotection entraîne infantilisation, déresponsabilisation et dépendance à l'endroit d'un état qui se comporte, ainsi que l'a bien montré Michel Schneider, comme une "Big Mother" explorée et compatissante. C'est bien dans ce contexte socio-politique qu'il faut replacer les violentes polémiques autour de la santé mentale et des divers plans pour la contrôler.

Mais si l'on revient aux propositions de législation des Psychothérapies, que peut-on entendre par dangers entraînés par des pratiques psychothérapeutiques

"abusives" ? Le fait qu'un patient verrait ses symptômes s'aggraver ? mais faisons-nous l'"avocat du diable", Freud a suffisamment insisté sur "la réaction thérapeutique négative", pour que nous prétendions que cela ne peut pas aussi arriver avec nos patients. A-t-on noté un taux de suicide plus élevé chez les patients traités par les thérapeutes les plus ésotériques ? aucune étude ne le prouve, une déstructuration de type psychotique les guetterait-ils davantage qui entraînerait une hospitalisation ? pas plus d'études pour le démontrer ; d'où vient donc le danger qui impose une législation sur la question alors que le *statu quo* pouvait largement suffire : les patients souhaitant une aide psychothérapeutique peuvent bien consulter les Sociétés officielles et demander des noms, ou encore se contenter du "bouche à oreille". Ici, nous ferons une remarque : pour avoir à traiter avec des patients issus des cultures de l'immigration et/ou de milieux modestes, nous avons noté leur grande inhibition à se renseigner auprès d'une Société officielle reconnue "comme si ce n'était pas pour eux", ils sont plus enclins à se laisser porter par l'information médiatique. Le plus grand danger provenant de psychothérapeutes "qui ne s'autoriseraient que d'eux-même" réside sans doute dans le non-contrôle des réactions contre-transférentielles et dans le maniement "pervers" des réactions transférentielles du patient à des fins d'emprise, de domination de ce dernier. Derrière cette question du contre-transfert, s'en profile une autre : celle des visées et intentions du psychothérapeute. On peut s'interroger sur des idées "toutes faites" et récurrentes selon lesquelles l'analyste et le psychothérapeute "ne voudraient rien pour le patient" ou encore "qu'ils ne jugeraient pas". Comment être analyste sans avoir aucun "projet" pour des patients, de même un pédagogue pour ses élèves ou un homme de pouvoir pour ceux qui l'ont élu ? Pour l'analyste, il peut souhaiter que le patient parvienne à entretenir d'autres connivences avec son inconscient et sa réalité psychique ("Où ça était, le Je doit advenir" dit Freud), d'aucuns appelleront cette modification : autonomisation du moi, pourquoi pas ? autres "gains" souhaités : la levée de l'interdit de penser et de créer, le refoulement laissant donc la place à la prise en compte des contenus inconscients, ou à la réflexion sur eux et aussi la résolution

des liens les plus aliénants avec les autres, la résolution des identifications et idéalizations également trop aliénantes à l'endroit des idéologies, enfin bien sûr la guérison. Freud définit différemment les buts qu'il attend de l'analyse selon les moments de son parcours : au début, il veut la guérison de l'hystérique, à la fin, que la théorie permette de comprendre ce sur quoi l'analyse n'a aucune prise au milieu de ce parcours, il a pu affirmer que les résultats seraient satisfaisants si son patient était capable d'aimer et de travailler, et puis quand il se trouve dans une phase désabusée, il peut remarquer que l'analyse se contente "de transformer la misère névrotique en malheur banal". Les thérapies non analytiques précisent peu leurs objectifs, mais au premier chef, elles visent la guérison symptomatique. Mais faut-il vraiment soigner tout le monde de sa névrose ? celle-ci n'est-elle pas parfois une sentinelle défensive qui, pour bien des individus, leur permet d'accepter le conflit que sans elle, ils ne supporteraient pas. N'est-on pas entré dans une ère "hygiéniste", de "fanatisme thérapeutique", de "santé parfaite" qui contamine autant les analystes que certains patients prêts à enchaîner "tranche sur tranche", comme "accoutumés", ne pouvant plus se passer de l'analyse ou estimant n'être jamais suffisamment guéris.

### **Nécessité ou pas d'une "légitimation" du thérapeute**

De tous temps, confesseurs, thaumaturges et guérisseurs se sont disputés le droit d'écouter, conseiller, guider les "belles âmes", la pratique de ce qu'on appelait "la cure d'âme", se confond avec les origines des discours philosophiques et médicaux. L'usage de la rhétorique, art de bien parler, de persuader, annonce celui de la suggestion du XIX<sup>ème</sup> et est aussi une spécialité des Stoïciens. Antiphon, qui n'est ni médecin, ni sophiste, utilise la rhétorique (au 5<sup>ème</sup> siècle avant notre ère) et se targue ainsi de faire disparaître tous les chagrins quelle qu'en fût la profondeur. On retrouve cet art dans les *Consolations* utilisées par Sénèque qui, pour sortir les nobles patriciennes de leur mélancolie, les persuade, les exhorte, leur donne des modèles, la meilleure consolation est dans l'exercice de la pensée, ainsi il conseille à sa propre mère, Helvia, mélancolique depuis l'exil d'un de ses fils, de reprendre ses études : "Les études sont sans doute les

plus sûres protections et seules susceptibles de délivrer de l'emprise de la fortune" (i.e du destin).

La psychanalyse a à faire avec la réalité sociale, mais comment ? L'analyste n'a pas de place soulignait Serge Leclair et si jamais on lui en assignait une, il n'y aurait plus d'analyste du tout, c'est bien à cette aporie que Freud va s'affronter en 1924 et il le fait avec courage quand survient un tiers extérieur et évaluateur, fonctionnaire et personnage très officiel, le physiologiste Durig, membre du Conseil supérieur de la santé venu lui demander qui pratique la psychanalyse à Vienne, des médecins ou des non médecins ? La première réaction de Freud est claire : que l'état s'occupe des affaires de l'état, c'est-à-dire publiques et non privées. Il a toujours soutenu "l'analyse profane" même contre l'avis farouche de certains de ses disciples, tel E. Jones. En 1925, Th. Reik a été accusé d'exercice illégal de la médecine, les fonctionnaires municipaux de Vienne ayant semble-t-il, été alertés par W. Stekel de la présence à Vienne d'analystes non médecins. (Reik a rencontré Freud en 1911, celui-ci avait été séduit par sa thèse de doctorat qui portait sur le récit de Flaubert, *La tentation de Saint Antoine*, bien connu de Freud et dans lequel Reik s'inspirait des théories de ce dernier, c'est sur l'avis de Freud que Reik renonce à reprendre des études de médecine). Lors de ce premier jugement, Reik, se voit rappeler l'interdiction, mais avec l'appui sans faille de Freud, il reprend ses analyses. En 1926, il est de nouveau accusé de "charlatanisme" par un médecin américain, Newton Murphy, qui était venu à Vienne pour faire une analyse avec Freud, mais celui-ci faute de place, l'avait passé à Reik. C'est en cette occurrence que Freud rédige son dialogue avec un interlocuteur imaginaire sur l' "Analyse profane". (Rappelons que parmi les analystes non médecins figurent Anna Freud, Lou Andreas-Salomé, Hanns Sachs, Ernst Kris, Oskar Pfister, Otto Rank, Marie Bonaparte, puis plus tard, Geza Roheim et Melanie Klein). Freud écrit à P. Federn en mars 1926 : "Que les membres se rallient à mon point de vue, je soutiendrai ma position (sur l'analyse profane), en privé, en public et devant les tribunaux, tant que je vivrai je me refuserai à laisser la médecine absorber la psychanalyse". Après le second procès intenté à Reik, le *New York Times* de mars 1927 titre : "Un américain débouté

contre Freud. Le découvreur de la psychanalyse affirme sa méthode bénéfique hors de toute référence à la science médicale"... Freud reconnaît comme seul avantage à la pratique de l'analyse par un médecin, sa capacité à faire un diagnostic différentiel entre une maladie organique et une hystérie de conversion... Hormis cela il n'y voit que des inconvénients : "Un médecin qui se mêle d'analyse sauvage ne vaut guère mieux qu'un "charlatan"". Or en 1925-26, aux États-Unis, les plaintes des analystes médecins sont fréquentes contre les pratiques exercées déjà par certains "cultes" religieux, comme la Science chrétienne, la méthode Coué, la "Guérison spirituelle" et d'autres innombrables pratiques pseudo-médicales "qui n'auraient jamais pris cette vogue si le médecin avait été sur place", ils se choquent qu'il faille dix ans d'études et plus avant de pouvoir traiter le corps humain alors que pour traiter l'esprit, chose bien plus délicate, l'analyste peut clouer sa plaque, après avoir passé dix jours à lire Freud et Jung (P. Gay, *Freud, une vie*). Freud affirme donc la nécessaire et absolue spécificité de la psychanalyse ainsi que la difficulté à rendre compte de ce qu'est la cure à qui n'en a pas l'expérience, impossible de faire entrer dans son cabinet un évaluateur externe, fût-il le plus ouvert, car même si c'était possible, il n'y comprendrait pas grand chose, il trouverait probablement bien des séances ennuyeuses, de plus comment se faire une idée quand aucune séance ne ressemble à une autre, *in fine*, il penserait sans doute : "Ce n'est que cela : des mots, des mots et encore des mots, comme dit le prince Hamlet" (*La question de l'analyse profane*). Freud soutient enfin que la formation médicale peut être utilisée comme lieu de résistance, on peut en dire tout autant de la formation des futurs psychologues cliniciens, souvent prêts dans leurs études à étiqueter les patients avec des diagnostics sans nuances et sans questionnement sur les conséquences de cette attitude (notamment quand ils font du psittacisme, copiant les médecins dans leur usage abusif du DCM...)

Freud exprime toutes ses réserves sur l'opportunité d'une mainmise étatique, intervenant pour légiférer sur la pratique analytique et forcément en contrôler un jour ou l'autre les résultats thérapeutiques. Laissons les médecins ou non médecins prodiguer à leurs

patients aide et encouragement par la parole, rien de dangereux à cela, ils ne font que soulager la misère psychique, sans léser le patient mais il ne s'agit pas d'analyse, et si l'état veut s'en mêler, alors il faut clairement fixer les conditions dans lesquelles l'exercice de la pratique psychanalytique est permise à ceux qui le voudront et instaurer une instance, une autorité auprès de laquelle on puisse s'informer de ce qu'est l'analyse et qui a le droit de l'exercer, Freud se prononce également sur l'utilité d'un cursus universitaire avec un programme comprenant une grande part des Sciences de la nature et de l'homme (biologie, anatomie, science de la vie sexuelle, histoire de l'évolution, histoire des religions, psychologie, mythologie, littérature), on est loin de ce programme aujourd'hui !

Dans les discussions ultérieures, virulentes, sur la formation ainsi que sur la reconnaissance d'un statut, des voix s'élèvent pour exiger des critères de personnalité pour les futurs analystes. Jones l'exprime sans ambages : "Certains profils de personnalité devront être exclus, ceci est particulièrement désirable pour l'analyse où les escrocs, les ratés et toutes sortes d'anormaux se bousculent sur les rangs". Il fut un temps où sans doute les personnalités narcissiques avaient mauvaise presse, quant aux analystes que l'on dirait aujourd'hui *borderline*, quelques-uns parmi les plus innovateurs et créatifs des premier et deuxième cercles, auraient pu être mis sur la touche. Nous indiquons ici une difficulté devant laquelle se retrouvent parfois les enseignants-psychanalystes chargés de contrôler et valider la formation des étudiants. La reconnaissance des diplômes universitaires ne tient en principe pas compte des facteurs de personnalité, or il peut arriver qu'un étudiant ayant présenté de bonnes performances sur le plan théorique, ait manifesté certains types de comportements vis-à-vis des patients qui ont pu alerter les enseignants, cela se perçoit notamment dans les lieux de stage ainsi que dans les groupes où est demandé un investissement personnel (à noter que ces comportements qui font problème sont essentiellement de type pervers ou psychopathiques, les autres étant censés s'améliorer quand l'étudiant entamera une analyse ou une thérapie). Quand cela arrive, c'est heureusement rare, les délibérations voient s'affronter les enseignants qui

souhaiteraient tenir compte de ces éventuelles contre-indications à une pratique, même celle de simple psychologue clinicien et les autres qui au nom de la "neutralité" universitaire le refusent, estimant qu'on ne doit juger que des résultats, que la sélection en termes de personnalité ne regarde pas l'université, de toutes façons "les institutions où ce type d'étudiant est susceptible de trouver un poste seront aptes à voir elles-mêmes le problème..."

### **Les possibles griefs à l'endroit des psychothérapeutes**

On remarquera donc que, malgré l'accroissement du nombre de ceux qui se disent psychothérapeutes, médecins ou pas, les griefs à leur endroit ne porteraient pas fondamentalement sur des abus de pouvoir, sur des excès de suggestion qui auraient poussé celui-ci dans des choix de vie qui n'étaient pas les siens. Peu de patients, semble-t-il aussi se plaignent que leur psychothérapeute se laisse aller à prendre des positions publiques dans divers médias sur des sujets dits "de société" (le mariage entre homosexuels, l'adoption d'enfants par ces derniers, etc...) et qui au moins pour ces deux sujets remettent quelque peu en question les fondements théoriques de la psychanalyse (sur la signification réelle et symbolique de la différence des sexes et de la différence des générations), cette "publicité" contribuant peut-être au contraire à l'idéalisation de leur thérapeute. Alors de quoi se plaignent-ils ? Peut-on croire que les thérapeutes soient aujourd'hui plus vulnérables aux fantasmes sexuels de leurs patients, moins aptes à les contrôler, plus laxistes sur les règles ? Une certaine mode vit fleurir il y a quelques années les témoignages de patientes disant comment elles avaient été séduites par leur analyste, témoignages qui ont laissé place aux récits d'adultes, anciens enfants ayant été maltraités ou ayant subi un inceste, mais aucun psychanalyste et thérapeute d'enfant n'a été soupçonné ou accusé de "détournement sexuel" avec des enfants dont ils assuraient la prise en charge, ce que l'on voit c'est au nom d'une idéologie victimaire, des médecins, éducateurs, enseignants, accusés de ne pas avoir signalé aux instances publiques leurs soupçons sur des cas de maltraitance, séduction et/ou violence sexuelle faites à enfants. Quant au psycho-

thérapeute, mais le psychanalyste est-il hors du lot ? qui exerce une relation de pouvoir perverse sur sa patiente, qui ne maîtrise pas ses fantasmes sexuels et qui passe à l'acte, est-ce auprès des instances officielles que cette patiente ira se plaindre de ces agissements ? Celui qui aura à l'entendre est bien plutôt l'analyste qui vient en second et qui constatera que Freud avait raison quand il affirmait que certes, ces privautés corporelles et sexuelles sont bien regrettables, au nom de la morale, mais que là n'est pas le plus important en effet, elles risquent plutôt de ruiner pour longtemps la possibilité d'exploration du psychique et d'entraîner à la faillite les buts thérapeutiques que l'on poursuivait... Pour avoir eu à en faire l'expérience avec une patiente séduite par son précédent psychothérapeute (médecin psychiatre), nous avons été confrontée à cette difficulté, d'abord pour rétablir des exigences au niveau du cadre qui avaient été totalement méconnues, pour demeurer dans des règles d'abstinence qui apparaissaient bien peu gratifiantes aux yeux d'une "pauvre enfant mal aimée", enfin pour contrôler des réactions contre-transférentielles qui visaient tout autant le thérapeute, "père abuseur" que la patiente, apte à faire du chantage, sous le prétexte "que c'était mieux ailleurs" ou "mieux avant".

Au-delà des transgressions de quelques rares psychothérapeutes, ce qui semble préoccupant est la prolifération de "groupes dits de formation" et qui échappent à toute classification, ils ne sont pas vraiment des mouvements sectaires, mais leur type de fonctionnement a quelque parenté avec ces derniers. Il faut noter que bien des entreprises et pas des plus modestes (par exemple les grands groupes de communication : téléphonie et informatique) y envoient leurs cadres suivre des stages souvent dénommés "Stages de développement personnel". Certes contrairement à la secte, les participants sont réunis en formations pour deux ou trois jours, donc de manière ponctuelle, mais on peut y remarquer le poids du "leader", vrai gourou. Il est souvent bardé à la base d'une formation commerciale, agrémentée de quelques connaissances en psychologie sociale, notamment sur le maniement des groupes, de connaissances des techniques psychologiques, et aussi des concepts psychanalytiques dont il use pour imposer des inter-

prétations "sauvages" à un participant et ce, devant tous les autres stagiaires, ces interprétations pouvant entraîner une destructuration, passagère ou pas, des individus les plus vulnérables. Cette manipulation psychique s'apparente à celle utilisée dans les sectes, le "gourou" ne verra aucunement son pouvoir contesté, de fait il est reconnu par les entreprises et services qui continuent à le considérer comme un "formateur" et lui envoient des clients. Quant à ceux-ci, ils sont dans un rapport quasi hypnotique avec celui dont la manipulation consiste à entretenir la régression pour maintenir une relation de dépendance, le transfert prend dans ce type de groupe, comme sans doute dans certaines psychothérapies, un caractère de réalité et non plus seulement imaginaire. Et même lorsqu'il est manifeste que le "gourou" abuse de son pouvoir pour écraser un stagiaire, pour le déstabiliser mentalement aucun de ses semblables ne semble choqué et ne proteste, tant tous communiquent dans l'idéalisation infantile du "chef", tant aussi, ils ont perdu, tout jugement personnel et tout sens critique. Plusieurs raisons à cela, à nouveau la disparition des idéologies communautaires et l'inféodation à un idéal de l'entreprise, devenue, comme le montre E. Enriquez : "Un élément de la régulation de la Société, au même titre que la Famille, l'École ou l'Église".

### **Les études sur l'efficacité thérapeutique des thérapies**

Il semble bien difficile de laisser de côté dans le débat les affrontements récurrents autour de l'efficacité des diverses prises en charge psychothérapeutiques et gageons que plus d'un politique en charge de la santé dite publique a cette préoccupation en tête ! L'idée de comparer des techniques reposant sur des théories, sur des méthodes et des objectifs si différents étonne quelque peu. Il est relativement aisé de comparer deux techniques s'attaquant toutes les deux aux mêmes symptômes, par exemple les thérapies comportementales et l'hypnose qui, avec des méthodes différentes, prétendent soulager le patient de peurs paniques, de phobies sociales ou de troubles obsessionnels-compulsifs encore que dans les études défendant leur efficacité, les chercheurs ne semblent guère prendre en compte le possible déplacement des symptômes. On peut aussi remarquer

que les effets d'une thérapie ne se limitent pas aux variables spécifiquement visées par cette thérapie, ainsi un patient peut guérir de ses symptômes mais de plus recouvrer une autonomie du moi ou une meilleure estime de lui. Les diverses études, dites expérimentales manient les statistiques, utilisent des questionnaires remplis parfois par les thérapeutes eux-mêmes, certaines très "armées" ont porté sur vingt ans, telle celle de la *Menninger Foundation* (1977), il est bien difficile d'en conclure quoi que ce soit, tellement les présupposés idéologiques semblent mouvoir plus ou moins consciemment les objectifs des chercheurs, prêts à défendre leur chapeau, ce qui est le cas aujourd'hui pour les comportementalistes. Par ailleurs, il paraît quasi impossible d'évaluer la psychanalyse et les psychothérapies psychanalytiques qui visent à des modifications structurelles. Plusieurs recherches, telles celles d'Eysenck en 1955, manquent totalement de crédibilité, ignorant la rigueur méthodologique et masquant à grand peine leur objectif : discréditer les psychothérapies. Eysenck en arrive ainsi à la conclusion que peu importent les prises en charge, psychothérapie freudienne ou autre, elles ne facilitent pas le rétablissement des patients névrotiques, car à peu près les deux tiers de ceux-ci se rétabliront ou s'amélioreront dans les deux ans après le début de leur maladie, qu'ils soient suivis ou pas. On retrouvera fréquemment ce type d'argument, à savoir que la psychanalyse est si longue que le patient se serait forcément amélioré, au bout d'un long temps, grâce à une évolution spontanée. On pense à la remarque de Freud : "Le médecin des nerfs ne guérit pas le malade et personne ne s'en étonne ! il n'y a pas grand chose à faire, le remède est dans la nature ou le temps : chez la femme, d'abord la menstruation, puis le mariage et plus tard, la ménopause. Finalement le vrai remède n'est-il pas la mort..."

Mais les récentes études menées par des organismes de recherche sur l'efficacité des traitements psychothérapeutiques prouvent bien que la résistance à la psychanalyse est loin de s'être édulcorée. L'INSERM (Institut national de la santé et de la recherche médicale), a été en 2001, sollicité par la Direction générale de la santé, dans le cadre du Plan "Santé mentale", par l'Union nationale des familles de malades men-

taux et par la Fédération nationale des associations des patients et ex-patients en psychiatrie, a examiné plus de mille articles consacrés à trois approches : les psychothérapies psychodynamiques (ou psychanalytiques), l'approche cognitivo-comportementaliste et les thérapies familiales. Le groupe d'experts a estimé que, malgré la difficulté, ils pouvaient mener à bien leur travail. Ils présentent les trois approches avant de les comparer et prétendent s'appuyer sur cinq "méta-analyses" qui passent en revue sept cents études effectuées depuis soixante ans. (Les méta-analyses "consistent à prendre pour hypothèse que l'ensemble des études est un échantillon de toutes les études possibles sur le thème donné".) On voit ici ce que peut donner l'application des méthodes des "sciences dures" aux sciences dites "molles" et les dérives afférentes. Les résultats sont pour les experts assez probants : "toutes formes confondues, la psychothérapie est plus efficace que l'absence de traitement, le résultat moyen étant de 70 % à 80 % supérieur pour les patients traités à celui des patients non traités, mais toutes les formes de psychothérapie n'ont pas la même efficacité. Les "résultats les plus souvent positifs sont associés à la thérapie cognitivo-comportementaliste", pour les syndromes anxieux, ou pour l'anxiété généralisée, de même pour les phobies sociales, les troubles paniques et les états de stress post-traumatiques, seuls les états dépressifs donnent des résultats moins évidents, quant aux troubles alimentaires (boulimie, anorexie), peu de différences d'efficacité apparaissent entre les types de thérapies. La thérapie psychanalytique aurait un petit avantage sur la psychothérapie de soutien dans le traitement de schizophrénie, mais avec une réserve, c'est que cela n'apparaît que dans une seule méta-analyse, mais deux autres méta-analyses ne perçoivent pas de différence dans l'amélioration de la schizophrénie que l'on utilise la psychothérapie familiale ou les thérapies cognitivo-comportementalistes. Ces conclusions plus que contestables (ne serait-ce que parce que les articles portant sur l'évaluation et l'efficacité des thérapies et qui font la base des "méta-analyses" émanent massivement des psychothérapeutes comportementalistes) et qui prennent assez clairement position en faveur des thérapies cognitivo-comportementalistes, ne peuvent que jeter le trouble dans

l'esprit du public et des pouvoirs publics prêts à contrôler, réglementer le statut des psychothérapeutes.

### **Quels enseignement à l'université ?**

Une dernière interrogation portera sur la reconnaissance d'une compétence par les diplômes universitaires, nous laisserons de côté ce qu'il en est de la formation médicale. Nous connaissons mieux le domaine de l'enseignement de la clinique, le pratiquant depuis longtemps et depuis 1975, en ce qui concerne le DESS (psychologie clinique et psychopathologie). Nous remarquerons qu'en trente ans, la situation de l'enseignement supérieur a beaucoup évolué, la massification de l'enseignement par l'arrivée de très grands nombre d'étudiants, l'hétérogénéité de leur formation antérieure, de leurs acquis culturels originaux entraînent des difficultés supplémentaires, d'où un enseignement incohérent, morcelé, dont il est malaisé de contrôler les effets au moins dans les trois premières années. Il n'existe pas de programme nationalisé, au nom de l'autonomie des universités, et derrière la similitude des sigles (DESS, DEA), il doit exister bien des disparités entre ces dernières. Nous regrettons pour notre part la faillite quasi totale de l'interdisciplinarité qui fait qu'au nom d'une rentabilité immédiate, d'un "carriérisme" qui pourtant dans cette discipline, se heurte à bien des obstacles ! les étudiants ne se hasardent plus, ou fort rarement, par exemple à suivre des enseignements dans d'autres disciplines. Quant aux enseignants, également mûs par une "rentabilité" immédiate et un alignement de plus en plus évident sur les habitudes des sciences dites "dures", ils font des thèses de plus en plus rapidement et sur des thèmes de plus en plus "pointus", ils seront enclins ensuite à enseigner le contenu de leurs propres recherches plutôt que des enseignements généralisés si bien que les lacunes sont grandes chez les étudiants (sans doute pas dans toutes les universités). Qu'il s'agisse des étudiants ou des enseignants, on semble donc faire dans la formation l'économie d'une maturation nécessaire, encore plus dans le domaine qui nous intéresse. Personnellement, pour toutes ces raisons, nous estimons préférable que l'enseignement des concepts psychanalytiques ne commence pas avant la troisième année, qu'il se dispense en petits groupes et soit toujours accompagné de

stages et de groupes d'implication personnelle suivis et contrôlés par des enseignants.

Enfin étant donné l'impact idéologique et politique des projets en cours sur le statut de psychothérapeute, il est difficile de passer sous silence le fait que les universités et les instances qui président aux nominations et aux promotions des enseignants sont des lieux de pouvoir dans lesquels s'affrontent, pas toujours à fleuret moucheté, les différentes écoles et courants de pensée, y compris psychanalytiques dont certaines ont tendance à y faire un "entrisme" forcé. Ce pouvoir est aussi celui de répandre ses idées et ses modèles théoriques, auprès d'étudiants qui, s'ils ne sont plus dans l'idéalisation des maîtres d'antan, sont faciles à "suggestionner", le pouvoir est également dans la filiation avec le risque de la "répétition du même", toutes ces prises de pouvoir pouvant de fait entraîner des "abus" de pouvoir. La situation est donc paradoxale pour un enseignant qui est aussi psychanalyste, il peut choisir de ne pas se "salir les mains", "de garder les mains blanches", et rester en dehors des lieux institutionnels de pouvoir, il laisse

ainsi le champ libre à ceux qui y entrent parfois pour "verrouiller" ces lieux, en y imposant leurs idées, leurs choix théoriques et... cliniques. Et puis d'autres font des choix inverses ne serait-ce que pour défendre certains modèles théoriques de la psychanalyse que l'on peut estimer, à juste titre, menacés par l'inflation des modèles des neuro-sciences ou des théories cognitivo-comportementalistes. Mais il reste souhaitable que les concepts de la psychanalyse soient enseignés à l'université ; si la psychanalyse ne peut se jauger, s'évaluer à l'aune des autres sciences, il est évident qu'elle permet aussi pour les étudiants, d'éclairer les autres sciences humaines, telles la philosophie, l'anthropologie ou les sciences sociales.

En préparant ce papier, nous relisons *La formation de l'esprit scientifique* de G. Bachelard, analysant les relations entre la psychanalyse et l'objet scientifique, il écrit : "Dans l'œuvre de la science seulement, on peut aimer ce qu'on détruit, on peut continuer le passé en le niant, on peut vénérer son maître en le contredisant..."

# *La psychothérapie, une part " en souffrance " .*

Jean-Yves Tamet

Le thème de la Journée des membres, *Répondre de l'analyse face à l'interpellation du politique* n'est pas d'un abord aisé. Si j'ai répondu, vite et favorablement, à la proposition d'intervenir d'André Beetschen et du Conseil, à partir de ma pratique auprès d'enfants, c'est que cette question recoupe une de mes curiosités et une de mes difficultés également. Je vais tenter de m'en expliquer devant vous.

1 - Pourquoi autant de personnes veulent-elles devenir psychothérapeutes ? pourquoi cette avidité à être reconnu comme tel, si vite, c'est-à-dire avec un temps de formation court ? Je trouve qu'il existe, dans cette exigence, une cécité sur les difficultés de la pratique comme si parler à quelqu'un était fascinant ? Et suffisait à consoler ? Qui ?

2 - Une autre question m'est venue : est-ce que " répondre de l'analyse " me renvoie au temps de la formation et, plus particulièrement, durant les contrôles où, " répondre de l'analyse ", était massivement engagé dans ce contexte particulier ? Puis cette question s'est ultérieurement complexifiée, élargie même, avec le fait d'écrire et celui de présenter ; il s'agit toujours de parler " à partir " de l'expérience... Oui mais quelle expérience ? En effet, comme certains d'entre vous je suppose, je n'ai pas une pratique exclusive de cures analytiques car s'y adjoint des séances en face à face et, complication extrême, une pratique auprès d'enfants<sup>1</sup> et de leurs parents. Comme vous le remarquez, mes mots sont mesurés car je ne parle pas d'emblée de psychanalyse d'enfants. Est-ce à dire que j'ai intériorisé une forme de réserve, ou d'interdit, issus de la formation à l'APF ? Ou bien, est-ce qu'à partir de cette formation, j'ai construit une réflexion qui tend à montrer que recevoir des enfants, et donc des adultes parents, relève plutôt d'une complication et place alors l'analyse aux confins ?

À côté de séances dites classiques par le dispositif, celui-là même qui permet qu'une supervision puisse trouver sa place, existent des séances situées aux frontières : elles se refusent à l'introduction d'un tiers, au moins pendant longtemps. À ce titre, elles ne sont pas reconnues. Quel statut peut-on donner à ce qui peut, très vite, apparaître comme une pratique, si ce n'est déviante du moins, " en souffrance " ? Je suis sensible au fait que la possibilité de raconter, à un tiers, même fictif, signe un changement de statut psychique de la cure. J'accorde beaucoup de prix au moment où je peux raconter, me raconter.

Vous le découvrez, ce qui réunit ces deux remarques est le mot de *reconnaissance* ; je ne m'en suis rendu compte que secondairement quand ce sont croisés " rendre compte " et " identité de la pratique au regard de l'analyse ". J'entends ce balancement comme pouvant recouper l'appréciation sommaire : " c'est, ou ce n'est pas, de l'analyse ". Cette appréciation est tantôt portée par une voix intérieure, tantôt par un jugement extérieur. Récemment, j'ai déclenché un accès de colère chez un patient que je reçois en entretien (et qui a connu, il y a plusieurs années le dispositif de la cure) car je lui ai dit qu'il n'était pas en analyse avec moi. À mon tour, je m'étais posé en instance qualifiante ! Mais que fait-il donc avec moi ?... et moi avec lui ?

Je reviens plus en détail sur les deux questions soulevées au début.

1- Pourquoi " reconnaissance " ?

Est-ce un effet, précoce et étonnant, de la psychana-

---

<sup>1</sup> J'ai quelques scrupules à reprendre d'ailleurs cette formule " auprès d'enfants " que j'ai déjà retrouvée sous la plume d'Annie Anzieu<sup>11</sup>, dans le numéro spécial de *Documents et Débats* N°32 consacré à une journée de 1988 sur la psychanalyse d'enfant.

lyse freudienne que d'avoir vu son nom affublé très vite à toutes sortes de pratiques, celles-là même qui sont repérées comme charlatanesques ? Celles-ci, souvent héritières de tradition de guérisseur, se sont emparées du terme, cherchant les bénéfiques des effets de la nouveauté et souhaitant un appui scientifique ou médical. Puis il y eut un mouvement de ceux qui, de l'intérieur même de la psychanalyse, ont quitté, mais en conservant le nom. Un débat eut lieu pour que Jung ne garde pas le nom de psychanalyse. En somme, derrière le vocable " psychanalyse ", est présente ce dont elle traite, la chose sexuelle. D'ordinaire la médecine, ou la religion, garantissent à leurs praticiens la possibilité de côtoyer ce champ de passions ; est-ce cet abri que viennent chercher des pratiques, si diverses, sous couvert de psychothérapie ? P. Fedida<sup>2</sup> disait que " *point doctrinal ou doctrinaire de sa part, toute psychothérapie s'inscrit dans le champ de l'analyse* ". *Ipsa facto*, comme prolongement ou comme opposition, la psychothérapie a partie liée actuellement à l'analyse. Elle se définit ou infiltre de psychanalyse ou s'y opposant. Les psychothérapeutes, en mal de reconnaissance, n'acceptent de la théorie analytique que les découvertes les plus immédiates, celles-là même qui faisaient l'objet des discussions dites du mercredi soir, rapportées dans les *Minutes*. Quelques années plus tard, les remaniements de la théorie et le développement de la pratique ont introduit un dispositif nouveau, la cure de l'analyste, où " répondre de l'analyse " devient un passage obligé de la formation de chaque analyste. Peu à peu, l'institutionnalisation a dû faire disparaître la dimension populaire et traditionnelle présente dans les origines de l'analyse : transmission de pensée, occultisme, croyance ont été atténués, prix à payer de l'introduction d'une visée scientifique. Toute chose relative cependant car D. Widlöcher<sup>3</sup> affirmait récemment que " *croire à la psychanalyse* " participait aux conditions de son exercice. Croire est alors proche de avoir confiance en ce moyen.

Ceux qui, en frappant à la porte de l'État, quêtent une reconnaissance sont orphelins ou brigands. " *Ainsi, il ne reste aux pauvres brigands rien d'autres à faire que d'aller chercher le brin de vérité, dont ils ont malgré tout besoin pour s'équiper, chez une lamentable présentation populaire de l'analyse que se fabrique n'im-*

*porte lequel de leurs compatriotes. Quelqu'un de ces gens, après avoir mené des années durant leur existence de pirates et gagné quelque chose, viennent en Europe dans un scrupule de conscience à retardement, comme pour faire légitimer après-coup leur rapport à la psychanalyse pour devenir honnêtes et apprendre quelque chose* " <sup>4</sup> On conseilla à Freud d'enlever cette phrase à la fin de " L'analyse profane " ; il y visait clairement les analystes américains et, par extension, ceux qui, aux limites, évoluent en parasites.

Si on admet que cette demande de reconnaissance se formule souvent sous la forme d'une plainte, on peut que se réjouir de la forte affirmation d'E. Gómez Mango<sup>5</sup> " *l'APF forme des psychanalystes et non des psychothérapeutes* " : ainsi la plainte doit-elle demeurer à l'intérieur de la psychanalyse comme " *part compliquée* " (P. Fedida). Cette affirmation est une manière de garder dans le champ théorique de la psychanalyse cette question de la psychothérapie et surtout de ne pas en faire une question professionnelle.

Je me souviens que la Journée des membres de l'an passé a aussi été traversée par la question de la reconnaissance. Anne-Marie Duffaut a inscrit son propos dans l'inscription récente de la psychanalyse dans sa région. Nicole Oury a davantage inscrit le sien dans la cinématique des mouvements Paris-province ; mais, l'une et l'autre questionnaient les effets sur l'identité du psychanalyste de la constitution de ces temps d'appropriation.

Il me faut laisser là cette demande de reconnaissance que je retrouverai plus tard.

2 - J'en viens au second point de mon propos, plus particulièrement suscité par la question d'André Beetschen adressée à ma pratique. Cette question, pour cheminer avec elle, je dois la transformer en

---

2 In " La psychothérapie dans la psychanalyse aujourd'hui ", *Documents et Débats*, N° 50, 1998.

3 À la Villa Gillet, Octobre 2004 Lyon

4 In " La question de l'analyse profane ", *OCF*, p. 88.

5 In *A propos de l'amendement Accoyer*, Février 2004, disponible sur le site de l'APF.

" Qu'en est-il de l'analyse au contact d'enfants et de leurs parents, quelle transformation subit-elle ? " Ainsi personnalisée, je trouve en réponse deux séries de faits :

- La première concerne la psychothérapie de l'enfant comme pratique : elle a permis et permet toujours à des psychothérapeutes non-médecins (mais aussi médecins) de rejoindre le courant de la psychanalyse. Cette remarque est valable aujourd'hui comme elle le fut également au début du siècle dernier (Anna Freud, Melanie Klein, Hug von Hellmuth, Dorothy Burlingham...). À l'heure actuelle, la pratique auprès d'enfants est une voie importante de rencontre du fait psychanalytique pour de nombreux praticiens au début de leur carrière. Mais que deviennent les effets de ces rencontres ? Une majorité de praticiens en reste à cette sensibilisation où l'identification à l'enfant est massive, enfant souffrant, enfant victime, enfant carencé. Je me souviens ici même, lors d'une Journée des membres, d'un début de discussion portant sur le devenir de ces pratiques : sont-elles une propédeutique, une voie de passage vers l'analyse ou évoluent-elles vers un métier, celui de psychothérapeute d'enfant ? Enfin, point sur lequel mon propos se prolongera, je remarque que ces pratiques sont largement féminisées.

- La seconde concerne une période où, des collègues, sans doute lassés de voir que la pratique de psychothérapie d'enfant n'était pas assez estimée à leurs yeux au sein de l'APF, tentèrent un mouvement d'autonomisation. Comme d'autres ici, je fus entendu par la commission de l'IPA au titre d'analyste en formation, provincial et recevant des enfants. Nous retrouvons, dans ce souvenir, l'impact de la reconnaissance et le malaise dans l'analyse.

Bien que mon propos ne soit pas une présentation clinique, je souhaite souligner le fait que dans la rencontre entre l'enfant et son thérapeute, il y a un autre adulte, le parent. Lui, mais le plus souvent c'est elle, parle de cette dimension narcissique de soi déposée en l'enfant. Part obscure, non reconnue souvent déniée elle est un prolongement. Il a fallu l'invention du concept de narcissisme puis la spéculation du jeu de la bobine pour saisir les contingences qui relient cette part à la psyché de l'enfant. Dans un second

temps, abritée chez l'enfant comme hôte sans nom, elle produit des effets d'inquiétante étrangeté, de la peur du loup à l'identification mélancolique.

L'évolution, au cours des dernières années, montre que le champ de la psychothérapie d'enfants<sup>6</sup> s'est rapproché de celui de la psychanalyse d'adulte dans la mesure où les questions du narcissisme, de la mélancolie, ont jeté un pont. Dans une première approche, la sexualité de Hans fut au cœur de l'intérêt du père, thérapeute en supervision ; un mode de compréhension et d'intervention s'est construit autour de ce modèle. Sans le renier pour autant, la question du narcissisme parental supporté par l'enfant a complexifié l'approche. La parentalité, maladie de la reviviscence pour l'homme comme pour la femme, les sources de l'hostilité, les formes d'expression de la féminité sont devenues des ouvertures que l'écoute de la scène singulière de recevoir un parent et son enfant a dévoilé. Nombre de femmes viennent en consultation avec un symptôme, leur symptôme, l'enfant. Comme tout symptôme, il est mutique. Il est aussi le lieu d'accueil de déplacements. À entendre la psychopathologie ainsi, il est fréquent que cette demande trouve une issue dans un traitement psychique du parent, associé ou non à un traitement de l'enfant. Ce point est capital et souligne que la psychanalyse d'enfant a vu sa pratique se modifier. Les premiers enfants, les fondateurs en somme<sup>7</sup>, furent ou des enfants dont les parents étaient des disciples, des " compagnons de route ", ou bien des enfants sans parents<sup>8</sup>. Une évolution sociale nous place désormais dans une tout autre condition. Il est donc sur ce point important que le débat sur les nouvelles formes de la clinique touche aussi cette pratique. Il porte sur des enjeux théorico-pratiques assez voisins<sup>9</sup>.

---

6 Cf. J.-C. Rolland, " Psychanalystes d'enfants à l'APF ", *Etudes freudiennes*, n°36, Janvier 1995.

7 La liste est longue Hans, Richard...

8 Les enfants d'institution avec déjà Adler. Sur ce point, on peut se référer au travail de Jean Losserand.

9 La manière dont le complexe d'Œdipe apparaît ou disparaît (chez les parents comme dans l'élaboration des psychanalystes), est un assez bon " marqueur " de ce débat. À l'heure actuelle, les enfants hyperactifs ou les troubles de l'oralité de l'adolescence illustrent cette question.

Cette approche, que j'ai insensiblement découverte, a compliqué mon travail et souvent menacé mon identité : soumis au choix de l'accoucheur, ou la mère ou l'enfant, c'est de penser la clinique dans les termes dont je viens à grandes enjambées d'esquisser les traits qui m'a permis d'attendre et de sortir du manichéisme.

Arrivé à ce point de mon parcours, je me retrouve avec les mots suivants : " reconnaissance ", " plainte ", " femme ou féminin " et " enfant ". Le pas de plus m'a amené vers une configuration voisine, celle d'" Un enfant est battu ". L'enfant matériellement convoqué et présent tient lieu de preuve de l'attente de l'amour du père. Mère exacerbée, lassée par le comportement de l'enfant, elle laisse entrevoir une autre forme de délaissement, celui qui touche la femme<sup>10</sup>. L'enfant, comme porte-parole ou support, est mis en avant : il est mis au lieu et place d'un symptôme à valence hystérique. Dans ce malaise, une forme de jouissance est également présente. Cette manière d'entrée et d'exposition du fantasme est proche de celle d'un sacrifice<sup>11</sup> : *la pieta* est ici une figure fréquemment rencontrée, elle montre plus qu'elle ne parle<sup>12</sup>. En ce cas, la femme entravée dans un conflit, utilise cette voie d'expression particulière qui passe par l'enfant. Celui-ci est devenu un lieu de refoulement maximum, inscrivant une conflictualité avec peu de langage : nous sommes bien devant une frontière, une limite, celle-là même que nous rencontrons devant les patients psychotiques, défailant dans leurs possibilités de s'écouter, c'est-à-dire de se représenter.

Est-ce un travail insensible de la culture ? est-ce un champ que l'écoute psychanalytique a conquis, grâce à des avancées de la réflexion sur des terres peu explorées ? toujours est-il qu'il me semble qu'à vouloir trop vite installer un travail de soins avec l'enfant, on peut laisser en jachère et en ignorance l'expression du trouble dans la féminité. Conséquence directe du choix des jeunes patients traités, (les familles étaient des proches souvenons-nous), les psychanalystes n'allèrent que rarement dans cette direction. Mais la théorie restait aussi à faire. À cette époque, Freud n'hésitait pas à parler de traitement psychopédagogique plus que de psychothérapie. Alors l'analytique n'est-il pas en ces cas du côté de la

psyché maternelle et plus particulièrement de cette forme de sexualité narcissique qui la relie à sa progéniture ?

J'entends les critiques, " la pratique avec des enfants ce n'est pas de l'analyse ". Comment faire entrer dans le champ de nos échanges ces situations frontalières ? Notre responsabilité est engagée dans la mesure où certains outils de compréhension nous permettent d'être moins démunis. Sommes-nous loin de ce qui fit le succès de la jeune science, c'est-à-dire les hystériques ?

J'entends d'autres critiques qui, elles, ne sont que des voix intérieures bien sûr : est-ce que la complication que présente une psychothérapie n'est pas cette part régressée et peu mobile, celle-là même que le jeu répétitif de l'enfant dévoile ? Cette part est constituée de défense et de hantise, héritage incompréhensible de prime abord. Comment l'interpréter, tant elle apparaît à ce stade comme échappant au langage ? Elle doit d'abord se figurer. À côté de la névrose de transfert, qui, elle, peut entrer dans un champ d'interprétation, il existe ce que j'ai nommé, pour les besoins de l'écriture de ce texte, " part en souffrance ".

Illustré par le problème de la pratique auprès d'enfant, je reste avec sur les bras l'exercice des psychothérapies au sein de l'analyse. Si elles restent inscrites dans la réflexion analytique, elles échappent alors à l'errance et au rejet. Il faudrait pour cela dissocier la réflexion sur le processus des aspects du dispositif. En effet, l'expérience nous montre que des cures traversent des périodes où l'analytique est absent et que parfois des entretiens en face à face ne sont pas exempts d'effets analytiques. Elles font courir des risques très précis : au thérapeute le sentiment d'isolement et le maintien d'une proximité avec des formes régressées du psychisme. Cette proximité complique le fait d'en effectuer le récit et ainsi cette pratique est menacée de transgression. On retrouve

---

10 J'aurai pu citer " Le Complexe de la mère morte " d'A.Green comme temps silencieux de reconstruction.

11 Cf. Catherine Chabert, " Les surprises du masochisme moral ", in *LCPP* N°1.

12 Comme les anorexiques ?

dans cet aspect ce qu'André Green évoque comme " le fait de sacrifier l'analyse à l'empathie phénoménologique dans les cas où le passé comporte de lourdes pathologies " <sup>13</sup>. Sur ce point, rien d'étonnant que, périodiquement, des évènements viennent rendre compte de cette marginalisation et du souhait avide d'être reconnu ; rien d'étonnant que les psychanalystes, membres d'institutions psychanalytiques, soient embarrassés par ces pratiques. Ces images disent l'extrême curiosité qui est mobilisée. L'APF a laissé à ce jour en tension cet aspect et a proposé de ne pas fractionner l'analyse en parcelles, liées à l'âge ou à un aspect particulier du fonctionnement psychique.

Les patients que je reçois, ou est-ce la manière dont est faite ma pratique ? n'entrent pas toujours dans un schéma simple de traitement. Les difficultés tiennent souvent au fait que, par confort de pensée et par nécessité clinique, j'ai tendance à leur proposer le dispositif de la psychanalyse au moins en perspective. Mais cette proposition est loin d'être acceptée, les horaires, les honoraires, la régularité deviennent vite des obstacles immédiats. Est-ce cela une psychothérapie ? Un art d'accommoder ce qui reste d'un idéal qui n'a pas pu se mettre en place ? À l'horizon, il y a cet ailleurs qui n'est pas advenu. Je suis gêné de penser ainsi. Peut-être que se reformule une opposition entre l'art de l'interprétation et l'expérience : il semble en effet que les cures en devenant plus longues ont introduit une autre relation au temps, pour le patient comme pour l'analyste. Ainsi peut-on inscrire la psychothérapie dans une perspective préparatoire en supposant les résistances comme transitoires et nécessaires.

Au terme de cet exposé, j'ai donc eu une préférence, celle de garder au sein de la psychanalyse, comme théorie et comme pratique, le terme de psychothérapie. J'ai laissé de côté les charlatans et j'ai gardé les brigands et les pirates. Cette réflexion m'a permis de trouver trois définitions du mot psychothérapie.

- Activité propédeutique et initiatrice que l'on peut considérer comme préparatoire à une psychanalyse. Elle concerne des adultes, souvent les enfants, se pratique en face à face et, chose curieuse, les patients ne savent même pas qu'ils sont en présence d'un analyste.

- Moment singulier au décours d'une psychanalyse : la réalité événementielle, pour des raisons liées autant à des résistances du patient que de l'analyste, vient mettre en péril la poursuite de la cure. Cette période est aussi appelée réaction thérapeutique négative, notion qui semble moins utilisée à l'heure actuelle.

- Des circonstances autant liées à la psychopathologie du patient, à ses problèmes existentiels qu'au talent de l'analyste ne permettent pas l'installation d'une cure-type. Le dispositif subit des aménagements (feuilles de soins, rythme, séances absentes). Souvent la gravité de la clinique a imposé ce début et ces cas sont les véritables complications, celles où la destruction prend et dévaste le dispositif. Ce serait une indication de cothérapie, c'est-à-dire d'un autre lieu, latéral, où il puisse être répondu à cette destructivité.

Cette part en souffrance est-elle aussi une " part maudite " ? Lieu où s'épuisent les conflits d'idéaux et les conflits de la technique. Sous le vocable de psychothérapie, s'abritent et des pratiques et des praticiens. Il m'a semblé que l'interpellation était en nous, vivement inscrite dans les réseaux parcourus lors de la formation. En ce sens nos échanges de ce jour une nouvelle fois en témoignent.

---

13 In " Le tournant des années folles ", préface à *La folle privée*, Gallimard, p. 30.

# *Construire, déconstruire*

## *Déconstruire, interpréter peut-être.*

Pascale Eghiayan

Au moment de réfléchir à ce que je pourrais bien vous dire aujourd'hui, j'ai fait un rêve, que je ne vous demanderais pas d'interpréter : *Je suis devant vous pour lire mon texte, comme en ce moment même, mais celui-ci est transcrit sur de toutes petites feuilles, de type papier toilette ; ça commence bien ! Au fur et à mesure que j'essaie de lire, les lignes deviennent incompréhensibles car elles sont écrites sur un support de plus en plus sombre, et je sens l'étonnement puis le mécontentement croissant de mon auditoire, et la honte monte en moi. Ma première association à l'évocation de ce mauvais rêve a été : " mon texte, c'est de la merde ! " Cela m'a conduite bien vite à un souvenir d'enfance qui avait ressurgi lors de mon analyse où il s'agissait d'une petite fille, à l'âge où l'on l'assied encore sur une chaise haute, mais cette chaise haute était une chaise pot sur laquelle on l'installait devant tout le monde, sans égards pour son intimité... comme je poursuivais malgré tout la lecture de mon texte, mes paroles se transformaient devant vous en lalations d'infans.*

Parler de l'interprétation confronte l'analyste à son fonctionnement archaïque, comme s'il fallait rendre compte d'un mouvement psychique précédant l'avènement de la parole... Lorsque j'interprète en séance, je m'intéresse d'abord à mon patient, pas à mon propre fonctionnement ; essayer aujourd'hui de rendre compte de ma pratique de l'interprétation a suscité chez moi un fort malaise, comme si j'étais placée à nouveau, mais devant l'ensemble de mes collègues, en position d'analysée.

J'ai souvenir de Débats du samedi dans leur conception première, il y a dix ans de cela, où Jean-Claude Rolland rendait compte de sa pratique interprétative, et où Michel Gribinski lui répondait avec la sienne ; il me semblait assister à un match de haute volée, interprétation contre construction, avec l'angoisse qu'on

me demande de choisir entre l'un et l'autre, comme l'enfant que j'étais, sommée de dire si je préférerais mon père ou ma mère... je n'ai jamais réfléchi à ce que ma pratique pouvait révéler d'une inclination inconsciente vers l'un ou l'autre des usages exposés ce jour-là, jusqu'à aujourd'hui où l'invitation du Comité scientifique m'y conduit.

J'ai pour l'instant la seule ambition d'essayer de partager avec vous ma pratique, pour chercher en quoi elle articule construction et interprétation, dans la filiation de ces premiers Débats du samedi, et au-delà, dans la lignée du Freud de la *Traumdeutung*, qui articule, sans fin, associations du rêveur et interprétation symbolique. La *Traumdeutung* demeure en effet pour moi le parangon de toute interprétation comme travail de détissage de ce que le travail du rêve a tissé pour exposer le désir inconscient, tout en le dissimulant. Idéalement, cette remontée vers la source, à contre-courant du flot du désir, n'est possible, par voies associatives, que par le rêveur lui-même qui parcourt à nouveau, mais en sens inverse, le premier travail interprétatif qui a abouti à la constitution de son rêve, comme à toute formation de l'inconscient ; car, comme le rappelait J.-B. Pontalis : " toute formation de l'inconscient n'est interprétable que parce qu'elle est déjà et d'emblée une interprétation. " Dans cette situation idéale, je n'aurais rien à ajouter, et serais donc dispensée de m'exposer aujourd'hui devant vous ; mais ce serait compter sans la situation analytique et son cortège transférentiel. L'analyse, par le transfert, réédite la situation énigmatique d'adresse originelle.

Tenant compte de cette réalité qui est déjà un compromis, mes énoncés interprétatifs tendent à être rares, brefs, cherchant la déliaison de liens à priori évidents, en vue de permettre de nouvelles connexions associatives ; mais ils émergent après un

long travail silencieux de construction, d'hypothèses interprétatives au sens herméneutique du terme. Dans cette oscillation du silence à la parole, je vois une analogie avec l'effort de Freud pour se démarquer de la tradition interprétative populaire des rêves, tout en s'inscrivant, parfois malgré lui dans sa continuité : je pense à son insistance sur les associations du rêveur, qu'il a mises en valeur mais qu'il n'a pas instaurées, puisqu'il en reconnaît déjà l'existence dans les pratiques orientales, tout comme l'importance accordée à l'homophonie, déjà retrouvée dans l'exemple du satyre que Freud extrait du livre d'Artémidore de Daldis, datant du deuxième siècle de notre ère : " *Alexandre de Macédoine, (...) ayant cerné et assiégé Tyr s'impatientait et, dans un moment de trouble, avait eu le sentiment qu'il voyait un satyre danser sur son bouclier. Il se trouva qu'Aristandre était alors dans les environs de Tyr et dans la suite du roi. Il décomposa le mot satyre en sa et turos et obtint que le roi s'étant occupé du siège plus activement prit la ville. (sa-Turos = à toi Tyr).* " Une reprise freudienne de cette interprétation serait non pas une exhortation à renforcer le siège, dans la tradition prédictive des interprétations, mais la reconnaissance d'un désir (avoir Tyr à soi). Pour les peuples de l'Antiquité en effet, les rêves apportaient des révélations venant des dieux. D'ailleurs, le mot grec *hermêneuein* renvoie au dieu Hermès, messenger entre les dieux immortels et les humains. Ce qu'annonce Hermès n'est pas une simple communication, c'est l'explication des ordres divins. Dans le vocabulaire d'Aristote, *hermêneuein* désignait, dans son sens premier, l'acte d'exprimer, par le langage, le logos intérieur. Mais le glissement vers une signification exégétique s'est réalisé très tôt, renforcé par la traduction latine en *interpretatio* : ce préfixe *inter*, entremetteur, pousse l'herméneutique du côté de la traduction en clair d'une parole obscure, et l'apparente à la divination. Avec Freud, le sens même de la recherche de sens change : prendre ses désirs pour des réalités, ou pour des ordres divins devient chez Freud prendre ses rêves pour un désir. Là où les théories scientifiques ne voyaient dans le rêve qu'un processus somatique, l'opinion profane a cherché du sens, le plus souvent prédictif, soit en cherchant globalement une équivalence symbolique, soit en déchiffrant en détail un signe par un autre. Bien

sûr, dans la méthode analytique c'est au rêveur que s'impose le travail d'interprétation. Mais dans la méthode antique orientale, il était déjà tenu compte non seulement du contenu du rêve, mais aussi de la personne du rêveur, et des circonstances. La différence essentielle que Freud souligne, à appliquer le procédé des idées incidentes, non sur le rêve, mais sur des parties de son contenu, éloigne radicalement la méthode analytique de la symbolique mais la rapproche de la méthode des chiffres. Ce que la psychanalyse apporte de nouveau, c'est l'abandon de la portée oraculaire de l'interprétation, là où le désir inconscient a remplacé les dieux.

C'est ainsi qu'un peu schématiquement j'établis un parallèle entre la complémentarité et la hiérarchisation de l'interprétation symbolique vis-à-vis des associations du rêveur, avec la complémentarité et la hiérarchisation de la construction vis-à-vis de l'interprétation. Une résistance trop forte affaiblit la méthode associative et appelle les équivalences symboliques, mais celles-ci ne sont guère exploitables si l'analyste ne s'attèle pas d'abord à l'analyse des résistances, laquelle permettra la relance des associations, dans un mouvement dialectique. Associations et symboles n'alternent pas dans une logique binaire du " ou bien... ou bien ", mais se complexifient respectivement l'une par l'autre, selon l'état du transfert et de la résistance dans son enracinement sexuel. L'interprétation symbolique n'est utilisable que si elle est insérée dans la méthode associative ; les constructions ne seraient utilisables qu'insérées dans une logique interprétative de l'élément isolé.

L'opposition la plus radicale de Freud se réaffirme sans cesse envers les scientifiques somaticiens. Par contre, entre la méthode symbolique et la méthode des chiffres, le balancement freudien est beaucoup moins tranché ; pour les rêves symboliques, l'interprétation s'appuie sur la polysémie langagière, et non sur un arbitraire de l'interprète. Ce qui est relié par un symbole l'était auparavant par une identité conceptuelle et langagière. Cette origine langagière conserve sa source sexuelle, même si la traduction symbolique permet de la traiter apparemment comme déssexualisée. Et même lorsque, je cite, " la communauté de symbole va bien au-delà de la communauté de langage ", même dans ce cas d'universalité,

chaque rêveur s'arroge le droit d'adjoindre une motivation personnelle à une validité générale, ou même de détourner un sens général à des fins propres. Cette reconnaissance de l'intime dans l'universel, et réciproquement, rend l'interprétation dite " symbolique " plus subtile, d'autant plus que le récit de rêve déforme à son tour le rêve, dans la même logique expressive et dissimulatrice qui avait présidé à sa construction ; les cachotteries elles-mêmes sont des signes d'où peut partir l'interprétation, tout comme le voile met en valeur ce qu'il veut cacher... Freud insiste à peu près autant sur l'intérêt à porter au détail, d'autant plus qu'il apparaît comme futile dans le récit, qu'à conserver une vue d'ensemble, particulièrement attentive aux relations entre les détails, aux enchaînements entre différents rêves sur une nuit, voire sur plusieurs mois ! Le symbole vient suppléer au manque d'associations, mais d'un autre côté les associations libres ne sont-elles pas elles-mêmes des morceaux de construction ? ("Tel mot me fait penser à tel autre ", et une idée incidente se construit sur la précédente.)

Prenons l'exemple du premier rêve de Dora, tel que Freud nous le rapporte. Je le rappelle pour mémoire : *Il y a un incendie dans une maison, mon père est debout devant mon lit et me réveille. Je m'habille vite. Maman veut encore sauver sa boîte à bijoux, mais papa dit : " Je ne veux pas que mes enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux. " Nous descendons en hâte, et aussitôt dehors, je me réveille.* Ce rêve est un rêve à répétition. L'interprétation montre l'attention portée à l'équivoque, au double sens d'une phrase issue des associations de Dora : *on pouvait avoir besoin de sortir la nuit ;* mais la suite relève plus de la construction, sur le nombre de fois que le rêve a dû se répéter après la scène au bord du lac. Puis l'exégèse du rêve se poursuit par une équivalence symbolique : *chambres = femmes, puis coffret à bijoux = organes génitaux féminin, et enfin feu = amour, sans compter l'importance des considérations théoriques qu'il s'agit de confirmer coûte que coûte !* L'interprétation de l'équivalent masturbatoire dans le jeu compulsif avec le porte-monnaie n'est pas très associatif non plus, si ce n'est à partir des associations de Freud lui-même (porte-monnaie = sexe féminin). " Mouillé " par contre est le point de

départ de plusieurs cercles de représentations (l'incontinence, l'effet de l'éjaculation sur ou dans le sexe de la femme, la souillure, la boucle d'oreille en forme de gouttes), mais il est absent du récit de Dora, alors que " goutte " ou " bijou ", dans les associations ou le rêve de la patiente, conduisent à ce point d'intersection. Le travail sur cette dernière idée autour de " mouillé " démontre bien comment le travail d'interprétation défait le travail du rêve en sens inverse, dans un mélange de déchiffrement et de constructions. Freud, à ses dépens, ne tient pas encore compte des associations de la rêveuse, mais la fuite de Dora lui permettra d'élaborer sa théorie du transfert.

En fait, j'ai ma Dora à moi : Mme P. elle aussi n'est restée que 3 mois en analyse ; il a été interprété son amour passionnel pour son frère homosexuel, dans une rivalité à la mère qu'elle supplantait ainsi dans sa capacité d'amour maternel... la rivalité à la mère a aussi été explorée, y compris dans le rapport privilégié qu'elle entretenait avec son père ; mais le lien passionnel à son analyste, dans une coloration homosexuelle, comme un amour d'homme à homme, a tout juste été perçu par moi sans que je ne sache rien lui en renvoyer, avant qu'elle ne prenne subitement la fuite... Mme P. ne rêvait jamais, " je voudrais tellement pouvoir rêver au moins un rêve, m'avait-elle confié, même un petit cauchemar..." Elle ne m'a raconté aucun rêve mais une sorte de vécu hypnagogique équivalent : Elle se voit seule dans une grande ville, regarde autour d'elle mais ne voit rien. Dans une rue qui monte, elle ressent la sensation bizarre de n'être pas sur la terre, de marcher en l'air. Elle arrive vers la chapelle sainte Marie ; elle sait qu'il y a quelqu'un qui est loin mais elle ne voit pas sa tête. "C'est le noir, je ne vois rien, je suis incapable... Personne, même pas mon père." Elle se met à pleurer abondamment, pour la première fois, s'assied, demande à arrêter. Il reste dix minutes de séance, ce que je lui signifie. Elle se rallonge, se voit petite dans le pays de sa naissance. Elle était allée au cinéma avec l'école et pour la première fois s'était sentie comme à l'instant en séance, vraiment toute seule. Un autre souvenir revient : tout le monde est accroupi, son frère, ses sœurs, et cherche quelque chose ; elle est debout et ses parents la regardent ; leur regard n'est pas méchant, mais pas encourageant

non plus. Il y a un silence très triste, ou plutôt très froid. Ses parents sont ensemble tous les deux, ils ont la même expression sans affection pour elle, et elle est toute seule. Par un jeu d'homophonie, que j'ai modifié pour la présentation, la chapelle sainte Marie évoque son prénom féminin alors qu'elle avait un prénom composé (disons : Marie-Joseph), bisexuel, et qu'on l'avait toujours appelée par la partie masculine de son prénom dans sa famille. Cette demande d'arrêter la séance aurait dû être entendue comme demande d'arrêter l'analyse, ce que je n'ai pas perçu. Pour continuer à vivre son amour passionnel pour son frère homosexuel, il lui fallait rester le garçon manqué qu'elle était, le " Joseph " qu'il aimait. S'approcher de Marie lui était insupportable... Garder sa passion homosexuelle en devenant une femme nous conduisait à une passion transférentielle que je n'ai pas su aborder. Je pense qu'il s'agissait d'émois homosexuels à coloration masculine, ce qui, au-delà de la relation de cette femme avec moi, femme, me conduisait symétriquement à Freud, à questionner mon identification à un homme dans une passion homosexuelle d'homme à homme.

La façon pressante qu'avait Freud de prendre la parole n'est sans doute pas pour rien dans la séduction qu'il a exercée sur sa jeune patiente. Moi j'ai plutôt opté pour ne rien dire, et ma patiente a pris la fuite tout comme Dora... Pour interpréter le transfert, l'analyste ne peut pas compter sur l'aide du patient ; c'est à lui de le deviner et d'en traduire le sens. Mais ce type de transfert homosexuel, de femme à femme pour un analyste homme, inédit sans doute pour Freud à l'époque, d'homme à homme pour une analyste femme, inédit ce jour-là pour moi, était-il interprétable ? La situation ne permet pas toujours l'interprétation, même des résistances.

Freud concède deux exceptions à sa méthode d'interprétation du rêve grâce aux associations du rêveur : la présence d'éléments symboliques dans le rêve, qui poursuit une traduction là où les idées incidentes font défaut, et les rêves typiques, qui ont le sens de leur contenu ; le rêve de mort d'une personne chère trahit le souhait, souvent inactuel, de voir mourir la dite personne, et rêver qu' " après tout, ce n'est qu'un rêve " permet d'occire tranquillement l'être cher et haï à la fois. En effet, l'élaboration secon-

daire, quatrième formateur du rêve après la condensation, le déplacement et la présentabilité, renvoie, me semble-t-il, à une nécessité herméneutique présente chez tout individu, analyste comme analysant, dans son besoin de trouver de la cohérence à ses pensées, depuis l'énigme de la sexualité découverte par l'*infans*. Quand une patiente se présente lors d'un premier entretien en m'annonçant qu'elle a perdu tous ses cheveux brutalement à l'âge de deux ans, qu'ils n'ont jamais repoussé, qu'elle a cherché la source traumatique dont elle n'a aucun souvenir par des séances d'hypnose qui lui ont provoqué des crises d'angoisse paroxystique sans parvenir à lever le refoulement, comment voulez-vous que ne soit pas aiguisé en moi mon côté " Sherlock Holmes " ? Déjà la sexualité des adultes initie-t-elle de nombreux rêves d'angoisse car, n'étant ni comprise ni maîtrisée par l'enfant, elle est souvent vécue comme violente. Le rêve de l'homme à la hache, pris par Freud comme modèle du rêve d'angoisse, est avant tout un rêve de violence : " *Un homme de vingt-sept ans qui, depuis un an, est gravement souffrant a, entre onze et treize ans, rêvé à plusieurs reprises, en proie à une grave angoisse, qu'un homme avec une hache le poursuit ; il voudrait courir, mais il est comme paralysé et ne peut bouger de sa place.*" Son interprétation conduit à la découverte de la scène primitive, et non pas au complexe de castration, par équivalence symbolique : hache = castration, ou par typicité, comme Laplanche tend à le présenter. La castration n'est pas qu'un symbole de limites, elle est une violence infligée à l'intégrité corporelle. La symbolique n'est réductrice que si on la fait parler à l'unisson, si on la brandit comme un bouclier contre l'association libre. La castration n'est pas qu'une alternative : " en avoir ou pas ", c'est le premier maillon d'une chaîne associative qui peut dissocier, élément par élément, le sens trop évident consciemment proposé. Le symbolisme de la castration n'épuise pas l'énigme de la différence des sexes et de leur rapport. Les messages énigmatiques ne deviennent pas clairs pour autant et l'équivalence symbolique ne peut pas faire l'économie du processus de symbolisation. Je rejoins Laplanche lorsqu'il souligne la position herméneutique du nourrisson, puis de l'analysant, qui se construit une théorie pour lutter contre l'angoisse corrélati-

ve au message de l'autre humain adulte, avec son propre inconscient, puis pour lutter contre l'angoisse liée à son inconscient personnel. L'adulte lui-même ignore en grande partie le message qu'il émet et l'enfant est inapte à théoriser ce qu'il reçoit. La situation analytique reproduit, par le transfert, cette situation d'herméneutique originaire et la théorie analytique a pour fonction de rendre compte de la théorie individuelle dévoilée par la situation transférentielle. La méthode analytique peut se présenter, dans sa conception originelle, comme anti-herméneutique, détraductrice par essence, mais le travail de l'analyste ne consiste pas seulement à appliquer cette méthode ; il exerce une technique combinatoire entre l'herméneutique à laquelle il est soumis comme tout humain, et l'anti-herméneutique soulignée par Laplanche, de même qu'une interprétation exhaustive d'un rêve associe le plus souvent méthode associative et interprétation symbolique. Deux sortes de travaux se poursuivent parallèlement, construction et interprétation, et dans les deux cas, l'analyste reste en position d'interprète : tantôt il pointe le fonctionnement psychique à partir d'un détail, tantôt il éclaire la nature du désir et du conflit. L'acte interprétatif se présente donc comme la résultante d'un acte de traduction et d'un acte de détraduction, et l'interaction demeure toujours à double sens, tournoyant autour de l'axe transférentiel. Sans celui-ci toute construction devient un truisme, (*jusqu'à votre nième année...*), toute interprétation se réduit au silence de peur de dévoiler au patient ce qu'il sait déjà. À cause du transfert, l'allongement de la durée des analyses devient inévitable, de manière à attendre que le patient se défasse, grâce à ce même transfert, des évidences explicatives universelles qui recouvraient son histoire singulière. Freud a souvent comparé, mais pour mieux l'en distinguer, l'action de l'analyste à celle d'un archéologue qui reconstruit en complétant les restes conservés. Mais la levée de l'amnésie infantile est toujours plus ou moins un échec et la retrouvaille d'un souvenir pénible ne suffit pas à le dissiper. Un archéologue peut reconstruire à un temps donné, un être humain est toujours parcouru par une histoire. L'enfant n'a pas d'autre solution que de se raconter des histoires pour mettre en ordre ce qu'il subit passivement. Le progrès n'est pas dans le petit

morceau retrouvé de souvenir, mais dans les associations et l'élaboration. Sur un objet psychique, vivant, complexe et mystérieux, n'est pas archéologue qui veut : dans la Gradiva, l'analyste, c'est Zoé, l'archéologue Norbert, lui, est plutôt herméneute, tentant d'élaborer une construction jusqu'au délire. La construction est recherche de sens, l'interprétation, recherche de double sens, et comme deux amoureux, l'une ne peut se passer de l'autre.

Dans ma pratique, j'interprète comme un trait d'esprit - ou du moins j'essaie de le faire - mais sans jamais négliger l'importance du transfert. Un de mes patients, psychotique, se plaint continuellement de ses ruptures de pensée. Il me rend compte fidèlement de l'avis des uns et des autres, de ses parents, de ses enseignants, des autres thérapeutes qu'il consulte, de ce qu'il a trouvé chez Lacan, cherchant à rajouter mon opinion à cette longue liste. Avec lui je parle peu, j'essaie de le laisser parler en son nom propre. Un jour qu'il se plaignait à nouveau d'avoir eu une rupture de pensée, je me suis entendue dire " ce n'est pas vous qui pensiez ", alors qu'il me transmettait la théorie d'une des thérapeutes qu'il était allé trouver pour lui exposer son cas. Cette affirmation insolite de ma part, non anticipée, était le fruit d'une hypothèse interprétative sur les nombreux barrages dont il se plaignait, comme lutte de lui-même contre l'envahissement par la pensée des autres. Par ces mots je ne faisais que rajouter ma position personnelle à celle de tous les autres envahisseurs, mais toujours est-il que ses ruptures de pensée sur lesquelles il se lamentait ont ensuite diminué...

Si l'interprétation consiste à remplacer le contenu du rêve en pensées du rêve, l'essentiel demeure de rétablir les relations entre les deux, non de les traduire mot à mot d'une langue imagée en une langue courante. Interpréter, c'est rétablir les prépositions et les conjonctions de liaison, renoncer à celles existantes et contraignantes comme un destin, en proposer de nouvelles, plus labiles. L'analyse s'inscrit dans la durée, pas dans le trait génial qu'on aimerait rapporter aux collègues. Personnellement, je trouve le " satyr " génial, et lorsque Freud parle d'arbitraire des interprétations de type " clés des songes ", il évoque en fait un universel d'images, pas de mots (la maison n'est symbole de corporéité que dans la figuration,

non dans l'homophonie) ; les mots, qui avaient leur logique interprétative par similitude dans les traditions antiques (pensons encore au satyre), ont pris un aspect arbitraire du fait de leur traduction à travers les langues et les siècles : combien de rêves de Freud ne veulent rien dire aujourd'hui pour un non germaniste ? D'autre part, isoler des éléments fragmentés a toujours quelque chose d'arbitraire, et on ne peut éviter la prise en compte du contexte pour une meilleure approche de la vérité. Un analyste insensible à l'interprétation analogique n'entendrait pas d'analogies. Le repérage analogique de Jean-Claude Rolland, s'il s'exerçait hors transfert, aurait quelque chose d'aussi arbitraire que le rapport du signifiant au signifié. Le véritable problème pour moi, avec les équivalences symboliques, même très éclairantes, c'est qu'elle demeurent éloignées du fonctionnement préconscient du patient et donc impossible à lui restituer.

Le travail analytique consiste non pas seulement à interpréter mais à analyser. Depuis la comparaison *per via di porre, per via di levare*, on sait que la psychanalyse cherche à n'introduire aucun élément nouveau, mais au contraire à enlever. Elle renonce ainsi fondamentalement à la suggestion. L'interprétation, c'est comme la synthèse, ça se fait naturellement chez l'analysant comme chez tout être humain. Je reconnais ma filiation freudienne à désirer et à attendre avant tout l'interprétation du côté du rêveur ou du patient ; mon travail consiste à aider ce dernier à remplacer sa tendance exégétique par une capacité plus grande de toujours penser autrement, selon des liens de plus en plus libérés de la force du destin. Il s'agit peut-être de renoncer à une causalité originnaire (*voilà pourquoi votre fille est muette*), à un fantasme inconscient organisateur, pour assister au déploiement des fantaisies *in statu nascendi*. L'inconscient n'est pas un palimpseste, même si l'image du bloc magique est tentante. Rappelons que le bloc magique est un analogon de notre appareil de perception, pas de notre inconscient !

Mais à côté de cet exercice anti-herméneutique, l'explication des rêves typiques, qui se passent des associations du rêveur, est qualifiée par Freud lui-même d'explication " exégétique", sans doute en référence à l'exégèse telle qu'on la pratiquait à son époque,

dans une préoccupation historique encore peu éloignée du positivisme, avec un souci de remonter vers la source, là où le " typique " renvoie à l'originnaire, à l'archaïque. À partir des années 1980, l'approche de l'exégèse narrative, à la suite de Seymour Chatman, va suivre la logique de la mise en récit hors de toute reconstitution historique ; la narratologie ne s'intéresse plus qu'à l'art de raconter sans prétention d'atteindre ce qui est signifié. En France, Gérard Genette, en liant narration et intertextualité, renonce à toute linéarité temporelle et déplace l'accent sur une notion d'après-coup telle que Freud l'avait mise en valeur : chaque lecture ou écoute fait écho à d'autres textes ou récits ; dans cette logique, on peut dire que les prophéties n'annonçaient rien de vérifiable par la suite mais un ensemble de possibles difficiles à décrypter, et à quoi les événements rapportés dans le Nouveau Testament venaient proposer un sens possible, parmi une multitude d'autres. L'ancien préfigure-t-il le nouveau, ou le nouveau reprend-il l'ancien ? C'est ce passage du sens prédictif au sens après-coup qu'on retrouve dans l'usage des restes diurnes : les pensées de rêve puisent dans les restes diurnes le matériau nécessaire à leur présentation, mais Freud souligne bien que si le rêveur avait vécu complètement une autre journée, les mêmes pensées de rêve qui poussaient à leur figuration auraient quand même trouvé prétexte à être représentées dans d'autres restes diurnes. Néanmoins, et compte tenu des héritages culturels, herméneutique et exégèse renvoient toujours à un sens premier à exhumer. Interpréter pour Freud, c'est aller d'un texte manifeste à un texte latent. Ce qui caractérise l'analyse, c'est sa méthode pour passer de l'un à l'autre : la libre association et l'attention également flottante. Interpréter c'est radicalement démanteler le texte manifeste, puis suivre sans perdre pied les chaînes associatives. Construire, ce serait relier en une séquence un certain nombre d'éléments singuliers. L'intertextualité passe aussi d'un texte à un autre, mais dans un va et vient sans préséance. J'ai cherché à situer ma pratique au regard de l'intertextualité, du fait de la mise en écho de ce que j'entends à un moment *t* de la séance avec ce que j'ai entendu à un moment *t-x*, mais cette analogie vectorise une écoute rétrograde vers un énoncé premier. L'idée d'écho fait lien avec

la pratique du patient par associations : écho entre l'idée que je relève et une autre " idée " qui a été émise par le patient auparavant, dans la même séance ou depuis longtemps déjà. Mon initiative personnelle porte sur le choix de mise en relation de ces deux " idées " : ma réceptivité à la première, qui lui a permis de s'enregistrer quelque part dans mon propre appareil psychique, et de la retrouver à ce moment précis. J'ai l'impression que Jean-Claude Rolland, lui, fait des analogies à partir de deux séquences quasi contiguës (en tout cas dans les exemples que j'ai lus) ; mes échos s'inscrivent plus dans la durée. Sans doute parfois est-ce une construction qui m'a aiguillée sur telle séquence à retenir ou à pointer, mais pas toujours ; le plus souvent, il me semble que cela vient de l'aspect " hétéroclite " du contenu que je pointe à partir de son contexte (un mot bizarre, une idée originale, une rupture dans un récit très narratif...) Je souligne l'écho quand je l'entends : à partir d'un mot, d'un groupe de mots, d'un syntagme, d'une reprise de style, de thème, etc... Je concède ainsi aux constructions en ce sens que je n'entends sans doute des interférences que là où j'avais déjà échafaudé une hypothèse causale type " petit Hans ", selon mon intention interprétative, à conférer un sens nouveau au vécu du sujet. N'oublions pas que la méthode active de Ferenczi n'est née que d'un désir de réamorcer le fil associatif. L'objectif que se donne l'analyste détermine le contenu et la forme de ses interprétations. La guérison n'est-elle pas le fantasme central de l'analyse, même si l'on passe son temps à s'en défendre, même si le terme " guérison " prend des tours inouïs ? D'autres fois, il m'arrive de souligner un son juste pour l'étonnement qu'il me procure, quand il me semble " intrus " dans le cours des paroles du patient. Julia, jeune patiente homosexuelle, s'est rendue à une fête chez des amis. Un couple de jeunes femmes a retenu son attention, avec l'impression que l'une d'elles la regarde avec insistance. Elle va chercher de l'eau à la cuisine et quand elle revient, le couple est parti. " Je me tourne, elles disparaissent ", me dit-elle. Je reprends en écho, " je me tourne, elle disparaissent ", ayant eu l'impression, (mais à partir de quelle construction ?), qu'elle tournait le dos à l'homosexualité. Depuis quelques semaines déjà, elle s'habillait en

robe, après des années en pantalon, et j'avais visualisé, en l'entendant, le mouvement d'une jupe qui se tourne et se retourne de la cuisine au salon, comme pour une danse. Cette vision vient sans doute du phénomène décrit par Michel Gribinski, lorsqu'au seuil de la conscience, une représentation non voulue s'impose en moi dans l'accueil psychique que je fais à ma patiente ; du fait de mon état régressif d'écoute, cette représentation se transforme en image, laquelle se transforme à nouveau en parole reprise en écho, source de mon interprétation.

À la séance suivante, elle me déclare avoir été très surprise par mon interprétation. (Qu'avais-je donc interprété ?) Elle a pensé que je voulais la détourner de son homosexualité (je me tourne, je me détourne), puis est partie s'acheter du maquillage, pour la première fois de sa vie. Elle a été élevée tantôt par sa mère, qui était chanteuse, tantôt par sa grand-mère lorsque sa mère était en tournée ; chacune disparaissait de sa vie, de façon imprévisible pour sa logique d'enfant. Elle a toujours pensé qu'elle était destinée à être homosexuelle, comme si des fées penchées sur son berceau en avait décidé ainsi ; elle n'avait pas le choix, comme dans un vilain jeu de mots que lui infligeait son père : " Pile, je gagne, face, tu perds " ; ce qu'elle pouvait prendre pour une décision était en fait une assignation. Elle me cite à nouveau ce jeu pipé du hasard présenté par un père moqueur : " fils, je gagne ", me dit-elle. Son lapsus l'arrête net. Elle a été prénommée Julia en hommage à une chanson qu'interprétait sa mère, qui évoquait un certain Julio ; si elle est avais été un garçon, elle se serait appelée Oscar, en souvenir d'une autre chanson. Julio ou Oscar, c'était vraiment " Pile je gagne et face tu perds. " Pour la première fois, elle a envie de demander à ses parents, en réplique à cette fausse alternative : " Et si j'avais été une fille, vous m'auriez appelée comment ? " Je ne sais pas si je voulais la détourner de l'homosexualité, mais d'autres en tout cas ont voulu l'y enfermer. Sans doute était-ce la résonance avec une construction latente en moi, à savoir que son homosexualité lui avait été suggérée par ses parents, qui m'avait fait intervenir à la séance précédente sur " je me tourne, elles disparaissent. "

Si elle reste préconsciente, l'écoute de l'analyste risque de n'entendre que ce qu'elle s'attend déjà à

entendre. Mais l'interprétation freudienne consiste à ne pas se laisser abuser par cette première interprétation " naturelle " et à rétrograder jusqu'au matériel du rêve. Il convient de renoncer aux représentations but conscientes pour ne pas disputer à l'inconscient sa position dirigeante dans l'instauration de la cohérence. La question demeure de concilier notre tendance à la construction, qui échafaude peu à peu de nouvelles représentations but, avec le renoncement à ces mêmes représentations but...

Heureusement, comme nous l'avait rappelé Danielle Margueritat lors de précédentes journées de travail, l'analyste ne travaille pas qu'avec son préconscient, et, je cite : " Le choix du point d'accrochage de ses interventions est tributaire de ses propres investissements, conscients ou non, et de ce qui est marqué dans l'instant par le pulsionnel. " Quand on intervient, on se laisse envahir par une pensée proche du processus primaire, dont la mémoire s'absente, ce qui rend l'interprétation faite en séance irracontable mot à mot. Je me souviendrai toujours de ma première séance en tant qu'analyste : la première phrase qui m'est venue *in petto* était : " surtout ne dis pas tout ce qui te passe par la tête ! ", tellement j'étais envahie d'idées incidentes. J'ai dû ensuite relire les conseils de Freud de ne laisser aller mon attention intellectuelle à rien d'autre qu'au souci d'interpréter, afin de ne pas privilégier certains matériaux au détriment d'autres. L'interprétation s'élabore donc sur la mémoire inconsciente. En évitant toute idée préconçue, toute spéculation, on s'oblige à " ne soumettre le matériau acquis à un travail de synthèse qu'une fois l'analyse terminée ". Cet avertissement de Freud donne une coloration particulière aux séances de supervision... Je cite encore : " De même que le patient doit raconter tout ce qui lui passe par l'esprit, en éliminant toute objection logique et affective qui le pousserait à choisir, de même le médecin doit être en mesure d'interpréter tout ce qu'il entend afin d'y découvrir tout ce que l'inconscient dissimule, et cela sans substituer au choix auquel le patient a renoncé, sa propre censure. " Freud m'invitait donc à épargner le patient de mon propre inconscient sans m'en épargner moi-même, (" surtout ne dis pas tout ce qui te passe par la tête "). J'avais trouvé là la clef de ce qui pouvait protéger de la suggestion, et permettre *in fine* la liquidation du transfert.

Mais alors pourquoi certains signifiants m'étonnent-ils plus que d'autres ? Cela m'évoque la référence de Freud au phénomène fonctionnel de Silberer : Freud ne rappelait-il pas que le contexte propice à l'analyse est celui qui se rapproche des conditions de l'endormissement ? Une attention trop active de l'analyste le conduirait à contrôler ce qu'il perçoit, à rester sur le seuil d'une attention flottante, en deçà de l'égal suspens. Ainsi après l'explosion d'une bombe anarchiste à la Chambre des Députés, un témoin avait bien entendu une détonation, mais il avait cru qu'il était d'usage au Parlement de tirer un coup de feu pour signaler la fin du discours, et un autre, qui pourtant avait déjà entendu plusieurs orateurs, s'était imaginé que ce procédé était réservé aux discours particulièrement réussis. Finalement, malgré la perception de la bombe, aucun n'avait entendu une bombe ! S'il s'agit seulement d'écho, ce qui fait écho en moi risque de répéter ce que j'ai déjà entendu ; faire écho ne serait qu'une relance rogerienne, un narcissisme à deux. Le terme de résonance, proposé par Anzieu aux entretiens d'octobre 1968, serait sans doute plus approprié pour tenir compte de la perlaboration d'un côté du divan comme de l'autre et pour déjouer la compulsion de répétition.

L'interprétation, tenant compte des constructions, est rétrograde, mais elle n'est pas simplement traduction du présent dans le passé. Réminiscence n'est pas mémoire, le refoulement n'est pas mémorisation. En termes de passé, c'est plutôt une détraduction, une rétrogradation de la traduction faite par l'*infans*. L'analyse consiste à défaire une traduction existante pour retrouver ce qu'elle désirait traduire et permettre éventuellement une traduction moins refoulante. La construction d'un nouveau destin, à partir de l'analyse, n'est pas la tâche de l'analyste, même s'il doit parfois se faire violence pour ne pas s'y cramponner.

La violence de l'interprétation est celle qui m'est faite quand j'analyse, non à moi en tant qu'analyste (là je fais mon boulot), mais en tant qu'être humain que je suis aussi par ailleurs. Si je m'efforce de ne faire que détraduire, en laissant l'autre reconstruire, cela me pose de temps en temps un problème moral, au-delà de toute éthique professionnelle. Freud ne refusait-il pas de s'occuper de " la racaille " ? Celui qui s'en ira plus libre de ses choix ne m'assure pas que j'approu-

verais ses décisions ultérieures, quand je ne les entendrai plus comme des symptômes, et ce d'autant moins que j'aurai lutté contre la suggestion. Avons-nous un souci sélectif qui éviterait cette " racaille ", quand nous recevons un patient, et surtout comment le percevoir en début de traitement, alors qu'on sait bien que tel trait de sadisme, de compulsion au vol ou au mensonge ne peut être qu'un symptôme, qui ne présume en rien des qualités morales du patient qui saura, plus tard, assembler autrement les éléments isolés de matériaux refoulés que l'analyse aura mise au jour ? En un sens, les constructions pourraient être plus normatives (" quand vous étiez petit... "), et donc plus rassurantes, que l'accrochage interprétatif au détail qui retient l'écoute sans savoir où il nous conduit...

A la fin de la *Traumdeutung*, Freud souligne comment il a pu donner raison à quasiment toutes les théories concernant le rêve - exceptée l'hypothèse du non-sens et du pur processus somatique - avec chaque fois quelques réserves l'empêchant d'adhérer totalement à l'hypothèse proposée. C'est un peu - toutes proportions gardées - l'impression que j'ai pour ma propre position vis-à-vis de celles de mes maîtres. Je vous ai présenté aujourd'hui ce que je crois faire en réfléchissant après-coup à ma pratique, et je me réserve le droit de penser différemment dans quelque temps, quand ma pratique aura évolué - et j'espère qu'elle évoluera encore -, quand mes connaissances se seront étendues et reliées à d'autres façons de comprendre ce que je fais.

# *Une interprétation disparaît.*

Roland Lazarovici

Comme Miss Froy, cette vieille femme qui s'évanouit dans la nature, avant d'être retrouvée, dans le célèbre film d'Hitchcock *The lady vanishes*, l'interprétation peut s'effacer de la conscience laissant parfois la nostalgie de son effet, dont on ne sait pourtant que dire.

La disparition de l'interprétation n'est pas une destruction et sa résurgence ou ses réminiscences sont présentes tout au long de la cure. La métaphore archéologique de Freud sur Rome est là pour nous rappeler que rien ne disparaît véritablement de l'appareil psychique. Les objets sont vivants même s'ils prennent la forme des revenants.

Découvrir dans l'après-coup de sa propre cure que les paroles d'interprétation n'ont en apparence pas laissé de traces est en soi une surprise, un éprouvé de défaillance, mélange d'angoisse primitive, persécutive et dépressive, pointée par D. Anzieu, mais à propos de l'exposé même des interprétations. Il est vrai que l'on peut se dire que la psyché sait accomplir le meurtre de l'autre et tenter d'en faire disparaître les traces ou les monuments témoignant de son passage.

Mais parfois l'expérience reprise d'une cure vient remettre en mémoire ce qui dans un premier temps s'était effacé. Une phrase, un mot, une image sont autant d'indices d'un moment interprétatif. Lorsque l'on s'essaie à tracer le destin de l'interprétation, on peut constater, au moins pour ce qui me concerne, à partir d'exemples de ma pratique, la difficulté que l'on éprouve, dans un premier temps, à retrouver les interprétations fournies ou pensées pour soi, voire celles que le patient lui-même s'est formulé.

Dans la cure chez l'analyste comme chez le patient, l'interprétation va laisser des traces variables selon le contexte ou l'histoire ; présence d'une phrase empreinte d'une dimension énigmatique, mémoire

d'un plaisir ressenti ou au contraire d'un déplaisir, disparition au sein d'un récit qui continue son déroulement comme si ces points d'intervention avaient fondu dans une construction générale.

Ces passages entre oubli, résurgence ou réminiscence sont le fait de tous les événements psychiques de la cure, mais l'interprétation a une place particulière dans le travail commun de l'analyste et de l'analysant. Son souvenir ou son oubli sont des éléments de compréhension de son impact et de ses effets d'après-coup. Sa nouveauté apparente, pour l'analyste comme pour le patient, tient à un mécanisme préalable de refoulement que je vais essayer de développer et, plus particulièrement, la tension permanente entre refoulement subi et mise en latence au bénéfice de la construction

La relation de cas, les besoins d'une démonstration scientifique, permettent le retour de certaines interprétations. La prise de notes dans l'après-coup peut faciliter ce retour de la mémoire, mais elle pose en même temps la question de la forme de mise en travail qu'elle initie : projet théorique, sensibilité à un concept, affect ou représentation requérant un passage dans l'écrit. Le choix de ce qui est retenu tient au style propre de l'analyste, à l'influence transférentielle, aux buts qu'il se donne concernant le travail d'écriture vis à vis de sa pratique.

Il y a, notait J.-B. Pontalis, une timidité à parler de l'interprétation, *"il est notoire que quiconque énonce en public une interprétation qu'il a avancée dans une cure se voit aussitôt placé par ses collègues en position d'analysé"* et plus loin *"... une interprétation restituée est-elle autre chose que lettre morte ?"* Alors qu'en est-il quand on est confronté à son effacement ?

D. Widlöcher rappelle l'intérêt soutenu de Freud, non pas pour le changement, mais pour les résistances. C'est cette option qui a stimulé ma curiosité. Dans

cette disparition de la mémoire de certains énoncés, la résistance est mise en jeu, mais les liens entre mémoire et refoulement sont complexes et méritent d'être développés. Le transfert, résistance et moteur de la cure, nous agit avec le patient, par l'intermédiaire d'une demande d'amour insatiable. Il vient dans la reviviscence de son actualité gommer voire effacer les mots du passé de la cure, nous perdre dans la répétition énigmatique des actes.

Parfois, les souvenirs d'interventions font défaut pour que se maintienne en soi la capacité à entendre chaque séance comme un temps unique. Ils peuvent aussi s'effacer par intégration à des constructions qui ne trouvent leur mobilité que par la reconnaissance de l'action du transfert, sous-tendu par le désir.

Les achoppements du discours, un écart qui sollicite l'inconnu, une démarcation qui éveille un désir, s'appuyant sur des règles théoriques implicites, cherchent l'expression verbale, seul moyen de reconnaître en soi et en l'autre les effets de méconnaissance inscrits dans l'énonciation. C'est dans cette étrangeté que renvoie la langue, que parfois vient s'inscrire la levée du refoulement pour l'analyste comme pour son patient.

Le passé s'infiltré dans l'actualité de l'agir transférentiel, il est au cœur même de l'interprétation que se donne le sujet de son histoire. La plupart des patients, comme le rappelle G. Rosolato, sont dans une attente de l'interprétation, de même que celle-ci sous-tend la propre position de l'analyste. Le patient construit un récit, qui trouve sa structure propre, son dialecte ou son idiome, en regard de la règle qui lui est proposée, à savoir celle de l'*Einfall*, de la libre association. L'analyste est dans le registre de « l'écoute flottante ». Mais il fonctionne dans un régime dissymétrique. Il est pris lui-même dans un engagement commun avec son patient, mais sa position de *refusement* entraîne une visée différente de la verbalisation comme de l'élaboration. À la demande renouvelée de satisfaction sexuelle infantile il doit maintenir le cap de son refus.

La position de traducteur, dé-traduisant doit être tenue contre le mouvement qui pousse analysant et analyste à sans cesse construire de l'histoire, pour tenir de la cohérence, échapper à l'angoisse de la

relation d'inconnu. La trame fictionnelle sert de support aux figurations, nécessaires à la construction, cependant qu'il est nécessaire de saisir ou de se laisser saisir par les messages énigmatiques, les signifiants de démarcation qui viennent défaire cette même histoire. On connaît le texte de Freud tiré de *Constructions dans l'analyse* : « Nous savons tous que l'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé, et les conditions dynamiques de ce processus sont si intéressantes qu'en revanche l'autre partie du travail, l'action de l'analyste, est reléguée à l'arrière-plan. De tout ce dont il s'agit, l'analyste n'a rien vécu ni refoulé, sa tâche (l'analyste) ne peut pas être de se remémorer quelque chose ... Il faut qu'il devine ou plus exactement construise ce qui a été oublié ». L'interprétation est rattachée par Freud lui-même dans le même article au fragmentaire, « à un élément isolé du matériel, une idée incidente, un acte manqué ». Elle est du côté de l'analyste, même s'il s'agit d'une intrication d'appartenance. Il s'agit de donner au patient, sur le point de découvrir les éléments qui animent ses fantasmes inconscients, les compléments minimaux qui vont permettre de saisir l'action interprétative. « En règle générale nous attendons pour lui communiquer notre construction, nos explications, que le patient soit lui-même si prêt de les saisir qu'il ne lui reste qu'un pas à faire, celui de la synthèse définitive ». Cette dernière phrase réfère à la construction, mais ne peut-on l'appliquer à l'interprétation, témoignant de la difficulté de leur différenciation quand on considère l'interprétation, comme élément de cette même construction ?

La co-pensée est ici une référence, mais on doit prendre en compte que l'analyste a une cure d'avance, que le travail commun demeure marqué par la provocation première au transfert, et surtout que l'on ne peut inférer qu'en soi ce qui est pensé par l'autre.

Il est fréquent de dire et de constater que certains mots, voire des reprises homophoniques, ont valeur interprétative. J'essaye plutôt de mettre en question la place prise par la verbalisation de l'analyste dans l'interprétation formulée, qu'il s'agisse d'une émergence spontanée ou de la décision d'intervenir à partir de ce que l'on construit *per se*. Je n'écarte pas cependant la non-interprétation. Dans ce processus

silencieux, nous savons que nous pouvons oublier au fur et à mesure, que chaque séance peut être isolée et pourtant nous devons tenir en nous la présence d'une histoire mobilisée par le transfert et les fantasmes inconscients. L'interprétation spéculative et l'interprétation formulée connaissent l'oubli, comme tout autre événement psychique.

Je peux dire, qu'après tout, nous n'avons aucun intérêt à nous souvenir de ces interprétations, que peu importe leur permanence ou leur disparition, et pourtant quand dans la séance même ou dans son après-coup, nous sommes surpris de l'oubli qui s'est opéré ou au contraire du maintien de l'étrangeté d'une formule, il y a bien matière à questionner les effets de nos interventions.

L'interprétation formulée est dans le séquentiel, le découpage, l'arrêt sur image, l'ouverture à l'inconnu, la relance polysémique, les modifications de l'articulation plaisir/déplaisir. Elle est prise et ne peut, à mon sens se détacher de l'*agieren* transférentiel, qui trouve sa source dans le désir inconscient et la mise en jeu des signifiants, qu'il s'agisse de signifiants de démarcation ou de signifiants verbaux. L'interprétation est temps d'arrêt, de sidération, de suspension, d'incertitude, d'étrangeté et d'imprévu, mais aussi de relance. Elle porte le mouvement et en est un des agents. Elle met en contact et en tension une immobilité fugitive et un mouvement processuel.

Son oubli, par le manque qu'il connote, oriente la question des effets. Il est une des conditions inévitables du travail pour chacun des protagonistes, mais sur un mode différencié entre l'analyste et le patient. Il permet de laisser se faire un travail inconscient, pour chacun. Nous sommes coutumiers de naviguer entre oubli, résurgence et réminiscence, mais il nous est plus difficile de reconnaître que la cure produit une activité refoulante en nous. Ses résurgences ou réminiscences peuvent permettre d'interroger l'état de la relation, de son histoire ou de la qualité de l'adresse transférentielle. Les résurgences renvoient à une disparition, à ce qui ressuscite, ce qui rejaillit (*Robert*). Un objet psychique surgit brusquement étranger à soi. La résurgence, reviviscence étrange et étrangère, fait l'impasse apparente sur le souvenir. Dans la réminiscence il s'agit du retour de l'image

antérieurement perçue, mais non reconnue. La réminiscence réactive les traces mnésiques, oriente vers l'actualité de l'infantile. Le message énigmatique infantile est perçu, sa figuration se cherche avant d'être interprétée.

L'expérience de la réapparition dans le discours du patient d'un mot ou d'une phrase prononcée des années auparavant par l'analyste me paraît éclairer en partie cette question. La phrase s'intègre au contexte actuel du transfert, et se montre totalement étrangère, construction en apparence imaginaire pour l'analyste qui ne s'y reconnaît pas. La croyance en son existence, et son énonciation antérieure sont établies, mais la phrase énoncée demeure un objet étranger. Dans ce cas un partage se fait entre patient et analyste d'une même croyance, soutenue par la conviction du patient, qui détermine alors l'accueil de l'étranger par les deux protagonistes.

Au contraire, l'interprétation oubliée se fait sous la forme du retour d'une certaine familiarité. L'oubli s'est accompli, mais le retour de l'énoncé semble réanimer des traces déjà suivies en soi, des voies déjà empruntées.

Un exemple me permettra d'illustrer mon propos. Je le fais plutôt entrer du côté de la résurgence. Jeanne est une jeune femme que je reçois en analyse depuis environ cinq ans. Après un début difficile marqué essentiellement par la crainte (ou le désir) que je lui saute dessus en rapport avec un père et des frères plutôt pressants, et la représentation d'analystes « transgressifs », elle a pu se laisser aller à associer sans être interrompue par le fantasme hallucinatoire d'une possible scène sexuelle entre nous. Au décours d'une séance, elle me rappelle que je lui avais dit qu'elle se comportait avec moi comme une petite fille qui se fait du mal plutôt que comme une femme qui cherche à séduire. Au moment où elle énonce cette idée, je suis surpris. Je ne me souviens pas de lui avoir tenu un tel langage. Son discours du moment m'avait entraîné dans un autre train associatif. Elle me parlait de ses efforts pour séduire son supérieur hiérarchique et je pensais plutôt à la reproduction dans un transfert latéral de ses efforts actuels pour me séduire. Parallèlement me revenait le souvenir de ce qu'elle m'avait dit de ses relations à son père. Je

constatais en l'écouter qu'elle arrivait à accepter ses mouvements amoureux, sans rechercher comme cela avait souvent été le cas l'affrontement, ce qui constituait les modalités essentielles de sa relation à son père. Dans le même temps, elle me dit une fois de plus ses difficultés « avec les femmes plus âgées qui ont de l'autorité ». Elle se sent mal avec une femme qu'elle juge d'une grande beauté et qui l'impressionne. Lui revient alors comme souvent la pensée de sa mère, qui refusait de la gratifier, comme elle le faisait avec ses frères. Je me sentais pris dans une configuration œdipienne, me demandant une fois de plus si dans cette structuration se cachait une adresse d'un autre ordre. Cela expliquerait alors ces figurations figeantes, inhibantes qui me laissaient dans une impasse.

Sa phrase me réveille soudain d'une certaine torpeur. Elle se détache d'un bloc construit, d'une fermeture ressentie de la narration. Je peux reconnaître avec elle ce qui est une difficulté récurrente de sa relation, son incapacité à se penser comme femme et à me le transmettre. Elle s'empare de ce souvenir pour revenir alors sur le fait que son récit lui a fait penser qu'elle a moins peur de me montrer son désir, qu'elle accepte qu'il s'empare d'elle sans danger. Elle peut me dire même qu'elle a « un désir sexuel pour un homme, elle veut me prouver qu'elle n'est plus l'enfant de naguère ». C'est à ce moment que lui est revenue en mémoire mon interprétation. Un travail s'est fait insensiblement dans la séance même, donnant lieu à l'émergence de traces verbales, à une mise en forme souvent répétée mais qui se traduit cette fois dans un agencement transférentiel autre, source de soulagement.

L'étrangeté du retour de mes mots perd de son intensité, dans le temps même où se retrouve une construction déjà pensée et énoncée.

Jeanne met en mots elle-même les perceptions de ce qui l'anime. Elle vient dans le même temps me libérer d'un malaise lié à l'incapacité de figuration d'un infantile agissant, les scènes œdipiennes n'emportant pas ma conviction. Elle a suscité en retour de retrouver le temps passé, de combler un manque actuel. Je ne retrouve que des souvenirs enchevêtrés mêlant rêves répétitifs, notes éparses qui me laissent

perplexe, comme si je ne me résolvais pas à l'inachèvement de la séance, au maintien de l'énigmatique entre nous, à ne retrouver que des fragments et non un récit historique cohérent. L'effet de l'interprétation, résurgence ? me contraint à l'analyse

En m'intéressant à l'oubli, j'ai le sentiment de m'engager sur un chemin ardu. Comment rendre l'expérience de l'interprétation devant sa disparition de ma pensée ? Quel intérêt peut-on y trouver pour notre pratique ?

Dans le même temps me revient en mémoire ce qui semblait absent : un exemple d'interprétation, que je situerais plus du côté de la réminiscence.

Un patient que je vois depuis quelques mois me fait subir un ennui mêlé de compassion pour ses difficultés professionnelles qu'il relie à des conflits d'autorité. Fils d'un militaire rigide, il a depuis longtemps fait le rapprochement entre sa soumission apparente et la relation à son père. Il a déjà été fait allusion à ce qu'il répète avec moi. Mais ce jour-là nous n'avancions guère. Surgit brusquement en moi ce qui est d'une grande banalité me semble-t-il, l'image d'un enfant qui se refuse à aller sur le pot. L'image me paraît trop claire, trop crue. J'hésite un temps à lui fournir une interprétation analogique. Mais la pression, si je puis dire est trop forte, je lui dis qu'il me donne l'idée d'être comme un enfant qui se retient. Je ne suis pas très fier de mon énonciation, de sa bêtise au sens de sa banalité. Et cependant le patient se détend « C'est curieux ce que vous me dites, j'ai toujours eu des difficultés pour aller aux toilettes ». Il complète par un souvenir d'enfance. Enfant, la saleté des lieux l'angoissait, mais il complète aussitôt par le fait que la porte ne fermait pas. Les autres enfants étaient curieux et pouvaient le regarder. Et d'ailleurs sa mère ne fermait pas la porte des toilettes, ce qui l'intriguait beaucoup. Il se surprend à constater que tout un pan de ses difficultés semble s'éclaircir. Les séances suivantes, il est effectivement plus détendu, et commence à me parler de ce qui jusque là semblait aller parfaitement : les relations avec sa femme.

Si j'ai inscrit cet exemple dans le cadre de ma réflexion sur l'oubli, c'est parce que j'ai été frappé de cette force contre laquelle il me faut lutter pour témoigner de l'expérience des interprétations.

Je distinguerai ce qui advient dans la cure et ce qui se situe hors cure lorsqu'il s'agit de témoigner d'un événement psychique.

Que se maintienne en nous une interprétation énoncée à l'autre dépend de plusieurs facteurs. Les qualités de mémoire personnelle de l'analyste entrent en jeu, mais aussi les événements de sa propre vie. Les distractions de pensée sont multiples, mais si l'on se situe dans l'expérience du transfert, des éléments deviennent réparables.

Dans mon exemple, l'effet de soulagement ressenti, la reprise d'un processus associatif qui permet les constructions visuelles, le retour de scènes passées mettant en jeu le désir infantile, l'inattendu de l'effet mutatif d'une intervention sur une forme sexuelle de mise en jeu corporel (le soulagement du patient), sont autant d'éléments qui inscrivent le souvenir de mon intervention.

En revanche, mon intervention auprès de Jeanne est devenue latente. Lorsqu'elle me revient, elle paraît issue d'un territoire étranger. Les connexions sont nouvelles, l'adresse se fait dans une relation où prévaut non plus la douleur masochiste mais le plaisir de séduire. Comment comprendre ces différences cliniques, sans se rabattre sur la seule affirmation de la dimension individuelle de la cure ?

Une alternance se développe paradoxalement chez l'analyste entre une fixation pour lui seul ou pour le patient et lui-même, d'un souvenir verbal et son effacement. L'oubli d'un nom, d'une suite de mots, des mots d'une langue étrangère impliquent pour Freud un processus de refoulement. Une répression préalable, une disposition particulière du nom à l'oubli, la possibilité d'une association extérieure entre élément refoulé et le nouveau détenant une corrélation de contenu, sont les conditions pour que se dérobe le nom recherché.

Nous n'échappons pas aux effets du refoulement, mais les interprétations ne rejoignent pas forcément la partie inconsciente de la psyché. Un ensemble de pensées préconscientes, lié au langage verbal, aux représentations de mots poursuit son activité. On comprend mieux alors que certaines séquences associatives du patient viennent trouver une résonan-

ce avec certains signifiants chez l'analyste. Ces signifiants doivent être suffisamment sollicitants pour que se reconstitue pour celui-ci la mémoire de son interprétation précédente, voire d'autres interprétations.

La répétition soutient ce rappel. Le rappel en acte donne peu à peu des ouvertures, par le mouvement même qui nous renvoie à un passé même reconstruit dans son actualité. Mais plus que la répétition en elle-même, c'est ce qu'elle permet de révéler du désir inconscient infantile qui peut alors mobiliser. Il faut des répétitions, il faut une construction possible des fantasmes inconscients pour qu'adviennent les fragments interprétatifs nouveaux ou liés aux restes visuels et verbaux oubliés. Ce sont ces figurations, issues de la langue, qui attirent les interprétations passées.

Dans les déplacements ou condensations successifs, dans les entrecroisements répétitifs, une forme inconnue peut se créer. Reliée aux traces mnésiques, formée de signifiants qui se sont inscrits, alors même que l'enfant était encore *infans*, elle s'impose, dans la représentation d'une scène, d'une relation, ou à travers une figure isolée. Elle ne peut demeurer en l'état, comme si elle venait peser progressivement dans la poussée transférentielle, imposant un passage langagier. Le mot, la phrase déchargent ce qui est signifiant, angoissant, et surtout excitant. Ils obligent à donner du sens, pour permettre une construction ou plus directement une inflexion de l'agir transférentiel, pour se dégager de la pesanteur de sa résistance grâce à la figuration et à son pouvoir d'attraction du sens.

L'interprétation formulée, qu'elle soit spontanée, ou préalablement pensée, vient alors redéfinir sujet et objet, y compris dans leur permutation. En touchant un fragment des fantasmes inconscients, elle peut réactiver alors ce qui avait disparu dans les nouvelles configurations du transfert. En l'absence de réactivation, elle traduit un nouvel état du fonctionnement psychique.

Dans le cas de Jeanne il s'agit de sa propre relance, qui fait revenir le souvenir et qui dessine à nouveau une figure de la relation, et réoriente la construction. L'oubli viendrait alors rendre compte d'un effacement momentané d'une forme singulière au profit d'autres modalités transférentielles

Dans le cas du maintien en soi de l'interprétation passée, il semble que l'analyste ait à conserver en lui le suspens, l'attente de sens complémentaire. L'interprétation implique le plaisir et/ou le déplaisir. La mémoire porte sur l'un et l'autre. L'attachement à l'affect associé à l'interprétation est un élément qui vient jouer à la fois consciemment et inconsciemment. Un attachement à l'infantile de l'autre comme à l'infantile de soi s'établit.

Nous ne pouvons conserver en nous ces éléments que s'ils donnent accès à une relance d'un message énigmatique, origine d'un désir de sens. Cependant entre ce désir et l'interprétation, un écart est nécessaire. L'excitation de l'énigmatique, les réactivations du sexuel des protagonistes n'impliquent pas nécessairement la réitération de ce qui a permis la décharge, la mise en jeu de l'articulation plaisir/déplaisir, c'est à dire la réitération interprétative. D'un autre point de vue, la fixation de la représentation et le souvenir de ses effets ne doivent pas aboutir à une fixation à une même figure régressive. Une fois de plus, il importe de recourir à la construction pour remettre en circulation le jeu des signifiants porteurs du désir refoulé

Du point de vue de l'analyste, oubli, résurgence, réminiscence, sont autant d'interrogations sur la justesse de ses dires, sur ses erreurs, sur l'impact de son interprétation dans la levée du refoulé et la construction qui révèle au mieux les désirs infantiles. La méthode nous conduit à être des veilleurs et des passeurs. Veilleurs dans l'écoute qui se saisit au passage de ce qui fait énigme, de ce qui se marque, le signifiant en attente de sens. Passeurs parce que nous essayons sans cesse de transporter dans un ailleurs ouvert sur la polysémie et l'inconnu qui s'y attache, cette histoire que le patient nous donne comme insatisfaisante, incapable de donner crédibilité à son être.

À notre insu ou volontairement, nous acceptons les transformations imposées par le transfert. Parfois nous voulons oublier ce que nous avons prononcé parce que l'image de l'impasse surgit rapidement, nous abandonnons volontiers un matériel qui nous paraît désuet, inapproprié ou mort. À d'autres moments la vivacité de notre énoncé nous étonne, nous demeurons sidérés comme le patient, pris par le plaisir de l'i-

nattendu ou de la surprise que nous ne voulons pas perdre. L'étrangeté de l'énonciation rejoint le souci de maintenir l'étranger en nous-même comme chez le patient, de lui permettre de soutenir son interrogation sur l'autre en lui.

Hors de la séance, dans son après-coup, j'ai pointé cette difficulté à retrouver des formes interprétatives. Seuls certains patients reviennent dans notre mémoire. Les interprétations présentes, et parfois si difficiles à retrouver sont des matériaux qui ont servi à la construction de notre expérience. Certaines ont utilisé des modèles identificatoires que nous souhaitons abandonner, d'autres au contraire retrouvent des traits familiers. La reconnaissance de leur effet de vérité, reste présente alors comme les traits d'une expérience commune, comme confirmation de lois générales du fonctionnement.

Pour que je puisse retrouver mes interprétations et que j'en saisisse le style propre, un détour par la construction du cas m'est nécessaire. Est-ce l'absence de notes qui me gêne ? Sans doute.

L'interprétation est une pièce vivante d'un puzzle sans cesse modifié. Elle disparaît dans son motif. Une des difficultés, après celles déjà énoncées, à la faire advenir dans un exposé est qu'il s'agit de la sortir de son milieu vital, le transfert, pour venir l'interroger sur ce qui fait sa potentialité propre, de tenter de l'isoler comme forme «pure» pour reprendre un terme de G. Rosolato, dissociée de la construction.

Dans ce récit en moi de la cure de Jeanne, et le passage explicite à un tiers, s'entrecroisent interprétation/souvenir de la patiente, interprétation/souvenir de l'analyste et un entre-deux où l'on ne sait plus distinguer ce qui m'appartient de ce qui s'est remanié dans la construction. Mes mots et ses mots sont confondus dans un oubli, dans l'emmêlement d'une présence commune. Du récit, ne resterait dans le fragment que ce qui concernerait l'intervention sur le sexuel, le souvenir d'une *trace* toujours effective de l'analyste et de figures ignorées dans le récit qui se déroule.

L'interprétation met en jeu mémoire et refoulement mais, comme le souligne J. Laplanche, mémoire et refoulement s'opposent. Il ne s'agit pas de retrouver

la mémoire de faits oubliés, mais de retrouver le trésor enfoui des restes de la traduction, celui de signifiants analogiques ou verbaux que le refoulement a mis hors champ de la mémoire, dans l'évitement d'un plaisir interdit comme d'une douleur traumatique. Ceci appartient à l'analysant comme à l'analyste.

Dans le travail dissymétrique qui est le propre de l'analyse, il s'agit de permettre la reconnaissance en l'autre de la répétition des messages énigmatiques qu'il a reçus et continuent à l'agir dans le transfert, de lui permettre d'accéder aux racines infantiles de sa souffrance. Du côté de l'analyste, nous devons utiliser nos propres capacités régressives, pour que notre infantile déjà reconnu par notre propre expérience de l'analyse et refoulé dans chaque cure puisse trouver ses mots et traduire au patient ce qui nous semble la vérité du fantasme inconscient. L'oubli est alors une condition pour que se construisent de nouvelles formes interprétatives pour le patient lui-même. En reconnaissant notre refoulé, en le laissant se dire, nous redonnons vie au sexuel, nous lui donnons une forme qui participe à notre propre histoire mais au service de l'histoire même du patient. Plus que de quantitatif, nous parlerons de désir de signifiants pour sortir d'une dynamique en impasse, pour élargir le nombre et le jeu des figures agissantes dans l'histoire du patient.

Y a-t-il un intérêt à suivre le devenir particulier de l'interprétation ? Le reste verbal nous intéresse. Une fois que le mot ou la phrase est prononcée, il prend la forme distincte ou non d'un objet exposé aux intempéries. Il perd de sa couleur, ou de sa forme et puis il devient si familier qu'il s'inscrit en nous comme partie de nous-même, laissant le souvenir d'un temps de décharge ou d'excitation qui lui-même devient pris par les nouveaux complexes.

Nous n'admettons pas si facilement de retrouver certaines formes de cette mise en travail. Comme nous l'avons évoqué, deux situations peuvent être décrites, celle de la cure elle-même et des variations de son écoute, de la reconnaissance des lacunes, et le hors cure dans son après-coup. Il y a une dialectique entre le patient « à qui l'on demande de dire ce qu'il sait, ce qu'il dissimule à autrui, mais aussi ce qu'il ne sait pas » et l'analyste acceptant une prise transférentiel-

le pour s'en défaire et permettre qu'une mise en perspective nouvelle du désir se libère. Les constructions donnent parallèlement au sujet l'occasion de percevoir l'inadaptation des modes infantiles de son fonctionnement, auxquels il tente de s'accrocher.

Dans la cure l'oubli se fait naturellement quand l'interprétation donne le sentiment, par ses résultats d'après-coup, que les complexes se sont trouvés remaniés, donnant accès au fantasme inconscient et à la reconnaissance du désir qui le sous-tend. Le sentiment de l'accomplissement d'un objectif, la levée du refoulé semblent avoir valeur d'acceptation de ne plus être préoccupé par la chose dite.

En revanche, lorsque dans l'après-coup, hors champ de la séance ou dans la réflexion même sur un cas, l'oubli se manifeste, nous pouvons alors interroger le refoulement et ses conséquences. D'une part, il témoigne de la force de l'effet transférentiel d'effacement des représentations infantiles sollicitées chez l'analyste, d'autre part il permet de reconnaître une figure ignorée ou abandonnée, de repositionner l'actualité du transfert, de réinterroger la vérité de la construction.

Dans la séance même, la réapparition de notre parole oubliée, détachée en apparence de toute référence à l'histoire en cours, marque le refoulement d'une part de la relation transférentielle, obligeant à la recherche de formes méconnues du fantasme inconscient. Mais en même temps, se manifeste un autre mouvement, celui du renoncement à la réinterrogation de ce passé oublié. Accepter l'actualité du transfert laisse alors la place à l'émergence de l'interprétation, du fait du réagencement secondaire provoqué par l'oubli, marque symptomatique du refoulement.

L'oubli si facile de certaines de nos interprétations, ne relève-t-il pas de notre inquiétude à nous séparer des restes refoulés que nous avons admis le temps d'un complexe évoqué ? Dans un exemple proposé par M. de M'Uzan, un patient éprouve un soulagement à l'écoute d'une interprétation, et en même temps il se demande ce que l'analyste a voulu dire. L'intervention demeure énigmatique, l'analyste s'interroge sur ce qui a pu se manifester à cet instant, où il se trouve pris comme le patient par le nouveau matériel.

Le devenir de l'intervention peut être celui d'une répétition interrogative, qui ne *s'use pas*. Dans cette actualisation, la dimension transférentielle est au premier plan. La répétition interroge la mise en acte et la difficulté du retour à la sphère psychique et à la compréhension de l'infantile. La reprise de l'associativité doit alors s'appuyer sur les modes de mise en travail que nous pouvons établir consciemment ou non. Pour que s'efface la fixation, le silence peut alors être utilisé comme mode interprétatif, contraignant à la poursuite d'un processus associatif, permettant que s'inscrive l'oubli, ouverture à de nouvelles possibilités significatives.

Sur un autre plan, la règle fondamentale est présente pour les deux acteurs des scènes psychiques contiguës mais totalement séparées, même si elles ont un sol commun (L. Kahn,) la langue. Maintenir le principe commun permet alors au patient de continuer à « donner du texte », cependant que se poursuit le devinement du transfert. Mais, comme le souligne Freud, celui-ci est un obstacle à l'accessibilité du matériel, formule qui nous laisse hésitant sur la conduite à tenir quand il y ajoute « *la sensation de conviction relative à la justesse des contextes reconstruits ne se produit chez le malade qu'une fois le transfert résolu* ». C'est de son repérage pourtant que vient l'issue.

Sans la référence au désir, point de boussole. J. Laplanche nous recommande de nous méfier des symboles, du mouvement herméneutique qui guette

patient et analyste s'ils s'en tiennent au déchiffrement, à l'immobilisation du texte du discours. L'interprétation doit travailler le vivant du refoulé, celui de l'analysant mais aussi celui de l'analyste ; c'est ce que je me suis efforcé de questionner aujourd'hui.

Sensible à un aspect du transfert, celui qui, partant des premières alternances significatives, des traces verbales unies aux images mnémoniques, construit les figures premières de la demande d'amour et de l'émergence du désir, j'ai donné une place particulière à l'effacement de l'interprétation, en me servant de ce modèle primordial.

J'ai tenté de montrer qu'elle ne fait que participer à la construction, mais dans le sens que lui a donné J. Laplanche, celui d'une histoire de l'inconscient et de sa genèse où les moments de résurgence et d'enfouissement comptent le plus. Ce qui est en cause, ce n'est pas la mémorisation elle-même mais la trace, pour ainsi dire seconde, laissée par le souvenir et ceci à la suite du refoulement. Le psychanalyste est un chasseur qui retrouve les traces d'un passage, qui revient sur leurs entrecroisements. C'est de leur enchevêtrement, de leur caractère nodal que du sens peut advenir. Les mots ne disparaissent jamais totalement, il en reste toujours une trace verbale ; serait-ce ce qui soutient Freud quand il écrit « *Ce que le patient a vécu sous la forme du transfert, jamais il ne l'oublie et cela comporte pour lui une force plus convaincante que ce qu'il a acquis par d'autres moyens* » ?

# *D'où vient l'interprétation ?*

Henri Asséo

François Perrier a écrit, dans *La Chaussée d'Antin*, que l'analyste souffre de réminiscences. Mon propos, aujourd'hui, est d'essayer d'explorer comment ces réminiscences, qui traversent l'analyste, et qui lui parlent non seulement de son patient, mais de lui-même, conduisent à la constitution d'interprétations, ou de constructions, qui ont partie liée avec sa mémoire. Cette mémoire intervient de façon bizarre, étrange, un peu comme le " Trouble de mémoire sur l'Acropole " ; on pourrait aussi penser à une sorte de maladie qui s'emparerait de la mémoire de l'analyste, et interpréter serait du même coup une tentative, plus ou moins réussie, pour trouver une issue à ce fonctionnement mnésique particulier.

Du côté de ce qui vient toucher l'analyste, il est donc nécessaire de faire appel à la notion de régression ; régression formelle, bien sûr, sur le modèle du rêve, mais aussi régression topique, qui met en mouvement des couches pré-conscientes et inconscientes de sa psyché.

" Expériences de l'interprétation " : lorsque j'ai commencé à travailler sur ce thème, je me suis tout de suite demandé, avec une certaine inquiétude, à quel titre je pouvais parler de l'interprétation, alors que j'ai l'impression de ne pas faire d'interprétation, mais tout au plus de faire une remarque, de suggérer un rapprochement, de poser une question. Heureusement, il y a ce pluriel, les expériences, celles de chacun d'entre nous, celles de chaque cure, un pluriel qui permet de penser cette question avec moins de rigidité et plus de modestie, et qui conduit à essayer de cerner la place de l'interprétation dans sa singularité. Ce terme de " faire " une interprétation, qui me vient spontanément à l'esprit, me paraît étrange, mal venu, sans doute trop évocateur pour moi d'une position active de l'analyste, sans doute aussi de la suggestion. Ceci renverrait d'ailleurs à une autre question, et

pas la moindre : celle de la place de la suggestion dans le transfert, et donc dans le fait d'interpréter, alors que nous nous défendons généralement de toute tentation de cette nature. Je crois, au contraire, qu'il n'est guère possible de penser l'interprétation sans cette référence à la suggestion, présente à l'arrière plan ; référence sans doute gênante, puisqu'elle conduit vers l'idée d'influence, et réintroduit inévitablement le registre du sexuel du côté de l'analyste.

Mais n'oublions pas que Freud n'a jamais évacué cette question de la réflexion théorique, depuis les *Etudes sur l'hystérie* jusqu'à l'*Abrégé de Psychanalyse*, dans lequel il écrit : " Les résultats thérapeutiques survenus grâce à l'emprise du transfert positif ne seraient-ils pas dus à la suggestion ? ". Et, à l'appui de cette hypothèse, il poursuit en évoquant l'effet anti-thérapeutique du transfert négatif (hostile), qui survient inévitablement. Guy Rosolato a relancé cette question, dans son texte intitulé " Transfert sur les traces de la suggestion ". Il écrit ceci : " On a tendance à ne pas penser aux effets de la suggestion au cours même de la relation analytique, comme s'ils étaient inexistants, ou, parce que imperceptibles dans leur fonctionnement, oubliés. ".

L'interprétation est directement ou indirectement produite par le discours du patient, pensées associatives, récits de rêve ou d'évènement, souvenir..., ou plutôt par les traces mnésiques laissées ainsi chez l'analyste, et pouvant faire retour dans sa mémoire. Ces traces peuvent se présenter sous l'aspect d'une construction, voire même d'une abstraction. L'exemple clinique suivant ne concerne pas une situation d'analyse, mais peut me servir d'illustration simple : une fillette de 10 ans, reçue dans le cadre de consultations pour un défaut d'attention, me parle de sa difficulté à se rappeler ce qu'elle doit faire, en particulier dans son travail scolaire. Au cours de l'entretien, elle me fait

un dessin, qu'elle souhaite finalement emporter, car elle le destine à son père, absent ce jour-là, mais d'autant plus présent transférentiellement ; ainsi, le dessin peut être interprété comme actualisation transférentielle de son symptôme : la distraction comme défense, érigée contre l'image d'un père trop présent en tant qu'objet libidinal, mais qui conserve néanmoins sa place prépondérante face à l'objet transférentiel que je suis alors pour elle ; mais la distraction n'évite pas pour autant le retour fantasmatique du père. Défense coûteuse en termes d'adaptation à la réalité, comme le sont généralement les défenses névrotiques. Une deuxième rencontre, en présence du père cette fois, renforce d'ailleurs cette interprétation, non communiquée bien sûr à la fillette, mais sur laquelle s'étayera peut-être, plus tard, une interprétation, ou plutôt, une construction, communicable, au travers d'un jeu, ou d'un dessin. Dans cet exemple condensé se dessine une différence formelle entre la genèse d'une construction, qui part ici de l'actualisation transférentielle du symptôme, et une interprétation, non encore advenue, qui ne pourra tirer son efficacité éventuelle que de la régression et du processus primaire. (Dans le cas que j'ai mentionné, le déplacement du père libidinal au symptôme, ayant donné lieu chez moi à une construction, dont le souvenir, s'il subsiste, constituera la matrice d'une interprétation à venir).

Ce bref exemple clinique amène aussi à différencier l'interprétation que l'analyste communique au patient, de l'interprétation qu'il garde pour lui, qui influera plus ou moins activement sur son écoute, et qui pourra demeurer dans sa mémoire, ou bien disparaître.

Ceci m'amène aussi à faire une constatation clinique habituelle, celle de l'oubli, parfois très rapide, de l'interprétation adressée au patient, alors que l'interprétation restée silencieuse demeure présente, et ainsi, plus facilement disponible. Ne peut-on voir là l'expression clinique d'une différence de statut topique et d'investissement libidinal différents, selon que l'interprétation est verbalisée ou non ?

Chez chacun des deux protagonistes de la scène analytique, l'interprétation est le produit de l'activation de la mémoire, ou plutôt de traces mnésiques

plus ou moins fragmentaires, et est appelée ainsi à suivre des destins divers, en particulier l'oubli ou la banalisation, chez le patient et chez l'analyste. Un autre destin possible est la mise en attente, voire en souffrance, d'interprétations qui trouveront peut-être leur place longtemps après qu'elles auront été pensées ou formulées. L'oubli, ou la distraction, sont certainement nécessaires ; ils sont certainement produits par le refoulement. Mais n'y a-t-il pas autre chose ? Le Moi du patient peut s'emparer de ce qui lui a été dit, effaçant ainsi l'altérité de l'interprétation reçue, et ceci d'autant plus que les paroles de l'analyste seront venues confirmer une pensée présente chez lui. Cette égo-syntonie aboutit souvent au fait que l'interprétation n'est pas véritablement oubliée, mais qu'elle s'inscrit dans la mémoire du patient comme une simple confirmation (" je le savais déjà "), ou comme une banalité. Cette banalisation me semble être un pas vers l'oubli, dans la mesure où la mémoire estompe les contours de l'interprétation telle qu'elle a été entendue, comme l'éveil estompe en quelques secondes le souvenir du rêve.

Je me souviens d'un cycle de Conférences, à l'APF, intitulé " Traces " ; ce mot me convient pour désigner le reliquat, ou plutôt l'empreinte laissée dans la psyché par des expériences ou des moments fugitifs, tels qu'on peut parfois les surprendre, lorsqu'on a la chance de ne pas les avoir figés trop précipitamment dans une construction théorique. Ces moments fugitifs portent avec eux quelque chose d'éphémère. Ce phénomène de la disparition me semble être au cœur de l'expérience analytique, à l'exception sans doute de patients gravement perturbés, chez qui toute vie psychique paraît figée. Ces mouvements fugitifs et à peine perceptibles, manifestent par leur survenue la présence et la persistance d'une vie psychique évanescence, appelée à disparaître. De tels mouvements peuvent posséder une charge affective importante, qui me paraît dépasser l'idée de perte ou de deuil ; en fait, c'est le mouvement même, qui va vers la disparition de toute trace sensible, qui porte avec lui un affect douloureux. Je pense ici à ce qu'a écrit Michel Gribinski au sujet du transfert, qui serait une tentative pour retrouver non pas l'objet perdu, mais le mouvement vers l'objet. Par association, cela évoque pour moi *Mrs Muir*, le film de Joseph

Manckiewicz : lorsque le fantôme que rencontre l'héroïne toutes les nuits espace ses visites, puis disparaît, cela se fait à son insu ; seul son chien, témoin impuisant, comme l'est le spectateur, perçoit encore, pendant quelque temps, la présence aimée, puis, c'est la disparition complète. On sait, après Freud, que la crainte ultime, dans la perte, est l'oubli, mais dans le film, seule notre position extérieure de spectateur nous permet de ressentir l'affect douloureux.

À côté des mécanismes de refoulement et d'incorporation/appropriation par le patient des interprétations existe donc, peut-être, un mécanisme qui se situerait dans le registre du deuil et de la mélancolie ; ce mécanisme doit affecter aussi bien le patient que l'analyste. L'effort interprétatif de l'analyste tendrait, à côté des effets de déliaison, vers une tentative pour empêcher cette disparition du mouvement psychique à l'œuvre.

Ainsi, le travail interprétatif, qui est imposé par les conditions de la cure, sur la personne de l'analyste comme sur celle du patient, doit se dérouler dans un espace, ou plutôt un intervalle ; cet intervalle est situé entre, d'un côté, la saisie rationnelle des manifestations de la psyché, et de l'autre côté, l'investissement d'images pré-conscientes. Cet investissement est favorisé, ou produit, par le transfert, et par l'exigence pour le patient d'explorer à haute voix les pensées situées à la surface du conscient, surface infiltrée par les rejets de l'inconscient. On peut penser, également, que cet espace nécessaire à l'instauration d'un travail interprétatif est lié à un écart inévitable, entre l'exigence de la règle fondamentale, et l'impossibilité pour le patient de satisfaire pleinement à cette exigence. On a souvent fait appel, pour situer cette économie de l'interprétation, aux notions winnicotiennes de *holding* maternel et d'espace transitionnel ; mais l'apaisement théorique que peut produire cette vision maternelle de l'acte interprétatif ne risque-t-il pas d'affaiblir la violence de cet acte pour les deux protagonistes, cet apaisement étant ainsi le prix versé pour en amoindrir la nature essentiellement pulsionnelle ? Cette question se pose peut-être avec plus d'acuité lorsque l'analyste croit travailler dans une visée soi-disant réparatrice.

Interpréter est d'abord pour l'analyste une activité

psychique quasi permanente, à laquelle il ne peut se soustraire. Il n'a, en effet, pas de prise véritable sur ce processus, induit par la situation analytique elle-même, par la mise en jeu des transferts réciproques, par l'écoute également flottante, proche de la rêverie, donc, des couches pré-conscientes. Cependant, certains patients, parfois seulement à certains moments du traitement, me laissent la liberté, durant la séance, de penser à ce que je crois être " autre chose ", une pensée, une image, ou un souvenir, apparemment sans lien avec lui, bref, d'avoir l'esprit distrait ; impression souvent trompeuse, mais qu'on peut parfois comprendre comme mise en acte transférentielle de cette capacité à être seul, qui me paraît témoigner d'une avancée dans la cure ; mais une telle situation ne va pas sans générer des sentiments parfois contradictoires ; ne suis-je pas en train d'abandonner le patient, en me livrant de mon côté à une activité de pensée auto-érotique, qui reproduit alors un scénario infantile ? Est-ce plutôt dans de tels moments, lorsque je suis pris par le doute, que je suis tenté d'interpréter, ou plus simplement de parler, pour " prendre soin " du patient, pour me défaire de ma crainte de l'abandonner, au lieu de m'imposer le silence ? J'ai en tête d'innombrables situations de ce genre, avec des patients différents ; toutes ont en commun le sentiment de malaise que je ressens, d'une façon souvent inopinée, alors que jusque là régnait une certaine quiétude, voire un certain plaisir lié à ma rêverie. Ce malaise aboutit parfois à la création de constructions. Mais c'est aussi comme si j'éprouvais le besoin de me ressaisir, sous l'influence d'un Surmoi analytique composite, qui mêle les images transférentielles de mon analyste, ou de mes superviseurs. Le malaise de l'analyste, prélude à l'interprétation ?

Cette situation intra-psychique (" contre-transférentielle ") conflictuelle peut constituer une des conditions propices à la naissance et à la formulation d'une interprétation ; interpréter serait une tentative pour trouver une issue à ce conflit pulsionnel, (ou conflit entre instances), pour diminuer ainsi l'inconfort psychique, mais le poids de ce conflit peut se retourner contre l'analyste, et amoindrir l'effet de l'interprétation. A moins que je ne sois à même de prendre appui sur cette situation de contre-transfert, à savoir,

pourquoi suis-je dans une sorte d'obligation, à ce moment précis, d'interpréter, l'interprétation qui me vient à l'esprit risque fort de n'être qu'une " explication " psychanalytique à usage personnel, sans effet pour le patient. De même qu'il n'est pas possible de parler d'interprétation hors transfert (on interprète toujours dans le transfert), on ne peut supposer une interprétation qui serait produite en dehors du contre-transfert, ou plutôt du transfert de l'analyste sur le patient, ce qui n'est pas la même chose.

Pour aller plus loin, je voudrais amorcer un rapprochement avec l'économie du rêve. Je ne parle pas ici de l'interprétation du rêve, qui est bien sûr liée à l'aspect économique. En d'autres termes, de même que le sujet dormant élabore son rêve à partir de matériaux pré-conscients laissés par les traces diurnes, événements de la journée, impressions, pensées diverses, matériaux entrant en résonance avec des scènes infantiles oubliées, le matériel verbal apporté par le patient constitue pour l'analyste un ensemble de restes diurnes. Ces restes diurnes font partie de cette régression formelle que permet chez l'analyste le cadre de la cure, régression qui me paraît indispensable à la naissance d'une interprétation communicable. Comme dans le rêve, je suis moi-même surpris par l'abondance des représentations visuelles qui me viennent, en écho aux paroles du patient, et qui évoquent un fonctionnement pré-verbal ; ces images sont à la fois très précises et lointaines. Le plus souvent, je prends tardivement conscience de représentations visuelles déjà présentes depuis longtemps, mais demeurées en attente, à la lisière du conscient ; je remarque qu'il s'agit souvent d'un physique précis que j'attribue aux personnes dont me parle le patient, et ceci, dès les premières évocations, ou bien de représentations de lieux, intérieurs de maisons, paysages,... Cette activité psychique, qui est pratiquement permanente, ne constitue pas, bien sûr, une interprétation par elle-même, mais en est le sous-bassement indispensable. Ces représentations visuelles confèrent plus de consistance à ce que le patient tente de me transmettre par le seul moyen qu'il a à sa disposition : la parole. Je suppose que cet impact visuel de la séance me permet de recevoir ce que le patient m'apporte avec plus d'intimité, mais peut-être aussi avec plus de risque pour ma propre pensée. Il

s'agit donc, du moins parfois, d'un travail de délicatesse, suivi d'une nouvelle liaison, dans laquelle sont mises en jeu mes propres représentations.

Je réalise qu'il me serait très difficile de décrire une situation de ce type, bien que les représentations visuelles qui accompagnent dans mes pensées les évocations du patient soient, réflexion faite, très stables ; le père, ou la mère dont il m'entretient sont affectés de traits physiques qui ne varieront généralement pas tout au long du traitement, sans aucun lien avec les personnes réelles, puisqu'il s'agit de productions ayant la fonction de souvenirs-écrans. Il en va de même pour toutes les autres figures qui viennent peupler les séances, ainsi que pour les lieux ; nous ne sommes pas loin de l'espace du rêve, ou de la rêverie diurne, et nous savons tous combien la plupart des patients, donc aussi des analystes, ont de vives réticences à faire part de leurs fantaisies diurnes, dont ils perçoivent de façon plus ou moins claire les implications sexuelles.

Une patiente, qui est dans sa deuxième année d'une reprise d'analyse, décrit minutieusement, depuis plusieurs séances, tout ce qui a entouré l'opération des amygdales qu'elle a subi vers l'âge de 5 ans ; des couleurs vives emplissent son récit : le rouge du sang, bien sûr, auquel s'associe le rouge du vernis à ongles d'une jolie voisine, puis la couleur vive des robes de petites filles du voisinage. Le ton monocorde de sa voix, le fait que le français, dont elle use parfaitement, ne soit pas sa langue maternelle, favorisent chez moi un sentiment de monotonie propice à des " échappées " ; je n'arrive plus à me souvenir de ce à quoi j'ai pensé à ce moment-là, sans doute était-ce une image de voyage, ou bien une réminiscence de scène de film. En tout cas, j'ai réalisé qu'il s'agissait de quelque chose de lumineux, en contraste avec une impression de froideur que j'ai avec cette patiente depuis le début, mais qui ne concerne pas sa personne ; cette impression est en fait liée au pays dont elle est originaire, et à la lumière mélancolique que j'associe à cette contrée. Je pense à présent retrouver la pensée qui m'a traversé l'esprit : le souvenir de l'ambiance chaleureuse, et plus encore de la lumière estivale de cette même contrée, à l'occasion d'un Séminaire auquel l'APF m'avait envoyé quelques années auparavant. Je lui dis à ce moment-là

quelque chose comme : votre père pouvait peut-être voir les jeunes filles de votre quartier, mais il ne vous regardait qu'à travers sa propre grisaille (je dois préciser ici que cet homme, dont la pensée occupe les séances depuis le début, s'est suicidé, alors que sa fille avait environ 20 ans ; depuis le début, je suis frappé par l'absence d'affect quand elle évoque sa mort). Comme cela m'arrive souvent, j'ai du mal, au-delà d'un assentiment de sa part, à me rappeler ce qui a suivi, aussi bien pour elle que pour moi ; mais je constate que sa sœur, dont je n'ai découvert l'existence que tardivement, commence à exister au cours des séances qui suivent. Durant ces mêmes séances, elle me parle aussi des mises en garde de leur père contre les hommes, de leur tendance à exploiter les filles ; l'interprétation a donc sans doute été reçue comme un geste de séduction, et a permis d'ouvrir son champ de pensée sur une imago de père libidinal.

Au cours d'une autre séance apparaît le personnage d'une jeune sœur de sa mère, qui a juste 10 ans de plus qu'elle ; elle se souvient des reproches ou des sarcasmes de son père à son sujet, plus spécialement au sujet de ses tenues vestimentaires d'adolescente provocante. " Mon père souffrait d'une fragilité, d'une sorte de faiblesse. " Tout en lui disant : " il était atteint par la féminité des femmes ", je pense à Stendhal, bien sûr à cause du rapport de Stendhal avec les femmes, de la justesse de ses descriptions de personnages féminins, quelque chose que je peux lui envier ! Mais il y a autre chose ; sa passion pour l'Italie, qui se confond pour lui avec la passion amoureuse, l'Italie si éloignée de la contrée de la patiente et de son père. Je pense à cet auteur, parce qu'il a une place particulière entre elle et moi, car dès les premières rencontres, elle m'avait dit qu'elle avait écrit un travail sur lui ; il n'en a plus été question depuis, mais il reste présent pour moi. Dans le travail de la mémoire, des images, ou des signifiants, peuvent rester en attente pendant longtemps, avant de trouver une place qui permet le surgissement d'une interprétation ; je n'ai pas, à ce jour, prononcé le nom de cet écrivain auquel je tiens tant, mais je sais que c'est par le souvenir de ce qu'elle m'avait dit sur lui qu'est passée l'interprétation sur la " maladie " de son père.

Aussitôt après, c'est le souvenir d'une scène assez précise, mais lointaine, qui me vient à l'improviste : je suis étudiant, dans un service hospitalier. Des médecins s'affairent autour d'une très jeune fille hospitalisée pour un problème de vertèbres ; abandonnée par sa famille, elle vient d'un foyer où elle a été placée. Elle est arrivée dans ce service avec une réputation d'enfant difficile et caractérielle ; pourtant, au fur et à mesure de son séjour à l'hôpital, son état psychologique s'améliore, grâce, bien sûr, au " maternage " et à la sympathie qu'elle suscite. Un interne fait remarquer que pour elle, cette maladie est une bénédiction. Scène infantile, les adultes autour de l'enfant, scène transférentielle évidente, issue de ma mémoire, réveillée par la scène analytique.

C'est dans ce méli-mélo de pensées associatives et de souvenirs imprévus qu'elle me dit que la couleur rouge des ongles était trop violente aux yeux de son père. " Trop violente comme une image de femme ", lui dis-je, ce qui l'amène à associer sur l'opération des amygdales, la saignée, destinée à enlever quelque chose en trop.

Ce mouvement l'amène vers une scène, peut-être un souvenir-écran, dans laquelle la tendresse et l'érotisme infantile sont très imbriqués : son père marche avec elle dans ses bras ; elle lui raconte, en seconde main, en quelque sorte, le livre que sa cousine lui avait raconté, puis, son père l'interrompt. " Mon père voulait que je reste une enfant ". Je pense à ce qu'elle m'avait dit la toute première fois, au sujet du fait que sa première analyste avait décidé sans la consulter du moment de l'arrêt du traitement ; je me représente son analyse comme un effort pour retrouver dans et par le transfert cette scène originaires qui lui permet d'entrer en contact avec l'amour exclusif de son père, mais aussi avec la coupure. Son père l'a, d'une certaine manière, privée de la fin de l'histoire.

Une interprétation peut-elle advenir sans un certain plaisir partagé ? Je suis tenté de faire intervenir ici les notions d'empathie et surtout de co-pensée introduites par Daniel Widlöcher, mais je ne suis pas sûr de ne pas détourner ces concepts théorico-cliniques, qui me semblent si proches de l'expérience, à des fins différentes. Dans une approche théorique quelque peu différente, je pense aux conceptions de Michel De M'Uzan, avec sa notion de " chimère ".

Dans le fragment que j'ai donné, les points de rencontre avec la patiente résident dans " Stendhal ", et dans une impression d'allure sensorielle concernant la lumière, vive ou polaire, et les couleurs (l'éclat du rouge), et pourquoi pas, " Le Rouge et le Noir ", comme signifiant ?

Le trouble affectant la patiente, lié aux refoulements de scènes infantiles, a provoqué chez moi également un trouble de mémoire : fragmentation de la mémoire, puis reconstruction, tout ceci sur le mode de l'étrangeté.

J'ai déjà indiqué que l'auteur est rattaché à tout un réseau de représentations et de souvenirs qui me sont propres, en particulier ce qui concerne son pays d'élection (l'Italie), lié pour moi à des souvenirs anciens et plus récents, mais toujours très présents ; la langue italienne a pour moi de fortes attaches affectives, et il m'est aussi revenu en mémoire, en faisant ce travail, le fait que, adolescent, j'avais aperçu, chez un ami d'enfance de ma mère, qui vivait justement à Milan, un livre de Stefan Zweig consacré à cet auteur (il s'agissait de *Trois poètes de leur vie* ). Je pourrais continuer à tirer sur ce fil, et ramener d'autres pensées associatives ; tout ceci constituerait un discours intérieur, pour reprendre l'expression de Jean-Claude Rolland, ou plutôt un arrière-plan préconscient nécessaire à l'élaboration interprétative, et à la relance d'un mouvement de déplacement libidinal chez la patiente.

Nous savons, par expérience, qu'il est difficile de communiquer le contenu d'une interprétation, quelle qu'elle soit, à un collègue ou à un groupe de collègues. Bien sûr, il y a la peur, plus ou moins fondée mais toujours présente, de se faire " épingler " sur la pertinence de l'interprétation, que ce soit sur son contenu ou sur le moment choisi pour la communiquer au patient. Montrer notre façon d'interpréter au grand jour nous expose plus qu'on ne le souhaiterait, et cette impression est aggravée par le fait qu'il est rare de juger une interprétation intelligente, ceci d'autant plus qu'elle est toujours plus ou moins isolée du contexte clinique dans lequel elle a été formulée. Mais il y a autre chose qui entre en jeu, et qui est en lien avec le fait que l'interprétation fait partie d'un mouvement, celui de la séance dans son ensemble,

et plus particulièrement, le mouvement transférentiel ; le transfert, mémoire en acte qui vient exciter les traces mnésiques chez le patient et chez l'analyste. Faire le récit d'une interprétation et de ce qui l'a fait émerger est un peu comme faire le récit d'un rêve, mais avec cette différence importante, qui est qu'on ne peut se désolidariser de ses propres paroles, alors qu'on peut se sentir étranger à ses rêves ; à la limite, une interprétation dont le récit ne poserait aucun problème risquerait fort d'être une parole morte, ou une simple formule opératoire. On pourrait dire aussi que relater une interprétation hors séance n'est pas l'interprétation, ne serait-ce que pour la raison évidente que le destinataire est absent ; ce n'est pas l'interprétation, comme le récit d'un rêve ne sera jamais le rêve. Ceci ne ferait que confirmer que le récit d'une interprétation constitue un nouvel acte transférentiel.

Mais l'autre facteur qui entre en jeu dans cette réticence que nous pouvons éprouver à relater ce que nous disons aux patients concerne sans doute la part de refoulé qui pourrait être ainsi révélée dans un lieu autre. Je ne suis peut-être pas très loin, ici, de ce qu'a dit dans ce même lieu Roland Lazarovici, au mois d'octobre, en parlant de l'oubli de l'interprétation.

La mémoire sollicitée par le travail interprétatif n'est pas la mémoire la plus construite, en tout cas, pas forcément ; il s'agit plus souvent de fragments, ou traces mnésiques, de réminiscences, " L'analyste souffre de réminiscences ", phrase qui situe bien ces réminiscences comme symptômes chez l'analyste du travail imposé par la situation analytique.

L'effet dans l'après-coup d'une parole sur celui qui la profère est parfois surprenant ; il en va de même pour une parole qui se veut interprétative, et qui n'est pas sans produire des effets sur l'analyste lui-même. Un de ces effets peut être la levée partielle sur un contenu refoulé, ou tenu à distance par l'isolation. L'interprétation, destinée au patient à un moment précis de la séance, moment caractérisé par un investissement énergétique élevé, s'adresse aussi à l'analyste, et le plus souvent à son insu ; même l'interprétation la plus préméditée, la plus construite, celle qu'on gardait de côté en attendant le moment opportun, vise à atteindre quelque chose que l'analyste ignore pour une part.

Un patient rapporte un rêve qu'on peut qualifier d'itératif, et dont la survenue lui procure à chaque fois un sentiment, peut-être trompeur, de familiarité. Le noyau de ce rêve est le suivant : il explore, seul ou accompagné de ses frères, des espaces cloisonnés, souterrains ou sous-marins ; plus précisément, il cherche à les explorer, sans y parvenir, car il y a toujours un obstacle matériel. J'ai entendu à plusieurs reprises les récits de ces rêves, à des variantes près, mais je ne sais pas ce qui m'a poussé, ce jour-là, à lui dire qu'il est toujours à la recherche d'un espace maternel qui serait demeuré vierge (en écrivant ce passage du texte, je ne sais plus si j'ai parlé d'espace maternel, ou féminin, ce qui n'est pas la même chose) ; depuis peu de temps, il me parle d'arrêter la psychothérapie, et il est possible que j'aie été poussé par un sentiment d'urgence, ou par la crainte qu'il soit trop tard. Il se pourrait que quelque chose de même nature l'ait amené, ce jour-là, à me dire que ma remarque était troublante, car elle lui rappelait un souvenir d'enfance : il a 11 ans, il est interne dans un pensionnat, et il se souvient de rêveries masturbatoires au cours desquelles il se livre à des rapports sexuels avec la Sainte Vierge elle-même ! Bref, presque une reprise mot pour mot de ce que je viens de lui dire ; le trouble n'est donc pas seulement de son côté. L'interprétation que j'ai faite, et l'association qui a suivi, soulignent la nature homosexuelle du transfert, la femme vierge, intouchable, servant de lien érotisé entre les deux hommes. Ce patient, depuis le début, me parle de façon quasi exclusive des femmes de son entourage passé ou présent : sa femme, ses filles, une mère avec qui il a entretenu une relation de séduction et de rivalité, majorée par la mort de son père ; celui-ci a été absent pendant plusieurs années, du fait d'un exil forcé. La nostalgie du père, que Freud attribue à la culpabilité, est présente en arrière-plan, et éclaire peut-être le côté dénonciateur de mon interprétation. Le souvenir retrouvé de la fantaisie masturbatoire se situe pour lui aussi dans une période d'exil par rapport à sa mère. Mais je pense que cette interprétation, que je me suis quelque peu forcé à lui communiquer, a pris naissance chez moi dans un souvenir lointain : je suis à la campagne, avec ma mère (au fait, son prénom est Marie) ; nous sommes seuls dans une chambre plongée dans une

semi-obscurité, alors qu'il fait encore jour. J'entend sonner le tocsin de l'église, et ma mère doit m'expliquer que quelqu'un (j'ignore qui) est mort. Je n'ai repensé à ce souvenir, jamais complètement oublié, qu'en travaillant sur ce texte, et plus particulièrement sur ce court fragment clinique ; mon souvenir condense en quelque sorte plusieurs éléments apportés par ce patient : la fantaisie masturbatoire, l'éloignement du père, les souhaits de mort, symbolisés par le tocsin. C'est la concordance formelle entre le rêve du patient et un souvenir personnel, à l'évidence un souvenir-écran, qui a favorisé le rapprochement transférentiel de nature homosexuelle ; ce qui me paraît mis en avant, dans ce cas, concerne probablement plus la question du "masculin-féminin" que celle des liens aux parents.

À partir de là, je crois que je me garderai bien de lui suggérer un lien avec son métier, la pédiatrie, qui lui permet de ne pas avoir à examiner le corps des femmes.

J.-B. Pontalis, dans ses propos introductifs aux *Entretiens de Vaucresson de 1968*, "Fonctions et effets de l'interprétation", émet des doutes quant à la possibilité d'interpréter le transfert ; en revanche, il souligne le fait que le transfert est la condition indispensable pour qu'une interprétation puisse advenir. Le propos concerne non seulement l'interprétation qui vise à élucider la signification transférentielle des paroles de l'analysé, mais aussi, et surtout, le transfert comme source vivante, éventuellement conflictuelle, de ce qu'il appelle la compulsion à interpréter. Sans transfert, l'interprétation, surtout si elle prétend s'adresser à la "partie saine du Moi", devient simple explication psychologique, dépourvue d'effet véritable sur le mouvement de la séance. Sans transfert, pas d'interprétation.

Pour conclure, le transfert, mémoire amnésique, permet le réinvestissement de traces mnésiques chez le patient et chez l'analyste ; cette action du transfert provoque pour les deux protagonistes un besoin d'interpréter. Pour l'analyste, communiquer l'interprétation entre en contradiction avec l'attention flottante, et avec la position de neutralité. On pourrait se demander dans quelle mesure cet écart entre la position d'objet transférentiel du patient et l'engage-

ment interprétatif, que l'analyste a à supporter, ne constitue pas, justement, une des sources du processus de la cure.

L'interprétation, issue de la mémoire de l'analyste, pourrait être une tentative, nécessairement infructueuse, pour le guérir de cet excès de mémoire ; elle est aussi le symptôme de cette pseudo-mémoire. La construction, proposée par Freud pour palier les insuffisances de la levée totale du refoulement sur les sou-

venirs infantiles (ça n'a pas pu se dérouler autrement) est destinée à rester dans la mémoire. La construction me fait penser au travail de restaurateurs de sculptures, attachés à remplacer les fragments manquants par des pièces " à l'identique ", mais dont la couleur est volontairement différente de celle de l'original. L'interprétation, quant à elle, s'inscrit sur le terrain du fragmentaire, à l'opposé d'une mémoire construite ; son destin est donc d'être oubliée, ou de s'effacer partiellement.

# *Plaisir de l'écoute, plaisir à penser...*

Caroline Giros Israël

Lorsque le Comité scientifique me proposa de participer à ce cycle de conférences sur l'expérience de l'interprétation, ses sources et son destin dans la cure, j'ai pensé bien sûr à *L'interprétation des rêves*, puisque le mot *Deutung* y fait sa première apparition. Revenir sur ce lieu de naissance, cette scène originaire de l'interprétation pouvait permettre de désigner quelques-unes de ses sources. Celles qui nous poussent dans ce travail silencieux de la pensée et dont l'interprétation et les constructions énoncées ne représentent que la face momentanément émergée. Je vais donc commencer par tenter d'éclairer quelques pistes aux origines de ce désir d'interprétation. Désir qui s'empare de l'analyste et de son patient, et qui les conduit à jouer leur partition sur la scène de l'analyse. Puis en me centrant plus particulièrement sur la cure d'une patiente, j'évoquerai la circulation d'une interprétation, ses frayages et ses cheminements à travers quelques séances.

Il suffit parfois qu'un patient prononce ces quelques mots : "hier j'ai rêvé", pour que l'analyste se surprenne à écouter ce récit avec une attention différente du reste de la séance. Comme si cette attention n'était pas toujours aussi également répartie qu'on se l'imaginait. Qu'est-ce qui nous fait ainsi tendre l'oreille ? Est-ce cette forme singulière qui travaille les mots jusqu'à les rendre proches des constructions poétiques ? Est-ce ce pouvoir de création opéré à notre insu et qui stupéfie notre conscience vigile ? D'où viennent toutes ces images, ces mots que l'homme éveillé ne peut retrouver en lui-même, au point qu'il lui fallut longtemps les rapporter à quelques divinités célestes ou infernales ?

Est-ce cette insolente liberté, cette revanche prise sur les contraintes de la raison qui exercent leur force d'attraction sur l'infantile des deux protagonistes en séance ?

Freud écrivait à Fliess : " Le fait que le rêveur apparaisse trop ingénieux, trop amusant, est certainement exact, mais je n'y suis pour rien et ne mérite aucun reproche. Tous les rêveurs sont, de la même façon d'insupportables plaisantins, et cela par nécessité, parce qu'ils se trouvent dans l'embarras et que la voie directe est fermée. "1 (Du fait de la censure). Dans son livre sur *Le Mot d'Esprit*, il ajoutera que si l'interprète semble s'amuser, il ne fait que reprendre les allusions produites par le travail du rêve et qui fabrique, dit-il des mots d'esprit " outrés ". Cette explication cependant est insuffisante si l'on omet chez l'interprète, lui-même, ce retour au plaisir infantile du jeu avec les mots. En effet dans ce passage Freud écrit : " Lorsqu'on communique une analyse de rêve à quelqu'un qui n'en a pas la connaissance ou l'habitude, analyse dans laquelle se trouvent donc présentées les voies singulières, jugées *scandaleuses* par la pensée vigile, (voies singulières) que constituent les allusions et déplacement et dont s'est servi le travail du rêve, alors le lecteur éprouve une impression désagréable. "2

Ce qui est scandaleux et déplaisant pour la pensée vigile du lecteur ordinaire, est source de formation d'interprétations humoristiques pour celui qui ne l'entend pas de cette oreille.

Ainsi les rêves s'écouteraient-ils dans un certain plaisir, éveillé par cet attrait du pulsionnel inconscient de l'autre. Certaines de nos interprétations empruntent les mêmes voies que celles des mots d'esprit. Elles retournent sur les lieux de " l'enfance de la raison ", jouent avec les mots, transgressent les interdits et l'interprète y obtient un gain de plaisir. Gain de plaisir que le patient, se retrouvant quelques fois dans la

---

1 S. Freud, " Lettre 119 " , *La naissance de la psychanalyse*, PUF, p. 264

2 S. Freud, *Le mot d'esprit*, Folio essais, p.311

position du lecteur scandalisé, ne reprend pas toujours à son compte. Le plaisir du rêve, loin de pouvoir être accepté par la pensée vigile, devient, pour celle-ci déplaisir de l'interprétation spirituelle. Dans ce miroir que lui tend l'analyste, le patient n'y reconnaît pas toujours, sa " propre langue primitive ". L'autre n'est pas Je dans ses moments de transfert où l'analyste se trouve seul à assumer toute la charge des fantaisies infantiles et le plaisir qu'elles procurent. Il peut arriver alors, une fois l'interprétation proférée au patient, que l'analyste éprouve un certain malaise, un sentiment d'étrangeté face à ce plaisir du jeu avec et sur les mots, comme si, lui aussi, refusait cette part d'excès et de violence de sa propre langue primitive éveillée par les traits d'esprit du rêve.

Mais revenons à cette écoute particulière des rêves. Celle-ci semble contredire le fait que toute la séance puisse s'écouter comme un rêve. Même les récits les plus proches de la réalité externe, les plus descriptifs, les plus opératoires recèlent quelques failles, lapsus, symptômes où se retrouvent l'attrait et la poussée des fixations inconscientes. Cependant l'écoute de la pensée vigile du patient, pensée construite sur le refoulement et la mise à l'écart par le système secondaire de tout ce qui lui paraît déplaisant, n'exige-t-elle pas de l'interprète un effort plus important pour déconstruire l'ordre de cette pensée ? Lorsque enfin un rêve surgit en séance, n'éprouvons-nous pas un certain plaisir à avoir ainsi accès au dialecte du patient ?

C'est dans cette rencontre entre le rêveur et l'analyste que va se tisser, à l'aube de la psychanalyse, la matrice du travail de l'interprétation. Aube historique, authentifiée par un texte, celui de *L'interprétation des rêves*. C'est toujours de là que nous venons avec notre identité d'interprète et l'expérience de notre propre analyse. Certes, l'interprétation existait avant la naissance de la psychanalyse, mais comme le rappelle J. Laplanche celle-ci relève de l'herméneutique. Il est probable qu'en fermant la porte de notre bureau nous redevenons cet herméneute de nous-mêmes et du monde. Car dans la vie quotidienne rien ne ressemble à un autre homme qu'un psychanalyste. C'était d'ailleurs un grand sujet d'étonnement pour Freud qui écrivait : " Que la psychanalyse n'ait pas rendu meilleurs, plus dignes, les analystes eux-

mêmes, qu'elle n'ait pas contribué à la formation du caractère, reste pour moi une déception. J'avais probablement tort d'espérer " <sup>3</sup>.

C'est dire, selon nous, que la spécificité de l'interprétation et du travail de pensée qui la fait naître, ne peut se produire qu'à l'intérieur de la séance et de la cure, dans cet espace clos, cette espèce de peau psychique pour reprendre la métaphore de Didier Anzieu. Cette enveloppe contenant les deux acteurs et leurs transferts. Chacun se trouvant dans un état psychique propice à l'instauration de cette parole singulière.

Étrange travail, étrange attention qui ne demandent aucun effort particulier de la mémoire, qui ne visent aucun but précis, qui ne se fixent sur aucun élément isolé au point que Freud recommandait à ses élèves de ne pas prendre de notes. L'écrit, en effet, fige le rythme des paroles dans des mots et détourne l'esprit vers l'accomplissement d'une tâche extérieure à l'écoute. Le geste de la main trace des signes et entraîne une dérivation de l'énergie vers des voies de décharges motrices. L'abstinence de tout acte est requise comme une des conditions de possibilité de la cure. Il ne s'agit pas là d'une règle arbitraire, mais d'une nécessité pour qu'advienne le seul acte possible en séance, l'acte de parole.

Dès *L'interprétation des rêves*, Freud annonce la règle fondamentale de la libre association, et l'assimile au mouvement d'auto-observation de la pensée. Je cite ce passage : " Dans l'auto-observation, le seul effort à faire est de réprimer la critique ; quand on y est parvenu, quantité d'idées, qui, sinon, seraient demeurées insaisissables, surgissent à la conscience. On arrive, grâce à l'auto-observation, à expliquer les images du rêve. Comme on le voit, il s'agit, en somme de reconstituer un état psychique qui présente une certaine analogie avec l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil et sans doute aussi avec l'état hypnotique, au point de vue de la répartition de l'énergie psychique " <sup>4</sup>.

---

3 *L'introduction de la psychanalyse aux Etats-Unis : autour de James Jackson Putman*, ouvrage comprenant des lettres de Freud (1909-1916), trad. C.Cullon, Gallimard., Paris 1978

4 S. Freud, *L'interprétation des rêves*, P.U.F, p, 95

Remarquons l'étroite ressemblance entre cette auto-observation du patient et l'attention également répartie de l'analyste, telle qu'elle est décrite dans *Psychanalyse et théorie de la libido* : " Le médecin analysant se comporte ici de la façon la plus appropriée s'il s'abandonne lui-même, dans un état d'attention en égal suspens, à sa propre activité d'esprit inconsciente, évite le plus possible la réflexion et la formation d'attentes conscientes, ne veut, de ce qu'il a entendu, rien fixer dans sa mémoire, et capte de la sorte l'inconscient du patient avec son propre inconscient. " <sup>5</sup>

On peut saisir ici la filiation directe de la psychanalyse avec les méthodes de l'hypnose et de la suggestion et en même temps se profile ce moment de bascule, de changement radical de position de l'analyste par rapport à celle de l'hypnotiseur puisque le premier se retrouve dans un état psychique proche de celui du patient. En s'efforçant d'écarter la suggestion, ce dispositif a instauré le transfert, transfert des deux interlocuteurs, le psychanalyste est entré dans la scène.

Chacun des protagonistes, en relâchant ses liens d'avec la vigilance de la conscience, se trouve dans un mode de fonctionnement psychique particulier, entre veille et sommeil, où la raison et le jugement perdent leur pouvoir d'exercice. Ce vacillement des frontières du moi est propice aux identifications et à l'activation des processus primaires.

En revenant sur cette question de l'attention flottante et de la libre association, nous avons voulu souligner cette matrice psychique d'où sortira le travail interprétatif, mais nous n'avons pas encore examiné ce désir d'interprétation qui naît de l'écoute des rêves.

Étrange et pénétrant, disait le poète du rêve. Étrange par toutes les déformations opposées par la censure à la force du désir inconscient, le rêve assemble le dissemblable, met en pièce l'ordre de la pensée, l'ordre des mots, l'ordre du temps, l'ordre des corps. Cet étranger qui en séance vient à notre rencontre a pourtant quelques fois, les traits d'un déjà-vu, une maison d'enfance, un paysage, l'attrait qu'il exerce sur celui qui l'écoute sert d'éveil à ses propres matériaux infantiles.

Car le rêve est un séducteur. Son récit est une mise en mouvement de cette séduction, un transport de l'énigme vers celui qui l'écoute, c'est en ce sens aussi qu'il est pénétrant. Il s'implante dans l'esprit de l'auditeur, anime des traces auditives et visuelles. Il suscite ce désir d'interprétation, de traduction dans lequel se mêleront, à son insu, l'éveil de ses désirs infantiles, l'écho de ses propres voies intérieures. Écho qui souligne l'écart entre la traduction de l'interprète et la langue vernaculaire, ce dialecte du névrosé qu'au fil du temps, l'analyste apprend à parler, mais qui ne sera jamais sa langue maternelle. C'est de cet écart que peut surgir pour le patient la surprise de la polysémie de sa parole. L'interprétation n'est pas une traduction mot à mot mais une ouverture à l'ambiguïté de la langue primitive.

Ce désir d'interprétation est issu d'un mouvement de déprise de la séduction du rêve, de tentatives de liaisons des excitations qui s'emparent de la psyché, mais n'est-il pas aussi tissé du plaisir à être pris par cet inconnu qui décentre la pensée de son fonctionnement autocratique et dont, sans doute, l'emprise amoureuse est le modèle le plus éloquent.

L'amour et la haine circulent dans les paroles de la cure, dans la langue infantile du patient mais aussi dans celle de l'interprète et quelques fois à son insu. Didier Anzieu aux Entretiens de 1968 remarquait que l'interprétation n'énonçait pas seulement un contenu, mais qu'elle était porteuse également d'une intonation dont l'analyste n'était pas maître. Intonation que le patient écoute autant que le contenu : " Et quelle situation conflictuelle, disait-il, est propre à fixer le patient dans la névrose, quand l'interprétation appartient à une catégorie par le contenu et à l'autre par le ton. " <sup>6</sup> Ce qui échappe à l'interprète n'est pas toujours l'énoncé, mais la voix qui énonce. André Beetschen remarquait à la suite de la conférence de Roland Lazarovici, qu'on se souvenait souvent plus de

---

5 S. Freud, "Psychanalyse et théorie de la libido". *Œuvres complètes*, vol. XVI, trad.coll., P.U.F Paris 1991

6 Didier Anzieu, " Difficulté d'une étude psychanalytique de l'interprétation ", *Bulletin de l'Association Psychanalytique de France*, n° 5, Avril 1969 p.25

la voix que des paroles prononcées par son analyste, la voix qui porte le pulsionnel et traverse les mots.

Saisissantes beautés des rêves et des processus psychiques qui se déploient dans la cure, au point que Freud confiait à Jung : " Quel gâchis quand nous tentons de décrire une analyse ! Quel dommage de mettre en pièces le grand travail artistique que la Nature a créé dans la sphère psychique ! " L'interprète conserverait-il dans son art du démembrément, ce plaisir esthétique pris comme l'écrivait Guy Rosolato " dans les effets de la curiosité intellectuelle et le plaisir de la découverte ? " <sup>7</sup> Au plaisir esthétique de l'écoute correspond un art de l'interprétation. Art du tact, du toucher par la parole, art de la mise en résonance de l'infime, de l'insignifiant. Il est vrai qu'affronté aux souvenirs ou aux effets de ses interprétations, l'analyste se juge souvent mauvais exécutant au regard de cet idéal esthétique et sur la scène psychanalytique lorsque surgit le théâtre de la cruauté, il arrive qu'il ne reconnaisse plus son texte.

" Interpréter un rêve " signifie pour Freud indiquer son " sens " <sup>8</sup>. Mais qu'est-ce qu'indiquer le sens de ce qui se présente comme insensé ? Insensé en tant qu'il n'a pas de direction ? L'analyste qui demanderait à son patient, comme Vitalie Rimbaud, lectrice d'*une Saison en enfer* demandait à son fils : " Qu'as-tu voulu dire ? " se verrait alors répondre ce qu'Arthur répondit à sa mère : " j'ai voulu dire ce que j'ai dit " et Rimbaud ajoutait cette remarque précieuse à qui sait l'entendre : " littéralement et en tous sens " <sup>9</sup>. Littéralement et en tous sens, c'est dans toutes ces directions que va l'interprétation psychanalytique, suscitée par l'énigmatisme du rêve.

Elle se distingue en cela de la critique littéraire, si prompte à rajouter du sens sur ce travail de déconstruction de sens qu'est l'œuvre poétique ou le rêve. Si l'interprète croit tout d'abord, comme Freud à ses débuts, trouver la clef qui ouvrira les portes de cette " langue primitive sans grammaire ", il apprend assez vite que " les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur, un nœud de pensées que l'on ne peut défaire... C'est " l'ombilic " du rêve, le point où il se rattache à l'inconnu. Les pensées du rêve, que l'on rencontre pendant l'interprétation n'ont en général pas d'aboutissement, elles se ramifient en tous

sens dans le réseau enchevêtré de nos pensées " <sup>10</sup>. Cette phrase mille fois commentée souligne cette géographie psychique que suscite l'interprétation, faite de ramifications de plus en plus nombreuses, de plus en plus denses. Freud aurait pu faire sienne la remarque suivante de Victor Hugo " Qui délivre le mot délivre la pensée " <sup>11</sup>. La clef de l'interprétation ouvre au plaisir de pensées.

Ne pourrait-on pas dire également qu'il existe un ombilic, un inconnu dans nos interprétations, qui s'échappe de l'emprise de notre conscient ? Quoiqu'il fasse l'analyste n'est pas maître de ses paroles, ni de leur résonance sur le patient, qui lui aussi les interprétera dans sa langue transférentielle. Même si l'analyste a un tour d'avance sur le patient, le travail d'interprétation n'est pas sa propriété exclusive. Le voudrait-il qu'il amplifierait cette part de suggestion que lui abandonne si aisément le patient.

Les rêves ne cesseront de nous questionner et l'expérience de leur interprétation dans la cure nous confronte à la difficulté de ce travail si nous espérons y découvrir le mot de la fin. Il est rare qu'une séance s'achève avec la mise au jour d'un désir refoulé. Il arrive que l'on ajoute cette phrase rituelle " nous continuerons la prochaine fois " et qu'à la séance suivante le rêve ne soit pas repris, ou qu'il revienne à nouveau des années plus tard, appelé par un autre rêve ou par des associations de pensées qui lui donnent un nouvel éclairage.

Cette force qui ne cède pas aux interprétations, peut-être faut-il la voir comme Roger Dadoun le suggérait dans son article sur " Les ombilics des rêves " comme force créatrice, lieu même où le désir se fait désir. " Le rêve, écrivait-il n'est pas seulement vision, il ne se réduit pas à des images oniriques - réduction qui est le fond de toute interprétation symbolique - il est aussi force et vitalité, c'est-à-dire énergie libidinale, puis-

---

7 G. Rosolato, " La pratique : son cadre, ses interdits ", *Psychanalyse à l'université*, P.U.F n°47, p.469

8 S. Freud, *L'interprétation des rêves*, trad. I. Meyerson, P.U.F, Paris, 1987

9 O. Mannoni, " Le besoin d'interpréter ", *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène* Seuil p.202

10 S. Freud, op., cit

11 V. Hugo, op.cit

sance sexuelle de vie élémentaire, originaire... L'activité onirique a mieux à faire que de consommer les restes diurnes ou d'accomplir, sur le mode hallucinatoire, les visées objectales du sexe ; elle fait plus encore qu'*accomplir* ou manifester le désir, elle le fabrique, elle le machine. <sup>12</sup> L'accent est mis ici sur cette fabrique du désir qu'est le rêve, cette machine que toute interprétation symbolisante ne ferait que figer et immobiliser dans une forme close.

On a quelques fois des patients qui viennent nous demander une seconde analyse. À notre grande surprise, certains reprennent des interprétations de leur analyste précédent comme si elles n'étaient qu'un discours de plus sur eux-mêmes. On a alors le sentiment que le patient continu à " être parlé ". Ces interprétations semblent enclavées dans la psyché sans remaniements internes. Bien loin d'avoir délié la pensée et favorisé un mouvement associatif, celles-ci sont entrées au service de nouvelles résistances. Le patient s'accroche à cette nouvelle version, cette nouvelle traduction de lui-même et le transfert semble immobilisé sur la personne de l'analyste, maître de sa vérité.

À l'inverse, il y a dans les effets de l'interprétation, lorsqu'elle est mutative, un mouvement de décollement, d'éloignement des images identificatoires, celles du patient mais aussi celles que l'interprète peut à certains moments lui présenter. Celles-ci ne sont que des points de passage vers d'autres investissements, d'autres représentations, d'autres transferts.

Rien, bien sûr, ne nous permet d'affirmer que cette fixité, même dans une cure où nous avons le sentiment d'un travail fructueux, ne se retrouvera pas lorsque le patient aura achevé son analyse avec nous. Que font les patients de nos paroles, nous pouvons à peu près nous en rendre compte dans l'actuel de la cure, mais ensuite ? L'expérience de l'analyse se poursuit bien au-delà de son terme calendaire, le patient l'emporte avec lui. C'est pourquoi, les effets des interprétations peuvent sembler dans l'actualité transférentielle des deux protagonistes, négatifs inexistantes ou au contraire, mutatifs sans que l'on puisse en dire plus.

Cette jeune femme de 35 ans était de ce genre de patients qui ne vous laisse jamais en repos, sa vie était un tourbillon où chaque évènement prenait

l'apparence d'une catastrophe. Que ses enfants s'amusement ou se disputent, cela finissait toujours en tragédie où elle incarnait la figure de la *Mater Dolorosa*, contemplant un carnage auquel elle ne pouvait rien. Elle ne pouvait rien non plus contre cette force diabolique en elle, c'était d'ailleurs ainsi qu'elle avait été désignée par ses parents : " un diable ", force qui la poussait à prendre des décisions qu'elle regrettait immédiatement. C'est ainsi que sortant d'une liaison passionnelle et intense, elle avait cédé à la comédie d'un premier mariage, uniquement pour le plaisir de porter une belle robe de noces. Elle savait parfaitement qu'il s'agissait d'une mascarade, mais ce garçon semblait tellement amoureux et sa famille tellement satisfaite de la " caser " qu'elle s'était laissée faire. Très vite cette vie conventionnelle de femme mariée l'assomma. Elle acheva ses études, et lorsqu'une grossesse s'annonça, elle se fit avorter sans l'ombre d'une hésitation puis quitta mari et famille pour une situation à Paris. Elle s'était décidée à faire une psychanalyse car avec son compagnon actuel, père de ses deux enfants, quelque chose n'allait pas : en sa présence, elle s'évadait dans des rêveries amoureuses dont l'objet était un ami du couple. Rêveries qui, disait-elle, la ravageaient et la frustraient. Malgré l'ambiguïté de certaines situations qui ne faisaient qu'alimenter ses fantasmes, dans la réalité, rien ne se concrétisait avec cet homme. Elle me demandait de la délivrer de ses insatisfactions, de ses colères, de ses désespoirs et de ses rêves, en somme de ce " diabolique " qui s'emparait d'elle.

Il arrive quelques fois que nos théories ne servent qu'à renforcer nos résistances et nos transferts en séance. Nos fantasmes, masqués sous des rationalisations secondaires épousent alors la demande du patient et s'y conforment. C'est ainsi que, par le biais de quelques échos d'*Au-delà du Principe de plaisir*, se profilait pour moi la tentation d'une analyse réparatrice, pare-excitante, nirvanesque, reposante qui échapperait à l'emprise du sexuel en nous.

Il m'arrive quelques fois aussi de me demander si l'analyste n'est pas soumis au discours dominant son

---

12 R. Dadoun, " Les ombilics des rêves ", *L'espace du Rêve*, N.R.P n° 5, p.252

époque. Ce qui fut, chez Freud le fruit d'un travail spéculatif s'use, se polisse et ne devient plus qu'un prêt à traduire que l'on utilise sans y penser. Il y aurait certainement là, l'occasion d'une longue réflexion sur les effets dans nos interprétations, de nos transferts à nos Maîtres.

Après l'époque lacanienne, où beaucoup y allaient de leur silence pour s'élever à la hauteur du Maître, ne sommes-nous pas, aujourd'hui tentés de traduire tout surgissement du sexuel du côté du débordement de l'enveloppe psychique, oublieux en cela que c'est ce même sexuel qui met en mouvement l'activité psychique, le plaisir à penser et cela jusqu'au terme de l'existence humaine ?

Mais sans doute, ce questionnement que je vous adresse était-il surtout le mien, le mien dans cette analyse, avec cette tentation de rabattre l'inconnu de la cure sur un bien connu théorique.

Bien heureusement pour l'instauration de cette analyse, cette patiente ne m'a pas laissée dans la position imaginaire d'une mère apaisante et asexuée. Dès qu'elle m'entendait aller dans le sens d'une réparation, elle revenait à la séance suivante encore plus excitée et dans tous ces états. C'était cela, " ses états ", qu'il s'agissait d'accueillir, tant la plasticité de la psyché de cette femme était mouvante et toujours prête à emprunter de nouvelles figurations. Tour à tour séductrice ou fuyante, immature ou responsable, androgyne ou garçon manqué, active ou passive, toutes les images identificatoires défilaient en séance. Dans cette analyse, le corps de la patiente était la scène où se métabolisaient constamment des formes toujours mouvantes.

Il paraît difficile dans cette cure si mobile d'isoler une interprétation spécifique dont on pourrait retrouver les effets tout au long de cette analyse, ce serait réducteur. On pourrait cependant envisager comment le mot " présence " évoqué à propos de ses filles a circulé, s'est déployé, et s'est trouvé pris dans les transferts, emporté vers d'autres lieux

J'avais été frappée, et je le lui dis, de ce que sa " présence ", sans paroles auprès de ses enfants était l'unique solution qu'elle avait trouvée pour apaiser leurs excitations. Elle se contentait d'être là et d'assister aux

scènes de bagarres. Solution qu'elle répétait constamment et qui échouait et j'ajoutais qu'il me semblait que quelque chose se jouait également dans son analyse autour de la présence ou de l'absence, car il lui arrivait de manquer des séances...

Je ne pouvais en parler plus clairement car tout cela était flou dans mon esprit. J'avais le sentiment que cet acte de s'absenter venait à la suite de séances où la présence d'une activité fantasmatique avait été particulièrement forte. Comme si l'emprise de l'amour de transfert l'avait en quelque sorte vidée narcissiquement de ce don qu'elle me faisait de toutes ses productions imaginaires, comme si ses absences lui permettaient de se reprendre.

J'avais aussi l'image d'une enfant fondue dans la masse des frères et des sœurs. Seules ses colères spectaculaires détachaient des autres, la distinguaient aux regards de ses parents et la rejetaient hors du groupe familial, hors de cette scène originelle où adultes et enfants se mêlaient. Tout désir, toute fantaisie étaient interprétés par le groupe familial comme scandaleux, monstrueux, source de honte et de mort du clan. " Tu veux nous tuer ! " Telle était la phrase récurrente devant toutes ses incartades. Je me demandai alors si ses absences n'étaient pas également une façon de me ménager, de me laisser reprendre vie après la tornade de certaines séances.

C'étaient les constructions, les images qui me venaient à l'esprit quand je l'attendais et qu'elle ne venait pas.

À la séance suivante, elle me fit pour la première fois dans sa cure le récit d'un rêve, rêve d'angoisse : " Elle était en train d'avorter aux cabinets et voyait l'embryon en train de sortir. Elle se disait : Maintenant qu'est-ce qu'il faut en faire ? "

Je fus saisie d'un mouvement de sidération comme si nous partagions la même vision. Je me trouvais dans un premier temps complètement sèche de toutes pensées, prise dans les effets de l'intensité du visuel hallucinatoire. La vision de ce morceau de chair présentifiait ce qui n'aurait jamais dû sortir, ce qui devait rester à l'intérieur du corps, caché, dissimulé aux regards. Que faire de tout cela ? Je reprenais cette question à mon compte, je me l'appropriais et

décomposais en silence cette masse informe :  
Enfant ? Penis ? Feces ? Sexe féminin ? Castration ?

C'était bien trop tôt, me semblait-il pour trouver un sens à ce rêve, trop tôt pour aiguiller ses associations dans une direction. Ces dernières la menèrent à cet avortement impulsif vécu sans culpabilité sur le moment et à ses grossesses ultérieures. La naissance de ses enfants donnait à cet acte, dans l'après-coup une tonalité meurtrière, et faisait surgir un fort sentiment de culpabilité, qui n'existait pas alors. Je trouvais étrange cette rétroactivité de la culpabilité... Étrange cet avortement désaffecté. J'ai dû lui dire que cette culpabilité actuelle était comme un lieu de mémoire qui gardait une trace de quelque chose qu'elle n'avait pas vécu sur le moment. Interprétation très secondarisée, très élaborée comme on peut en faire quelques fois pour tenter de cerner un indicible.

Après un moment de silence, elle s'interrogea sur la présence de ce cabinet dans le rêve, alors qu'elle avait avorté à l'hôpital. Avec un certain amusement, je lui fis remarquer que les analystes avaient, aussi un cabinet. Elle marqua une pause... et enchaîna : " Au fond quand je viens ici, c'est comme si je profitais de votre présence pour me débarrasser de trop de pensées, je suis contente de me vider la tête, après entre deux séances, j'oublie, je ne pense plus à rien, comme cet avortement ".

C'est ainsi que la patiente, à partir de ce qui avait été lancé comme une boutade, fit un lien entre son rêve et ses mouvements transférentiels. L'infantile ici était de l'ordre d'un plaisir anal, plaisir d'expulsion, qui n'était peut-être pas sans relations avec ses colères explosives durant l'enfance... Colères meurtrières, qui détruisaient les adultes. Est-ce mon intonation amusée qui lui avait permis de parler de ce cérémonial secret ? Avais-je dans un mouvement régressif fait jouer l'ambiguïté du mot " cabinet " ? Je notais également qu'avec cette question du rêve " Qu'en faire ? " un mouvement de rétention psychique se profilait, et que peut-être elle s'apprêtait à couvrir en elle ses fantaisies au lieu de s'en débarrasser. La psyché garde l'empreinte de la forme corporelle que lui prêtent les fantasmes infantiles : réceptacle, tube digestif, tuyau, boyau. Les dessins d'enfants encoprétiqes montrent

bien, cette machinerie qui tient lieu de représentation des organes internes et de la psyché.

Bien des mois plus tard, elle rapporta deux souvenirs d'enfance qu'elle n'avait pu dire à personne. Le premier datait de son adolescence. Elle s'était laissée faire par un membre de sa famille. Ce n'était pas un viol car elle n'avait pas protesté, n'avait rien trouvé à dire. Elle se souvenait de sa peur, de s'être sentie salie et coupable de ne pas avoir dit non. Elle avait vécu cela dans un état quasi onirique comme si, dit-elle, " ça n'avait pas existé ". La peur s'associa, alors à un souvenir plus ancien, datant de son enfance. Un exhibitionniste l'avait coincée dans un ascenseur et avait dû lui faire toucher son sexe. Elle n'avait pas pu hurler, comme elle aurait dû le faire. Ensuite elle s'était sentie dégoûtante et surtout elle avait pensé qu'il était impossible d'en parler à ses parents, parce que ça n'existait pas ces choses-là pour eux. D'en parler, c'était elle qui aurait été dégoûtante.

Je lui ai alors dit : " On ne peut pas dire non à quelque chose qui n'existe pas ". Cette formulation s'imposa à moi, sous cette forme, qui aujourd'hui peut paraître obscure, mais qui m'apparaissait, alors avec la force d'une certitude, portée par les paroles de la patiente.

Pour qu'un non puisse être prononcé, il aurait fallu qu'il y ait eu une relation entre les mots et la sexualité, c'est en tous les cas cette représentation qui s'imposait à moi, dans l'évocation de ces deux scènes. Dans la scène la plus ancienne, traduite à cet âge dans la langue de l'analité, la saleté de l'autre s'était déplacée sur elle, sur son corps et dans son psychisme, c'était elle qui aurait été sale. Dans la langue familiale, il n'existait pas de mot pour désigner la sexualité, ni le sexe féminin. La mère avait quelques fois un gros ventre d'où sortaient des bébés. Naissance cloacale pour les fantaisies de cette petite fille.

Dans la scène de l'adolescence, le sexe féminin est effacé, il s'absente. Le psychisme fonctionne sous un mode onirique " ça n'a pas existé " que l'on peut traduire par : " c'est un rêve ", le non-événement est alors traité selon les voies régressives des fantaisies infantiles. Salissure, cloaque. Pour qu'un " non " puisse être opposé, il aurait fallu qu'il existât à ce moment-là un " oui ". Le mot " oui " représentant langagier de l'ou-

verture corporelle du sexe féminin, cette ouverture s'était absente.

Ces souvenirs donnaient rétroactivement un sens supplémentaire au rêve, qu'il n'avait pas alors. Il est possible que l'angoisse qui s'y attachait et qui n'avait pas reçu d'explication à l'époque où il avait été raconté, ait été la trace affective de ces scènes, la trace de la culpabilité et de la salissure évoquée également par le mot "cabinet"... Seule la poursuite de la cure permet de révéler des significations impossibles à deviner sur le moment,

Qui sait s'il n'y a pas eu de mon côté transfert et saisie dans cet état d'attention flottante puis de sidération, de quelque chose qui alors ne pouvait ni se dire ni se penser, mais seulement se vivre ? L'avortement comme meurtre pouvait dans son contenu latent renvoyer à cette scène non de viol mais de meurtre psychique, de moment de disparition d'elle-même, qui ne pouvait être élaborée qu'en terme d'expulsion fécale, dans le cabinet d'un analyste. Qu'a-t-elle fait, elle de ces scènes jamais dites sinon de les traiter comme un non-venu, ça n'a pas existé, pas plus que l'avortement réel qui lui aussi s'est accompli sans y penser.

Il a fallu qu'il s'opère un changement structural, un remaniement où elle a commencé à contenir ses pensées dans sa cure pour que reviennent ces souvenirs qui éclairaient différemment ce rêve. On pourrait dire que le rêve dans une cure a un avenir, qui lorsqu'il s'énonce ou s'interprète nous échappe complètement.

J'ai évoqué cette séance, parmi bien d'autres, car la question de la présence et de l'absence, réapparaissait dans de nouvelles figurations de la scène du sexuel. L'analyse avait été, tout d'abord pour elle un lieu d'évacuation de toutes ses saletés excitantes,

déposées en elle par les adultes : le viol, les attouchements, les naissances de ses frères et sœurs et la sienne. Mettre des mots, pour penser la sexualité ce plaisir défendu et diabolique, permettait une ouverture vers un inconnu. Dans la vie de tous les jours, elle tourna plus tard la page de ce couple qu'elle ne formait plus depuis la naissance de ses enfants.

À tenter de suivre et de retrouver les effets de nos interprétations, on voit que l'on se trouve là devant une tâche très difficile, car les racines s'enfoncent dans les limbes et les effets se perdent dans les ramifications des associations de pensées. Roland Lazarovici a évoqué la dernière fois ce nécessaire travail de l'oubli pour que surgissent d'autres interprétations, j'ai choisi d'évoquer aujourd'hui ce plaisir de l'écoute, plaisir qui s'oublie également et dont peut-être, le plaisir à penser qui naît chez le patient conserve la présence.

Laissons pour conclure la parole au poète, Victor Hugo.

" Tout homme a en lui son Pathmos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet effrayant promontoire de la pensée d'où l'on aperçoit les ténèbres. S'il n'y va point, il reste dans la vie ordinaire, dans la conscience ordinaire, dans la vertu ordinaire, dans la foi ordinaire ou dans le doute ordinaire : et c'est bien. Pour le repos intérieur, c'est évidemment le mieux. S'il va sur cette cime, il est pris... Qui a bu boira, qui a songé songera. Il s'obstine à cet abîme attirant, à ce sondage de l'inexploré, à ce désintéressement de la terre et de la vie, à cette entrée dans le défendu, à cet effort pour tâter l'impalpable, à ce regard sur l'invisible, il y vient, il y retourne, il s'y accoude, il s'y penche, il y fait

---

13 V. Hugo, " William Shakespeare ", in *Œuvres complètes* (vol. " Critique "), R.Laffont, coll. " Bouquins ", 1985, p.332.

# *Une simple question de technique*

Philippe Castets

Dans *La montagne magique*, Thomas Mann décrit une étrange séance de radioscopie : tour à tour, le personnage central du roman et son cousin s'offrent comme objet d'observation ; puis le médecin autorise le premier à examiner ainsi sa propre main, de sorte qu'il " vit ce qu'il avait dû s'attendre à voir, mais ce qui, en somme n'est pas fait pour être vu par l'homme, et ce qu'il n'avait jamais pensé qu'il fût amené à voir ; il regarda sa propre tombe. Cette future besogne de la décomposition, il la vit (...) le squelette figolé avec soin, de sa main droite ".

À quelques pages de distance, un autre personnage évoque l'analyse (il s'agit bien de la psychanalyse !). Celle-ci, selon lui, peut faire œuvre libératrice mais elle est aussi " chose peu appétissante, aussi peu appétissante que la mort dont elle relève en réalité, apparentée qu'elle est au tombeau et à son anatomie tarée. " Même si le propos est attribué à un littérateur plus ou moins raté, bavard et prétentieux, et même si tout le roman est marqué par une distance ironique de l'auteur lui-même, le malaise suscité par ce rapprochement ne se dissipe pas aisément. C'est que la pratique de l'analyse, qui relance sans cesse la fantasmagorie infantile, nous rend éminemment sensibles à sa dénonciation. " Il n'y a pas de fumée sans feu ", disait le fumeur à la jeune fille. Rappelons-nous qu'un texte aussi tardif que *Constructions dans l'analyse* est un écrit de " justification ".

Concernant notre propos, cette dénonciation porte dans plusieurs directions : ce qui se veut interprétation risque, parfois ou toujours (cela peut être objet de discussion) d'objectaliser la vie psychique du patient ; c'est là, entre autres, ce qui justifie que l'on parle éventuellement d'interprétation juste ou bonne et non pas d'interprétation vraie ; ce qui justifie aussi qu'on la souhaite " non conclusive ", " coup d'ouverture " (Roussillon) ou qu'elle permette du jeu grâce à

son caractère " analogique " (Rolland). Le risque est d'arraisonner le psychisme de l'autre, faute d'accepter de déraisonner avec lui. Ensuite dans le registre fantasmagorique, il y a dans l'acte de parole interprétatif une dimension d'effraction, de vœu d'emprise, de voyeurisme qui suscite un conflit interne. Enfin il ne faut pas négliger l'usure mortifiante des mots.

J'ai choisi cette évocation littéraire pour introduire un questionnement à propos de moments particuliers dans certaines cures. Dans ces moments, au cours d'analyses qui pourtant " marchent bien ", un doute massif m'accable soudain quant à la pertinence, voire la légitimité de la démarche entreprise. Ils peuvent apparaître, mais pas nécessairement, comme en écho à ce propos banal du patient, déjà relevé par Freud comme typique : je sais maintenant cela, et puis après ? Une patiente dont je parlerai ensuite s'écrie parfois : " j'ai l'impression de ne faire qu'énoncer de vagues théories !... ".

Le doute, comme le savoir, ressortit du fonctionnement intellectuel et c'est l'incapacité à mettre celui-ci en suspens qui rend possible l'envahissement dont je parlais. Mais c'est là une raison nécessaire qui ne suffit pas à rendre compte de son exaspération en angoisse. Ne peut-on penser que celle-ci tient, au moins quant à son objet conscient, à un surinvestissement du fonctionnement secondarisé en réaction à un mouvement psychique qui déborde l'analyste ? Peut-être est-ce seulement vu à fort grossissement, un arrêt dans le mouvement d'oscillation entre passivité et activité, engagement et déengagement qui caractérise son travail.

Mais parler ainsi donne à entendre qu'il pourrait s'agir d'un processus harmonieux et tranquille, qui serait fait comme la marche d'une suite de déséquilibres contrôlés. Or ce que je voudrais signaler, ce sont plutôt les " différends " (j'emprunte le terme à Derrida à

la suite de J.-C. Rolland) internes à la problématique de l'interprétation, celle-ci pouvant se présenter comme expression d'un savoir ; ainsi dans la construction. Autour de l'interprétation convergent en effet de multiples " tensions théoriques " ; celles-ci tiennent indissolublement à son statut de fondement historique et conceptuel, aux fantasmes qui s'y attachent et au caractère essentiellement problématique de la théorisation psychanalytique. Ce caractère problématique tenant à son objet même. Et celui-ci est à ce point marqué que l'on peut affirmer, je pense, qu'il n'y a pas de théorie psychanalytique (au singulier ou au pluriel) mais seulement des mouvements de théorisation dont les théories ne sont que des temps d'arrêt affadis. Des temps indispensables mais où s'apaise à l'excès cette " inquiétude en marche " (A. Petitier) qui anime l'analyse. La multiplicité des théories témoigne de l'impossibilité pour le savoir psychanalytique à se constituer en certitude.

Une interprétation, c'est-à-dire une intervention qui vise la levée d'un refoulement, est toujours actualisation d'un fragment de théorie implicite ou explicite, ce fragment étant lui-même objet d'investissement à tel moment en raison d'une certaine configuration temporaire de l'analyse en cours.

Pourtant, d'un point de vue épistémologique, parler de " fragment théorique " est dépourvu de toute rigueur. Nous sommes devant une sorte de choix impossible : ou bien nous parlons authentiquement de notre expérience, ou bien nous énonçons un discours cohérent. Quelque chose de ce dilemme est perceptible dans nombre de passages de l'œuvre freudienne où il s'agit de clinique et de technique. Exposer un cas, déployer une réflexion sur la pratique analytique suppose une mise en forme qui confine volontiers au forçage. Celui-ci ne se profile-t-il pas dans l'activité interprétative elle-même ? Et nous rencontrons là le souci récurrent de Freud concernant la suggestion, avec une hésitation : soit il la récuse absolument, soit il affirme en restreindre l'extension. Mais cette hésitation, de même que les retours sur la question constituent, me semble-t-il, l'indice d'une difficulté interne à l'analyse. Pourquoi, sinon, inspirerait-elle de l' " horreur " à certains d'entre nous ? (La suggestion, pas l'analyse, cela va sans dire...).

Freud écrit : " Je comblerai cette lacune (dans l'exposé du cas du petit Hans) grâce à l'expérience que j'ai acquise par les analyses d'adultes, mais j'espère que cette interprétation ne sera pas considérée comme forcée et arbitraire " (je souligne). Plus loin dans le texte il dit son sentiment d'une " harmonie parfaite " entre observation et théorie, mais c'est pour aussitôt évoquer des objections possibles. Les contradicteurs ne se tairont-ils jamais ?

Vient en particulier sous sa plume cette objection, lourde de la représentation d'un enfant séduit par un adulte : " l'analyse d'un enfant par son père, quand ce père aborde cette analyse imbu de mes vues théoriques, infecté de mes préjugés, est dénuée de toute valeur objective ".

Au début du " Commentaire " qui clôt l'exposé du cas, le mouvement du texte est schématiquement celui-ci :

- le père fait dire à l'enfant ce qu'il veut lui faire dire ;
- mais non ! Il y a indubitablement, une vérité intime " que l'enfant laisse spontanément jaillir " ;
- " il est vrai " que cette spontanéité est quelque peu dirigée ;
- cependant, le discours de Hans livre des surprises *pour le père* (ce qui a trait à l'analytisme), surprises qui n'en sont pas pour Freud ; il affirme avoir su d'avance par quelles étapes l'enfant *devait* passer. Ce que du reste il avait signifié à Hans, éveillant chez lui le soupçon qu'il pût s'entretenir avec le bon Dieu.

Freud consacre trois pages à réfuter l'objection indiquée il y a un instant, pour conclure que ses arguments ne convaincront que ceux qui sont déjà convaincus ! Ne serait-ce pas que le contradicteur le plus sévère est l'auteur lui-même ? Comme si Freud, qui est un " investigateur " ainsi qu'il désigne Hans, reculait devant ce qui anime sa démarche. À deux reprises, il justifie celle-ci par sa visée " thérapeutique ". Il indique que, faute de " prouver ", il lui importe " de modifier quelque chose " chez son patient. De l'acte vient donc se substituer à ce qui était de l'ordre du sens et de l'élucidation. Nous retrouvons ici la dialectique de la " force " et du " sens " développée en son temps par S. Videman.

Ces remarques s'essaient seulement à un questionnement du texte freudien de l'intérieur de la pratique analytique. En effet, c'est à partir de l'œuvre elle-même et de sa puissance d'interrogation que notre regard critique, qui est aussi bien auto-critique trouve son impulsion.

Ce que je cherche, de façon tâtonnante, à mettre en relief en référence aux textes, c'est la difficulté qu'il y a à assumer la position d'interprète ; cette position, à la fois, exige le maniement d'un savoir et suppose un renoncement à celui-ci. C'est aussi la difficulté qu'il y a à " observer " une situation dans laquelle on est immergé.

Dans le troisième chapitre d'*Au-delà du principe de plaisir*, Freud invite l'analyste à prendre garde que le patient conserve une certaine capacité de surplomb ; cela bien qu'il soit obligé de lui laisser revivre le refoulé dans le transfert. Or, avec qui cela est-il possible, sinon avec l'analyste, dont on peut alors se demander d'où lui-même tient sa propre position de surplomb. La réponse immédiate est, *bien sûr* : de sa propre analyse et de la présence virtuelle de ses pairs. Et cette réponse est assurément juste. Mais est-elle complètement satisfaisante ? Qu'en est-il de ce qui, chez l'analyste, reste saisi par le transfert ? Un saisissement proche de la stupeur surgit parfois dont il est nécessaire de se dégager, faute de quoi patient et analyste se retrouvent dans une sorte d'enfermement (avec toutes les connotations du mot). La tentation peut alors être le recours à une théorisation mais le risque, cette fois, est de figer un processus, jusqu'à une menace de la dévitalisation, à la façon de la radioscopie.

Je vais maintenant parler de la cure d'une patiente, que j'appellerai Anne. Sans bien savoir pourquoi, lorsque j'ai été pressenti pour parler ici, j'ai aussitôt pensé à elle. Peut-être parce qu'elle suscite chez moi un sentiment particulièrement vif de responsabilité. Peut-être aussi en raison du fait que, bien qu'elle m'apparaisse comme une analysante - modèle - ceci dit *cum grano salis* et restant à expliciter — elle provoque parfois, dans une ambiance d'urgence et d'angoisse, une sorte de perte de mes repères, sous la forme d'un surinvestissement de la réalité ; je désigne la réalité factuelle, événementielle, dont le souci

éclipse la seule réalité censée importer dans l'analyse, à savoir la réalité psychique et son actualisation transférentielle. Cela est quelque peu paradoxal car la " maladie artificielle " que constitue la névrose de transfert (Freud, " Remémoration, répétition, perlaboration ") remplit très largement son existence, jusqu'à l'excès, selon elle.

Cette jeune femme, elle avait alors à peine passé la trentaine, s'est adressée à moi en raison de diverses phobies et angoisses, mais surtout parce qu'elle se sentait " frigide de cœur ". Elle entendait par là une incapacité à aimer vraiment, à se donner complètement - tout l'opposé de ce que j'ai ressenti avec elle lors du premier entretien. Elle me déclara d'emblée une confiance entière, me faisant très facilement oublier qu'il s'agit d'un symptôme comme un autre (Freud, " Le début du traitement ").

Née en Allemagne d'un père allemand et d'une mère française, elle est arrivée en France à l'âge de deux ans. Ses parents se sont séparés quand elle eut sept ans, pour des motifs qui restent imprécis. Son discours est fluide, contrôlé, mais elle me touche en exprimant l'impression que ses études brillantes, son métier enviable, la " force " qu'elle affiche, que tout cela constitue une façade masquant une souffrance immaîtrisable.

Une de ses façons de résister a longtemps consisté à parler sans discontinuer du début à la fin des séances, apportant de nombreux rêves, rapprochant aisément présent et passé, associant avec une remarquable liberté et parfois une étonnante crudité d'expression ; elle a en particulier une grande capacité à laisser jouer mots et images selon les lignes des transpositions pulsionnelles, dans des sortes de tourbillons parfois saisissants. C'est ce qui m'a fait parler d' " analysante-modèle ". D'autant plus, j'y insiste, que je n'y perçois ni artificialité ni complaisance.

Dans le divorce, disait-elle, elle avait pris le parti de la mère. Humiliée, celle-ci vouait une haine inexpiable au père ; celui-ci au contraire disait à l'enfant son souhait de reprendre la vie commune. Cette haine de la mère a ceci de troublant pour Anne qu'elle la ressent encore aujourd'hui comme annulant radicalement l'amour qui avait été à l'origine de son existence ; pourtant l'entourage familial lui en a donné

témoignage, confirmant les souvenirs de ses premières années : ceux d'un couple beau, amoureux, emporté dans l'élan de la grande réussite sociale du père.

Elle décrit un déchirement. D'un côté, une mère chez qui elle habitait avec sa jeune sœur, mère aimante mais trop raisonnable, trop " lisse ", qu'elle percevait parfois déprimée et dont elle se sentait responsable. D'un autre côté, un père un peu fantasque, tourmenté, coléreux mais aussi plein d'énergie, très cultivé, à la " présence " physique massive ; elle taisait l'aversion qu'elle éprouvait pour les " connasses " qui se succédaient plus ou moins rapidement dans sa vie. Un homme séduisant donc, mais trop pour la fille devenant adolescente et qui fut progressivement hantée, jusqu'à l'obsession, par la pensée qu'elle était l'objet de sa convoitise érotique. Elle précise bien que rien dans les attitudes ou les paroles de son père ne venait accréditer cette pensée. Mais cela l'empêchait de vivre l'amour filial où sa sœur semblait si sereine.

Et tandis que cette obsession tendait à s'estomper, ce père aimé silencieusement mourut brutalement d'une crise cardiaque. Anne avait 15 ans. Cette mort, elle ne la présente pas comme un traumatisme mais en fait comme un meurtre. Elle se rappela avoir pensé parfois que la mort de son père la délivrerait de ses tourments. Longtemps, elle n'exprima que peu de chagrin, se rappelant plutôt comment elle avait " assumé ", se montrant " forte ", comme toujours. Peut-être obéissait-elle ainsi à une injonction implicite de la mère qui lui avait dit combien cette mort allait être douloureuse pour sa sœur, elle qui aimait tant son père ! Mais mon hypothèse est que la mort du père, en ravivant intensément l'amour infantile, appelait comme une glaciation, accentuée par l'identification à la mère.

Cette glaciation fit qu'elle n'eut plus même un flirt pendant de longues années. Elle prend, dans la relation transférentielle, la forme d'une règle d'abstinence au sens strict : ayant commencé l'analyse quelques mois après la rupture d'une relation très passionnée, elle n'a, depuis, aucune relation amoureuse. Règle réversible puisque elle a " fui " un précédent analyste, en Allemagne, au moment même où elle avait noué cette relation.

Un épisode de sa petite enfance a contribué à fixer son amour avide pour le père. Sa sœur est née quand elle avait deux ans et demi. Peu avant cette naissance, le père l'emmènera en Autriche, auprès de sa propre mère et revint la chercher après. " Il n'y avait pas d'autre solution ", *dixit* la mère, " cette conne ! ". Elle hésite entre souvenir et souvenir d'un récit : à son retour elle aurait refusé les bras de sa mère et ne se serait plus exprimée qu'en Allemand, la langue du père. Elle m'indiqua, dans le premier entretien, qu'elle était parfaitement bilingue, sans accent décelable, pas comme sa mère qui parle allemand " comme une française ". L'allemand est resté comme la langue de la tendre complicité avec ce père ; celui-ci, se souvient-elle, lui racontait dans sa langue des histoires pour enfants, des histoires que sa sœur ne comprenait pas ! Notamment *Der grosse Räuber* (*Le grand voleur*), un récit qui la ravissait et dont l'évocation a suscité chez moi l'image d'une petite fille se laissant emporter dans les bras d'un homme.

J'en viens à deux séances qui centrent mon propos.

D'abord une séance où il est question de sa mère se plaignant récemment de troubles gynécologiques ; elle en fait un rêve d'hystérectomie, sans que le récit dise si l'intervention concerne la mère ou la fille. Le reste de la séance est remplie de propos confus, entrecoupés de sanglots, où elle exprime sa souffrance d'être seule, de ne pas avoir de relations sexuelles ; elle dit aussi la crainte irrépressible que celles-ci lui inspirent, " comme à une petite fille ", incapable qu'elle est de les imaginer sans qu'interfère la représentation de ses parents sexués. Pourtant, comme elle le dit, elle " sait ce que c'est " : elle a connu dans le passé amour et plaisir. Mes tentatives d'intervention tombent à plat ; elles ne rompent pas le trouble et le débordement émotionnel où je me sens impliqué, sans possibilité de dégagement. La mise en mots que j'effectue dénature l'ambiance de la séance ; elle suggère des " explications " en référence au fantasme de scène primitive, à la représentation des parents combinés, aux angoisses d'abandon et de castration ; ces idées ont pu me venir à l'esprit mais d'une façon qui m'apparaissait comme " plaquée ". Aucun contact n'était possible, où bien était-il trop étroit, le " quantum d'affect " ayant un effet sidérant.

À la séance suivante, Anne rapporte ses deux rêves de la nuit. Dans le premier, elle est enceinte et, à l'encontre de ce qu'elle a d'abord pensé, cela ne la protège pas d'une agression physique : des voyous pénètrent sur son lieu de travail et la brutalisent. Elle enchaîne avec le récit du second rêve, qui est très bref : elle est enceinte... son ventre devient tout mou et elle perd le bébé. " L'idée " - c'est le mot qu'elle emploie - qui lui vient, énoncée sur un mode impersonnel, est celle-ci : " ne pas aimer son enfant... ne pas en vouloir... quelque chose de triste, mais pas si triste que ça... un truc de haine... non, de rejet... ne pas vouloir s'embarrasser. "

La représentation-but qu'elle vive un amour satisfaisant et qu'elle ait un enfant - je n'ai pas dit : lui faire un enfant - cette représentation est si présente qu'elle ferme chez moi une voie associative vers " l'abandon " qu'elle a subi et une défense par le renversement de la passivité en activité. Cela au moins consciemment. Le mot " embarrasser " m'arrête et je lui dis : " comme hier... vous étiez *embarrassée* avec des choses que vous n'arriviez pas à penser et à dire. " Elle se montre émue aux larmes : " oui dit-elle... c'est exactement ça... j'ai l'impression que c'est en-dessous... sous-jacent ". Puis elle associe sur l'enfant que sa sœur attend, s'interrogeant : est-ce que je vais l'aimer ? Elle parle d'une voix hésitante, lente, laissant des silences entre ses paroles, façon qui ne lui est pas habituelle. Elle poursuit " *en même temps* c'est un soulagement pour moi que ma sœur ait un bébé " (je pense : soulagement de ne pas l'avoir détruite, de ne plus l'avoir en charge, que se rompe le trio des femmes, que la mère l'accepte...). Elle ajouta : " et en même temps ça doit me rappeler quand ma sœur est née... ce que j'ai ressenti alors, je n'arrive pas à le ressentir... je me sens perdue... "

*Je dis* : vous le ressentez en étant perdue... comme certainement vous l'avez été à ce moment-là...

- *Elle* : Je voudrais que ce soit des choses claires... ou très violentes.... J'accepte pas que ce soit juste ça...

- *Moi* : " juste ça ! " ... comme si c'était rien...

- *Elle* : oui, c'est comme si je minimisais.

Suit une longue séquence, dans une atmosphère de régression, où il est question de son désir forcené d'a-

voir à nouveau chacun de ses parents tout à elle, et que *en même temps* ils s'entendent, où elle dit son vœu de trouver une maison à elle, son souhait de pouvoir mener une vie de femme et laisser *en même temps* la petite fille vivre en elle (encore une image de grossesse). C'est donc un grand désordre de paroles, qu'elle laisse se déployer, qu'elle dit : " l'analyse c'est peut-être sentir plus que comprendre, ne pas avoir peur d'être victime de ses sentiments... Ça me rappelle quelque chose : ma mère m'a dit que, petite, je lui avais dit " il faut que tu te divorces " ; j'ai l'impression que déjà je résistais aux sentiments... ça me soulage de parler de tout ça... "

Pour ma part je me sens étonnamment léger, voire joyeux, à la fin de cette séance, avec l'impression d'un gain de liberté ; Anne admettant un réalisme tel celui invoqué par Yves Bonnefoy : " un grand réalisme qui aggrave au lieu de résoudre, qui désigne l'obscur, qui tienne les clartés pour nuées toujours déchirables. " (dans l'exergue à *L'improbable*, 1959).

Ce moment, que j'ai perçu et que j'aimerais vous faire percevoir, comme analytique a constitué un tournant dans cette cure, je dirai en quoi un peu plus tard. Il faut d'abord relever un paradoxe : les mots que j'ai énoncés sont à l'évidence une transposition de l'affirmation freudienne que la répétition est " manière de se souvenir " ; cette énonciation qui peut paraître très générale et livresque a affecté ma patiente, l'a touchée, c'est pour moi une *conviction*. Cela tient, je crois, d'une part, au fait que j'ai éprouvé cela en tant qu'analysant et d'autre part, au fait que je m'étais moi-même senti *perdu* lors de la séance précédente ; cela conférerait à mes paroles une charge particulière que j'appellerai poétique, en faisant taire l'emphase du mot, en le référant plutôt à son étymologie : la *poiësis* c'est " l'action de faire " - une maison par exemple, ou encore un enfant. Dans " L'inconscient " Freud écrit : " Avoir entendu et avoir vécu sont deux choses de nature psychologique tout à fait différentes, même si elles ont un contenu identique ".

Il s'agit de la possibilité pour le patient de faire sienne une interprétation. Mon hypothèse est que l'une des conditions de l'appropriation du " corps étrange interne " est celle-ci : que l'analyste ait lui-même vrai-

ment intériorisé ce qu'il énonce. Ne pourrait-on aller jusqu'à dire qu'il est nécessaire qu'il l'ait incorporé (dans un sens différent de celui de " Deuil et Mélancolie ") ou plutôt introjecté ? Ainsi peut-on entendre cette affirmation de Freud que seuls peuvent se dire analystes ceux qui " éprouvent effectivement sur leur propre corps (*Leib*), plus exactement sur leur propre âme les processus dont l'analyse affirme l'existence " (*La question de l'analyse profane*). De cela, je rapprocherai la différence qu'il y a dans la lecture d'un texte selon qu'elle est muette ou faite à haute voix. Le recours aux concepts de signifiant formel (Anzieu) et de signifiant de démarcation (Rosolato) peut rendre compte de cette apparence de magie. Peut-être aussi, mais là je m'aventure davantage, dans un lointain après coup : peut-être " perdu " a-t-il joué comme signifiant : père-dû, le père qui lui manque, le père envers qui elle est restée en dette d'amour, le père que je me dois d'être pour elle, l'" homme qui protège ". À plusieurs reprises, disant son découragement dans et de l'analyse, elle a exprimé la crainte que cela ne fût "peine perdue ".

Merleau-Ponty, dans un chapitre intitulé " Le corps comme expression et la parole " évoque " tous ceux qui transforment en parole un certain silence ". Parmi eux : " l'enfant qui apprend à parler et l'écrivain qui dit et pense pour la première fois quelque chose ". Nous pourrions ajouter : l'homme ou la femme en analyse. Ce que j'ai désigné comme tournant dans cette cure fut marqué par la possibilité pour Anne de rester davantage silencieuse, laissant plus large accès à l'inattendu, faisant droit à la " relation d'inconnu " (Laplanche dit : " ouverture à l'énigme ").

Un souvenir avait été maintes fois présent dans son discours : peu avant le divorce, son père rentre d'une sortie nocturne et solitaire ; elle entend son pas lourd puis des vomissements dans les toilettes. Ce souvenir constituait comme un carrefour pour de nombreuses chaînes associatives liées à des images violentes : des disputes entre ses parents, le père surpris à embrasser une femme, des petites taches marron fascinantes dans la cuvette des toilettes chez le père, celui-ci imaginé se masturbant, l'odeur du sexe de la mère, elle-même, enfant, vomissant... Ce souvenir s'est progressivement trouvé désinvesti de son pouvoir d'excitation polymorphe.

Dans le même temps, il m'a semblé que le père pré-historique laissait place au père historique. Anne s'est étonnée de ne plus rêver de retrouvailles enchantées avec lui. Elle décida de placer dans sa chambre des photos de lui du temps de son adolescence (à elle) : un homme au physique banal, riche de qualités mais affecté de défauts pénibles. Un souvenir est pour la première fois convoqué : accompagnée d'une copine, elle passe impromptu dans le quartier où habite son père ; entrée dans l'appartement, elle entrouvre une porte et le voit dormant par terre près d'une bouteille de whisky. Elle rejoint sa copine dans le vestibule et lui dit qu'il est absent. Elle n'en parlera jamais, à quiconque. Le rappel de ce souvenir va dans le sens d'une désidérialisation. L'image assez prosaïque de l'abaissement vient à l'appui d'un mouvement de désertisation.

Un inflexionnement dans les motions psychiques concernant la mère se marque dans ce que l'on pourrait appeler un agir transférentiel latéral : elle décide de mettre les distances de façon assez drastique avec elle. Cela n'a duré que quelques semaines mais a appelé mon premier mouvement d'identification - au moins conscient - à cette femme ; je me suis aperçu que je me la représentais belle certes, mais froide, lointaine, insaisissable et que je ne lui prêtai guère de sentiments. Cela en dépit du fait qu'Anne la décrit mère tendre et attentionnée ; jusque là elle n'était évidemment pas absente dans l'analyse, mais rien de consciemment discernable ne s'actualisait transférentiellement de sa présence.

Dans *Constructions dans l'analyse*, Freud affirme que le dévoilement total de l'inconscient est " seulement une question de technique analytique ". Or, tout le mouvement du texte, de même que l'expérience, montre qu'en matière d'interprétation, il y a davantage de questionnement que de technique assurée. Le terme *Frage* lui-même, ne l'oublions pas, a une racine qui renvoie à désirer, chercher, exiger. Ce que je voudrais faire entendre, c'est que cet énoncé se creuse en quelque sorte, dans sa matière même, pour s'ouvrir dans une pluralité de directions. Ne peut-on voir là, une analogie avec l'inquiétude qui permet de garder l'écoute vivante ?

La pensée de Freud suit un parcours qui le mène du " souvenir " à la " vérité historique " après un détour

par ce succédané qu'est la " conviction " relative à la construction. Dans un premier moment, se fondant sur l'idée que " l'essentiel est *entièrement* conservé ", il soutient que l'analyste peut " faire apparaître *entièrement* ce qui a été caché ". Et, à la différence de l'archéologue, qui le plus souvent ne peut prétendre qu'au vraisemblable, il peut lui accéder au *vrai*. Cela en conformité avec la métaphore de Pompéi. C'est l'objet du travail de construction (ou, " si l'on préfère de reconstruction "); celui-ci, même s'il n'avance que pas à pas, fait que " tout deviendra clair " - comme une " image fidèle " et " complète " (rappelons-nous la radioscopie !).

Or, très souvent, dit Freud dans un deuxième temps, la remémoration, cet effet de la levée du refoulement, reste un échec. Mais qu'importe ; " du point de vue thérapeutique ", un " substitut imparfait " apporte le même bénéfice : c'est la conviction, chez le patient, de la *vérité* de la construction. De cet effet, dit-il, l'explication " devra faire l'objet de recherches ultérieures ". Il néglige que peut ressurgir là l'imputation de suggestionner le patient qu'il a écartée quelques pages plus haut.

Tout se passe comme si Freud laissait de côté la thématique du transfert au profit d'un savoir scientifique qui bannirait l'affect. Selon un tel point de vue, nulle place pour ce que Rosolato nomme l' " infrastructure fantasmatique de toute construction ". D'où une sorte de saut logique dans le texte Freud, donc, renvoie à plus tard la question de la conviction et ouvre ce qu'il désigne comme " une autre perspective ".

Or, la survenue de souvenirs " excessivement nets " mais marginaux à l'occasion de l'énonciation d'une construction pertinente, cette survenue est-elle étrangère à la formation de la conviction et à la modification du fonctionnement psychique ?

Freud indique une discontinuité, là même où il en suggère une en montrant comment il s'agit d'un compromis entre résistance et levée du refoulement. Mais il insiste sur le mécanisme métapsychologique

aux dépens de la signification plus globale du phénomène. En le disjoignant de son interrogation sur la conviction, il repousse en périphérie la prise en compte du transfert. De même avec le " par exemple " qui réintroduit l'évocation de la répétition dans le transfert, faisant de celui-ci un élément parmi tant d'autres, alors que par ailleurs il réaffirme sans cesse sa place décisive dans la cure. Serait-ce, parce que du transfert, nous n'avons que des " indices " ? Ce qui rend fort problématique l'idée d'une élucidation totale.

Une telle *vision* est en contradiction avec un passage du texte qui me paraît essentiel : celui où Freud dit que l'hallucination ouvre sur le temps des débuts du langage. Avec en arrière-plan le rapprochement que propose J. Laplanche entre " situation anthropologique fondamentale " (celle de l'*infans*) et dispositif analytique, on peut y trouver argument en faveur de la régression dans l'écoute, telle que les mots puissent retrouver leur puissance de " vocables " (Fédida). Rappelons-nous l'article " Psychanalyse " (1923) où Freud écrit que l'analyste, à condition qu' " il s'abandonne à sa propre activité d'esprit inconsciente ", " capte (...) l'inconscient du patient avec son propre inconscient ". Et quelques lignes plus loin, il en appelle au " tact ", terme qui fait référence au corps.

Il me semble que, dans l'exemple clinique que j'ai proposé, c'est la place laissée à un " chaos passager " (Ferenczi) qui a permis une mobilisation psychique. La traversée d'un moment où les mots manquaient aux deux protagonistes de l'espace de la séance, l'installation d' " un certain silence ", a rendu possible l'authentification d'un éprouvé qui n'a pu être repris dans des mots que parce qu'il avait été " transféré ".

Pour ne pas conclure, je laisse à nouveau la parole à Y. Bonnefoy. Il rappelle " ce que devient la parole quand on a su ne pas oublier qu'il existe un point, dans beaucoup de mots, où ceux-ci ont contact, tout de même, avec ce qu'ils ne peuvent pas dire ".

# *Une expérience de l'interprétation :* *l'acte du sexuel infantile*

Catherine Chatillon

S'adresser à ceux qui n'ont jamais parlé, en public, dois-je ajouter, pour dire leur expérience, cette proposition du Comité scientifique, comme me l'a précisé Dominique Clerc avec humour, constitue une provocation salutaire mais redouble la difficulté de l'approche du thème par la conflictualisation que contient en lui-même ce projet ; en effet, faire part de ce qui ne peut se dire hors du dispositif de l'instant de l'énonciation, de ce qui ne peut naître que de l'absence, condition même de sa formation (pour évoquer P. Fédida), formalise un paradoxe inquiétant que l'ajout du mot " expériences ", au pluriel, qui plus est, loin de lever, vient au contraire troubler un peu plus.

Demander à ceux qui ne parlent jamais, donc, d'évoquer pour vous, le plus intime d'une cure, c'est-à-dire ce qui se situe dans l'entre deux, au minimum à l'entre deux corps, exactement ce qui constitue ce rapport si singulier à l'autre, est une gageure à tenter de soutenir.

Et si, dès lors, la sollicitation à faire part, à témoigner d'une expérience pouvait être reçue comme acte interprétant dans cette analyse sans fin que poursuivent les pratiquants de la technique que nous sommes, tant avec leurs patients source de transferts, qu'avec leurs pairs amis et ennemis ?

Et si la qualité fragile d'être analyste tenait à la capacité toujours menacée d'être interprété, condition de l'acte interprétant ?

Alors, il serait utile de se confronter à la tension intra psychique que soulève la fréquentation sur un thème précis des écrits, reflets de la pensée des autres, de supporter l'impuissance liée à l'intelligence des différentes voies déjà ouvertes et de laisser œuvrer en soi les effets inconscients de ce qui sera alors entendu.

Et face au vertige que provoque l'éventualité d'un tel programme, le mot "expérience " pris au pied de la

lettre et au singulier, et au sens premier de " faire l'essai de... " Adjoint à " l'interprétation " offre un repli possible vers l'acte d'une technique, toujours à réitérer, tentative impossible de traduction.

Selon le Robert, " l'expérience de " dirait " le fait d'éprouver, (à entendre ici comme mettre à l'épreuve) considéré comme un élargissement ou un enrichissement de la connaissance, du savoir, des aptitudes ".

L'expérience de l'interprétation, celle qui m'intéresse aujourd'hui, pourrait alors être entendue comme l'éprouvé d'un acte de l'analyse, phénomène crucial dont l'observation dans l'après coup permettrait une construction seule à même d'en rendre compte. Cette expérience ne serait pas l'exercice de l'interprétation mais une mise à l'épreuve intra psychique, " œuvre analytique engagée chez l'analyste comme chez l'analysant " (c'est ainsi que la définit J.-C. Rolland), origine de la pratique.

Comment alors témoigner de cette expérience si elle s'inscrit au plus intime, renouvelée à chaque fois comme la première, comme s'accorde à le dire chacun des auteurs ayant réfléchi à la question, comment faire part des effets de l'indicible, du non théorisable, comment exposer son roman de l'affaire pour ne pas dire sa théorie, sans, comme l'indiquait si justement Didier Anzieu, s'exposer à l'intolérance ?

Et, l'intolérance, n'est-ce pas un mot juste pour nommer cette expérience même de l'interprétation, figure de ce qui s'impose sous l'effet du transfert, voix de l'infantile ?

" Elle est jolie comme un cœur " est l'expression dont la répétition en voix intérieure m'est nécessaire à l'accueil de la tornade qu'elle met en mouvement lorsqu'elle entre.

Elle s'assied, sur le sol, ignorant le confort du fauteuil qu'elle repousse violemment, loin dans la pièce cont-

re la cheminée, provoquant une série de chocs dont l'amplitude sonore désorganise l'espace feutré que, comme vous tous, j'entretiens soigneusement.

" Elle est jolie comme un cœur qui dérange " ; elle est si grande qu'elle est obligée de se rouler en boule pour se trouver, se sentir vivre ; elle convoque le corporel, brutal, envahissant, celui qu'elle mutile savamment pour le contenir.

" Elle est jolie comme un cœur qui dérange et souvent anime le mien " : il peut alors battre de peur soumis à ces provocations inhabituelles, aux menaces que son agitation soulève.

Et pourtant, la phrase s'allonge, qui contient la violence des actes, la pensée se déploie, un étrange dialogue s'instaure, un corps à cœur ouvert.

Et puis, elle parle ou plutôt bombarde de mots organisés en questions grâce auxquelles elle construit son interlocuteur ; souvent, je réponds, lui raconte une histoire, nous voyageons beaucoup ensemble, parcourons les chemins du monde, nous décrivant les paysages inconnus.

Elle sort de l'hôpital où l'avaient conduite ses actes agressifs graves et reprend ses études.

Elle écrit beaucoup et bien, de longues lettres anonymes dont elle inonde ma boîte aux lettres et que je lui rends ; elle en fait un journal intime.

Parfois, elle s'assoit à mes pieds et parle à l'espace qui s'ouvre devant nous, ce sont alors de longues séances paisibles où la pensée retrouve sa voie, le corps s'immobilise, le cœur se calme, l'analyste croit retrouver sa fonction...

Au retour d'une absence qui nous a séparées plus d'un mois, elle prend place dans le fauteuil, le déplace, le tire très, trop, près du mien, marquant de son empreinte le parquet fraîchement ciré, me regarde et dit : " comment est ce possible que, pendant tout ce temps, pendant lequel vous avez dû voyager et découvrir plein de choses merveilleuses, vous n'ayez pas changé du tout ? Que vous soyez toujours la même ? "

Choc d'une interprétation pour l'analyste, peut-être la seule dont il puisse rendre compte dans une construction d'après coup. Stupeur hypnoïde d'une paro-

le juste, prise dans les rets d'un transfert qui n'est jamais à sens unique. Enigme des mots dont l'indéchiffrable, pourtant contenu dans l'expression manifeste, ne peut prendre sens hors du contexte de ce " transfert d'un jour " selon la formulation de Winnicott, c'est-à-dire de l'instant même de son énonciation.

Et ce moment là, que j'aimerais encore nommer " aujourd'hui ", tant la notion du temps était en fuite, cet instant là pourrait bien avoir levé, cette résistance à l'analyse de l'analyste qu'alimente aisément l'aménagement d'un cadre pourtant parfois indispensable.

Parole juste car venant dévoiler l'indicible à soi même, l'usage intime de chacune des cures pour son propre compte, point de rassemblement d'une problématique, condensation de la théorie, celle qui permet de continuer à entendre au plus près de cette chose étrange qu'on appelle inconscient.

De cette parole interprétante, dans l'éclairage cru apporté peut-être au désir d'immuabilité, immortalité de l'analyste, repérable tant dans l'effet perceptif immédiat que dans la mutation secondaire produite dans l'écoute, il eut sans doute été possible d'en faire une analyse précise, une théorie du transfert ; mais mon propos ici, cet après midi, serait plutôt de tenter d'approcher, je pourrais presque dire d'apprivoiser, l'éprouvé de ce temps, tentative de figuration d'une origine de la pratique.

Remontons à la source de l'expérience de l'interprétation, celle qui alimente le fleuve de cette pratique ou plutôt de sa technique, fiction nécessaire à la suite de mon propos.

Dans un texte intitulé " Danube ", Claudio Magris au moment d'entreprendre la relation de son extraordinaire voyage savant et littéraire le long de ce fleuve, s'intéresse aux mythes présidant à la reconnaissance officielle de sa source et part sur les traces d'Amédée, celui qu'il nomme le " sédimentologue distingué ", vérifier l'hypothèse hasardeuse de ce dernier - hypothèse selon laquelle le Danube naît d'un robinet.

Suivons Amédée, nous sommes en République Fédérale Allemande, dans un champ noyé par d'innombrables et minuscules filets d'eau ; sur ce pré

avance Amédée, chaussures et pantalon trempés ; il gravit la pente cherchant en amont de la résurgence de la Breg qui est la source reconnue du Danube, l'origine de l'écoulement noyant le champ.

Amédée remonte le cours des filets minuscules qui descendent la pente jusqu'à " une longue gouttière " qui longe un bûcher flanquant une vieille maison ; il se dit alors que si un fleuve, c'est de l'eau visible, exposée au grand jour et aux regards humains, eh bien cette gouttière, c'est le Danube. Rendu à ce point de la recherche d'Amédée suivi de Claudio Magris, je dois vous lire presque intégralement la suite :

" Si on se rend sur les rives d'un fleuve à des endroits et à des moments différents, en pointant toujours son doigt vers l'eau et en disant chaque fois " Danube " - le logicien Quine, à qui on doit cette théorie de la définition ostentatoire et des gestes répétés d'ostentation, l'appliquait en fait au Méandre -, on parvient à cerner l'identité du Danube. Ce dernier existe, il n'y a aucun doute, et sans solution de continuité ; si Amédée grimpe la pente en haletant et pointe l'index en disant sans cesse " Danube ! " sur la source de la Breg, sur le filet d'eau du pré qui l'alimente et sur la gouttière qui alimente ce filet d'eau, c'est qu'il s'agit bien du Danube. "

Mais cette gouttière, qui l'alimente, quelle divinité fluviale cachée et non ostensible ?

Un robinet, que personne ne serait arrivé à fermer, relié à un tuyau de plomb, peut être aussi vieux que la maison et qui va se perdre dieu sait où....

Et qu'arriverait il si on fermait ce robinet ? L'image de Bratislava, de Budapest, de Belgrade et de ... Vienne à sec !

Et, pour commencer nous dit alors Claudio Magris, ce robinet n'existe pas. Refaire le trajet d'Amédée devient son entreprise littéraire, la source, sa création.

" Il n'y a donc aucun robinet, ni dedans ni dehors. L'eau qui humidifie le pré d'où sort la Breg provient d'un tuyau, enfoncé verticalement dans le sol ". Le tuyau rejette son eau dans une gouttière rudimentaire, laquelle l'amène à son tour dans un seau, où la vieille habitante de la maison contiguë, va chercher l'eau dont elle a besoin. " Ce seau est toujours plein,

et l'eau en supplément, qui y arrive sans cesse, descend la pente puis inonde et imbibe le pré, qui, dans le creux en contrebas, donne naissance à la Breg c'est à dire au Danube. "

Claudio Magris conclut ainsi la relation de cet épisode : " Jurer sur le Danube que cette gouttière c'est le Danube ? Dans cette histoire c'est le fondement qui fait défaut, la base qui soutiendrait l'ensemble ; la gouttière qui alimente la source s'alimente aussi à cette source. "

Géniale démonstration de l'auteur quand à l'énigme de l'origine et à cette nécessité pourtant incontournable d'en fonder une, la sienne, support de toute théorie.

J'ai beaucoup aimé Amédée parce que ce que j'ai omis de vous dire jusqu'à présent est que cet homme, savant de formation, rompu à la vérification expérimentale ne se donne pas la peine de vérifier l'existence du robinet dont il vient d'apprendre l'existence par quelqu'un qui vient à son tour de l'apprendre de quelqu'un d'autre dont la crédibilité est invérifiable...

Ai-je eu besoin de m'appuyer sur Amédée pour faire sourire Jean-Claude Lavie ou ai-je trouvé dans cette histoire singulière et pleine d'humour l'illustration possible d'un geste qui, chaque fois en quelque sorte, a valeur de recommencement, geste interprétant de désignation ?

Il est en effet possible que l'expérience de l'interprétation dans la cure analytique soit la trouvaille à renouveler, réouverture vers l'énigme de la source.

" La théorie, c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister ", cette formule énigmatique prononcée par Charcot et rapportée par Sigmund Freud en 1893 comme lui ayant fait une " forte impression ", cette phrase dont je vais vous rappeler le contexte, cette phrase, donc, constituera pour mon propos, l'une des sources possibles de l'expérience de l'interprétation chez Freud, autre fiction nécessaire à ma tentative.

Le contexte, donc : dans un texte écrit à la mort de Jean-Martin Charcot, Freud se souvient d'une des séances à la Salpêtrière autour du Maître et raconte la scène suivante :

" Nous étions un jour un petit groupe d'étrangers réunis qui, élevés dans la physiologie académique allemande, l'importunait en argumentant ses innovations cliniques : " mais cela ne peut pas être " lui objecta une fois l'un de nous, " cela contredit la théorie de Young Helmholtz ". Il ne répliqua pas : " tant pis pour la théorie, les faits de la clinique ont la préséance ", etc., mais il nous dit bel et bien, ce qui nous fit une grosse impression : " la théorie c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister ".

Dans la citation que je viens de faire, cette phrase est en français dans le texte.

En 1925, dans un autre de ses écrits, traduit en français sous le titre *Sigmund Freud présenté par lui même*, se retrouve l'évocation de cette réplique ; Freud se souvient alors combien certaines démonstrations de Charcot provoquaient perplexité et tendance à la contradiction, elles obligeaient les auditeurs à tenter de se référer aux théories en cours mais le maître réfutait de telles objections avec amabilité et patience.

C'est au cours de l'une de ces discussions que fut lancée l'expression : " ça n'empêche pas d'exister " et Freud d'ajouter commentant ce qu'il appelle " bon mot " qu'il s'est gravé en lui de façon inoubliable ; en lui, en effet, puisqu'une note dans l'une des traductions des leçons du mardi indique que cette remarque s'adressait bien à lui.

De cette formule lapidaire, aucune explication, aucune interprétation secondaire mais une impression gravée et la répétition à 30 ans d'intervalle de son énoncé en Français avec l'énigme que portent en eux ces mots étrangers jamais traduits en allemand tombant dans l'oreille de celui qui, s'excusant de mal parler notre langue, s'entendit répondre par son interlocuteur " il est trop modeste, il ne lui manque que d'habituer l'oreille ". " Habituer l'oreille " cette belle expression serait-elle à même de donner une représentation verbale d'une mutation dont seuls les effets sensibles pourraient donner la mesure ?

Marchons dans le pré mouillé de l'eau de la source : remontons le cours de quelques souvenirs de ceux que l'on reconstruit pour les utiliser et les mettre au service d'une histoire, celle d'une théorie.

C'est un homme jeune, médecin et professeur, enthousiaste, amoureux passionnément, qui s'installe

à Paris en octobre 1885 ; un scientifique avec un projet précis, celui de devenir " un grand savant et de guérir tous les malades nerveux incurables " ainsi qu'il l'écrit à Martha avec qui il entretient une correspondance quotidienne pendant son séjour.

Il faut suivre Freud écrivant à Martha pour mesurer la force de ce qui s'engage dans la relation à Charcot.

Jean-Martin Charcot est alors un maître de la faculté de médecine de Paris, de notoriété internationale, un pionnier dans l'exploration des maladies du système nerveux central, de 30 ans l'aîné de Freud.

Freud, lui, est connu pour ses publications de chercheur en neuro anatomie, il est engagé dans la voie des recherches fondamentales, et on peut imaginer que l'enseignement de Charcot ouvre en lui une perspective nouvelle : expérience étrangère dont le fondement basé sur l'observation lui est pourtant familière ; de la pratique systématique de la dissection des cerveaux malades à la démonstration de la suggestion, l'observation pendant, après, toujours, le regard comme outil de la technique, constituent l'essentiel de la méthode de Charcot qui s'adresse à l'hystérie.

Charcot observe sans un mot le langage des corps, Freud observe Charcot.

Allons, encore un pas de plus dans le pré mouillé :

Paris prend peu à peu le visage de Charcot ; la rencontre est prise dans la configuration œdipienne et donc riche de significations conflictuelles, source d'invention.

Quotidiennement, parfois au milieu de la nuit, rentrant de soirées chez le maître dans cet hôtel parisien du boulevard Saint-Germain, Freud écrit à Martha ; il lui fait part de ses impressions, de ses inquiétudes, de ses mouvements d'humeur et du changement qui progressivement s'instaure en lui ; et l'écriture est aimantée par cette interlocutrice invisible dont l'absence anime le déplacement : transfert de Paris à Vienne, élan d'amour propre au soulèvement de l'inspiration qui lui fait confondre dans un même mouvement ces deux figures Martha et Charcot.

Freud soumis à la désorientation, fragilisé par l'exiguïté de ses moyens financiers, confronté à la difficulté d'apprentissage d'une langue étrangère et au

besoin parfois vif de trouver quelqu'un qui s'adresse à lui, Freud se questionne sur ses capacités à égaler le maître.

Freud souffrant, si soucieux de sa santé, de ses malaises, atteint comme il le croit lui-même de neurasthénie, et s'inquiétant de son hérédité qu'il trouvait sévère mais aussi des contrariétés que lui réservait la vie et susceptibles de jouer le rôle d'agents provocateurs, Freud s'identifie à l'hystérique de Charcot.

L'hystérique de Charcot se prête au regard acéré du maître qui construit une séméiologie rénovée des symptômes non en les expliquant mais en les décrivant et rend intelligibles ces phénomènes, leur donnant la forme d'une création, dégagée de la maladie. Cette hystérique devenue l'objet de l'observation s'affranchit du regard en s'appropriant sa symptomatologie, c'est elle qui fait répéter à Charcot " c'est toujours, toujours la chose génitale ".

Il faudrait, pour être sérieux, rappeler aussi la complexité et la richesse du contexte scientifique tant en France qu'en Allemagne et la diversité des échanges entretenus dans ce domaine par les deux pays à cette époque malgré la guerre, évoquer le foisonnement inventif de la médecine et des avancées rapides de l'après guerre, il faudrait parler de l'hystérie et du débat engendré par les différentes approches de cette question, il faudrait ne pas oublier le creuset de l'environnement indispensable à la flamme du transfert.

La gouttière est en place, l'eau y coule,...

Freud raconte à Martha, Charcot s'adressant à lui, l'étranger, amoureux frustré de Martha Charcot, soumis aux symptômes hystériques, en conflit avec lui-même et les autres aussi, lui formulant : " la théorie c'est bon mais ça n'empêche pas d'exister ".

Prenons-nous pour Amédée suivi par Magris et désignons la source, celle de l'expérience première car nommée un instant comme telle, celle de l'interprétation, et imaginons la perplexité de Freud, sa surprise, l'écho et le chemin frayé vers un changement de point de vue.

La formulation de Charcot résonne en Freud mis en disposition de la recevoir par la posture régressive qui est alors la sienne : il est à l'étranger, déplacé, rede-

venu élève, dans un certain dénuement propice à l'ouverture sensible, il use encore de cette substance, la cocaïne, objet de recherche et de déception pour calmer l'inquiétude qui souvent l'anime avant de rencontrer le Maître ; le transfert est à l'œuvre, engagé dans le lien chaste et amoureux à Martha, entretenu par une correspondance active et maintenu actuel par la relation à Charcot, relation empreinte de cette ambivalence vive nécessaire à la condensation des figures ; l'environnement étranger et désorientant, la fascination exercée par la pratique de l'hypnose " ciel ouvert de l'interprétation ", organise le dispositif.

Alors, sur les pas de Magris suivant les traces d'Amédée évoquant Quine, je pourrais dire à haute voix, la désignant par ce geste : c'est l'interprétation ! Cette aubaine rare et précieuse dont l'expérience fait l'analyste et dont seul l'après coup peut éventuellement témoigner.

Le 24 novembre 1885, Freud écrit à Martha : " je crois que je change beaucoup... Charcot, qui est l'un des plus grands médecins et dont la raison confine au génie est tout simplement en train de démolir mes conceptions et mes desseins. "

Freud était venu à Paris avec ses travaux de laboratoire mais il a rencontré un homme, un savant, spécialiste de l'anatomie pathologique mais aussi fin clinicien dont le regard porté sur l'hystérie a fait de la pathologie de la grande névrose une maladie de l'humain.

La théorie n'empêche pas la brutalité des faits cliniques d'exister.

À la fin de son séjour à Paris, Freud médecin est devenu un autre homme, il n'a pas caché sa gratitude d'avoir appris grâce à Charcot à maîtriser ses tendances spéculatives, peut être a-t-il appris aussi à ouvrir l'oreille;

Il écrit à Martha en mars 1885, à la veille de quitter Paris : " j'ai gardé un souvenir vivant et exaltant de Charcot un peu comme celui qui me reste des 10 jours passés auprès de toi.

J'ai l'impression d'avoir vécu quelque chose de très beau qu'on ne pourra jamais m'enlever. Je suis devenu plus sûr de moi-même, plus adroit, plus expert dans mes rapports avec mes collègues. "

Framer une voie est la visée de l'interprétation ou plutôt de l'acte interprétant perpétré, dans un transfert, par la parole soudain entendue, produisant un mouvement, un déplacement propre au changement interne et profond des convictions ; Paris est l'espace de la germination de l'invention freudienne, la parole de Charcot, reconstruite par un énoncé porteur intime de la conflictualité à l'œuvre est utilisée par Freud comme première expérience d'interprétation, les termes de l'invention sont posés, l'auto analyse est engagée.

C'est aidée de cette modélisation, affaire purement personnelle du transfert à Freud que j'ai pu avancer sur la piste d'une représentation possible du thème proposé en le singularisant : l'expérience de l'interprétation c'est-à-dire l'interprétation comme expérience du transfert, un fait de l'analyse, un acte du sexuel infantile, ce dont je vais essayer de m'expliquer...

Prenons les choses par un autre bord, après la construction d'une histoire, représentation distanciée d'une source désignée, point de fixation nécessaire à l'avancée, et revenons à la clinique d'une pratique.

Ezéquiél, et je vous épelle ce beau prénom parce que cela a de l'importance pour la suite de ma narration..... ? Ezéquiél, donc, est en analyse depuis plusieurs années ;

l'analyse est confortable, animée, empreinte de l'humour que cet homme, journaliste, sait manier offrant à son analyste la qualité d'une relation dans laquelle une forme de dimension amoureuse et intelligente est présente et à l'œuvre.

Au fil du temps passé ensemble à régresser, répéter, remémorer, transférer, conflictualiser aussi, se sont perdus de vue les symptômes sensibles au moment de l'instauration de la situation analytique. La pente mélancolique s'est transformée en cette capacité dépressive dont nous a si bien parlé Pierre Fédida, potentialité créatrice essentielle pour cet homme qui vient de réaliser un film documentaire sur la guerre d'Espagne, faisant ainsi se rejoindre en un geste la question de ses origines et la rébellion paternelle tant admirée.

La problématique sexuelle, symptomatisée par une impuissance transitoire, abordée dans le transfert, par

la voie œdipienne ouverte par la réactualisation avec l'analyste femme du lien à la mère, semble provisoirement résolue.

Ce soir là, dans le transfert du jour, Ezéquiél raconte une anecdote : l'un de ses amis proches qu'il a eu le plaisir de soutenir dans l'effort de la rédaction d'un roman dont la publication est imminente, a souhaité inscrire en dédicace son prénom : retour de l'éditeur avec un refus concernant l'orthographe de ce prénom éminemment biblique, Ezéquiél doit s'écrire avec ch et non avec un q !

Fureur du patient, fils d'un communiste athée et républicain espagnol, qui obtient après de nombreuses tractations la reconnaissance des éditions quand à l'écriture, fidèle à sa langue maternelle, de son prénom.

L'originalité de cette orthographe m'évoque à ce moment précis un autre Ezéquiél, un adolescent dont j'ai le souci dans une institution pour laquelle je travaille. Cet adolescent qui a été admis dans cet établissement plusieurs années auparavant avait été prénommé ainsi, avaient indiqué les parents, par gratitude pour ce journaliste dont ils entendaient la voix tous les matins, très tôt, sur les ondes régionales. Etrange concours de circonstance qui ne peut laisser indifférent ; Ezéquiél, l'enfant devenu adolescent présentifiait pour l'analyste Ezéquiél sur le divan...

Cette affaire troublante mais entendue et sue avait cessé depuis longtemps de me préoccuper, m'autorisant à croire à l'insignifiance de ce hasard.

Ce jour là, la concordance des prénoms oblige à penser à l'enfant, et par la voie intime des associations appelle le retour, stupéfiant du fait de son oubli, de la brutalité d'un fait pour le patient, sa stérilité totale et définitive abordée au cours des premières séances comme une banalité sans conséquence.

C'est animée seulement de la conviction qu'il y a à ce moment précis intérêt à ne pas négliger la force de ce qui anime que j'interviens pour dire au patient la présence de l'enfant, l'autre Ezéquiél, dans la préoccupation qui peut être la mienne, depuis que je l'écoute ; " C'est vraiment étrange que cet enfant soit là, dit il, car j'en connaissais l'existence, ses parents sont venus me le présenter, cela m'avait beaucoup tou-

ché mais j'avais complètement oublié cette histoire " ; et après un long moment de silence, " j'aimerais savoir ce qu'il est devenu ? "

" Apprenti boulanger " lui répondis-je ;

" Donc il m'écoute sans doute tous les matins "

" En effet... "

Peut être avez-vous, comme moi, précisément à l'instant de cet énoncé, sorte de révélation assez incongrue dans le cadre d'une analyse somme toute relativement orthodoxe, ressenti cette forme de culpabilité qui fait aussitôt se demander ce qui a bien pu arriver pour que cède cette retenue raisonnable qui accompagne la majorité des interventions ; il faut alors trouver une justification qui permette de se dégager de l'auto-reproche désagréable et la plus fréquente n'est-elle pas l'oubli, forme de refoulement de ce qui a pu se mettre à jour dans cet acte interprétant dont le dévoilement subi soulève un sentiment de honte.

Dans le cas précis, celui que j'évoque, l'attention portée à l'enfant Ezéquiél et indiquée telle quelle, brutalité du fait apparemment externe à la situation analytique, a réveillé les deux protagonistes en révélant pour une part le désir inconscient incestueux.

En effet, l'acquis trop pris au sérieux de la stérilité du patient, présentée comme une injustice organique acceptée, avait obturé la voie du conflit œdipien tant pour l'analyste que pour l'analysant.

D'autre part, je pourrais penser aujourd'hui que le maintien présent, mais isolé par la distance que matérialisait la notion de hasard, de l'autre Ezéquiél dans le transfert, agissait comme diffraction de la pulsion à l'œuvre.

L'usage pour mon compte, et je l'espère pour celui du patient, de ce savoir formulé comme une actualité du transfert, pourrait représenter une expérience dont la fonction d'interprétation apparaîtrait dans la construction qu'elle rendrait fertile après coup.

Ezéquiél, le grand, saisi par l'idée de cet enfant, Ezéquiél le jeune, comme création possible de l'analyse avec l'analyste s'est abandonné au fil des séances à l'évocation d'un infantile jusqu'alors tenu à l'é-

cart ; touché par la réactualisation de désirs inconscients, il s'est ému de son impossible devenir de père.

L'interprétation a incontestablement modifié son rapport à l'analyste, favorisant la régression et ouvrant l'accès à l'écho de la sexualité infantile.

L'analyse se poursuit beaucoup plus conflictuelle et décevante ; la création de l'enfant de l'analyse, expérience de l'interprétation, a prêté la parole au fantasme de chacun des participants elle témoigne de la résonance de ceux-ci.

Si je reprends là, l'affaire du sentiment de honte que j'évoquais précédemment, ce serait pour l'associer à cette notion d'acte du sexuel infantile dont j'ai qualifié le titre de cette intervention : en effet, cette expérience de l'interprétation poussant l'analyste hors de sa position permettrait un changement de point de vue quand à sa construction théorique, repère habituel de sa pratique.

Cette mutation de point de vue est sous tendue par la réanimation, à son insu, par la voie des perceptions (ici, visualisation quasi hallucinatoire de l'enfant de l'institution) d'un fantasme de scène primitive multiforme qui réalise un acte du sexuel par la parole.

Un acte du sexuel, au sens de la rencontre dans le transfert de désirs inconscients ; par cet acte de parole, se dévoile pour l'analyste, ce qui tend la visée de cette analyse, c'est-à-dire la possibilité de rendre le patient fertile, promotion idéale du changement.

L'énoncé de l'interprétation, dévoilant ce fantasme, a permis le renoncement à ce projet, la régression de l'analyste, l'acceptation de la perte, le travail de la déception.

Et la réalisation de cet acte interprétant, envisagé sous l'angle du sexuel, rappelle la honte liée au sentiment de culpabilité soulevé par la mise au contact des souhaits infantiles.

L'interprétation est le travail de l'analyste en séance, mais c'est une élaboration inconsciente qui concerne les enjeux du désir et effectue une levée du refoulement par la réalisation d'un acte psychique, création d'une forme fantasmée, produit du transfert ; son expérience relancerait le moteur de la créativité de la sexualité infantile et il faudrait se servir, pour évo-

quer cela, de la subtile différence opérée par Jean Imbeault dans un article du "*fait de l'analyse*" entre le petit et le grand infantile. L'expérience de l'interprétation ouvrirait à la perception de la manifestation du sexuel infantile, le grand, celui qui est le fait de l'analyse, refoulé sans cesse, impénétrable pour la théorie mais au cœur de l'invention freudienne ; " celui qui relève de la décomposition psychanalytique et des mouvements que cette décomposition réactive du côté de la perception ", comme le propose Jean Imbeault ; cet infantile dont la mise au jour passe essentiellement par le travail analytique de la construction, ce défi à la théorie serait approché dans l'acte interprétant, éclairage alors fulgurant porté sur l'ombre qui accompagne le déroulement de toute analyse réouvrant la polymorphie de ses possibilités inventives.

Mais l'expérience d'une telle interprétation, comme le rappelait déjà James Strachey élaborant le concept d'interprétation mutative, expose l'analyste autant que le patient à " quelque grand danger " lorsqu'a été dépassée la certaine difficulté intérieure tout à fait spéciale à surmonter ; on conçoit, ajoute-t-il, qu'un tel moment, acte crucial pour l'analyse, doive, plus que tout autre, mettre à l'épreuve les relations de l'analyste avec ses propres pulsions inconscientes. Cette expérience nécessite en effet la possibilité pour l'analyste de supporter un " naufrage narcissique " (comme l'indique si justement François Gantheret dans un article paru dans la revue *Trans*), pour que puisse surgir son énoncé dans l'espace créé de son surgissement. Ce serait, comme le dit encore F. Gantheret, un " sabotage de lui-même en tant que sujet comprenant", passage nécessaire au dégagement de la configuration immobilisée inconsciente dans laquelle sont engagés et pris analyste et patient ; supporter ce " non savoir ", l'analyste doit l'accepter renonçant à suivre le cours de ce qui s'est tissé à son insu, la déliaison opérée, en réanimant les désirs infantiles, cette acceptation alimente le mouvement nécessaire à l'auto-analyse.

Est-ce cette qualité de l'expérience de l'interprétation interprétante qui pousse F. Gantheret dans l'article que j'ai déjà cité à évoquer la pulsion de mort comme ce qui viendrait nécessairement côtoyer l'in-

terprétation ? C'est une question que je lui adresse et qui reste en suspens au terme de ce travail...

L'interprétation est toujours une expérience rare et précieuse qui requiert beaucoup de conditions, c'est l'aubaine d'une analyse qui va en modifier le cours et en imprimer le style. C'est une invention psychique, œuvre du transfert, accomplissement hallucinatoire d'un fantasme inconscient dont elle réanime les vestiges infantiles, opération particulière, source de changement psychique. Son expérience nécessite pour être renouvelée de maintenir ouverte la capacité à se laisser interpréter, c'est-à-dire à se prêter à cette déconstruction rendant perceptible l'ouvrage du sexuel infantile.

L'interprétation serait alors, selon ce point de vue, celui d'un instant et d'un transfert, l'acte sexuel dont la mise à jour passerait ultérieurement par le travail analytique de la construction.

L'expérience de l'interprétation, celle à laquelle j'ai tenté de donner une forme dont l'origine désignée appartiendrait à l'expérience freudienne et qui, bien que d'essence narcissique relève d'une cure et donc du patient, celle qui fait l'analyste et le style d'une analyse, nécessiterait pour que se maintienne vive la polymorphie créatrice de son activité que se réaligne la source de son cours par l'éprouvé renouvelé de cette même expérience en soi.

Se laisser interpréter, exercice éprouvant ni enseignable ni transmissible, brèche à maintenir ouverte au contact des patients, œuvre utile et indispensable des pratiques moins classiques : les psychothérapies, les institutions, nos groupes de travail pourraient-ils s'inscrire dans ce projet ?

Se prêter à cette déconstruction, se soumettre à cette force animée par le transfert pour laisser agir en soi ce Grand Infantile, cœur de la découverte freudienne, à la fois résistance et moteur de l'analyse serait la condition requise, geste à renouveler à chaque fois pour qu'advienne la possibilité de l'acte interprétant ; et cet acte, d'essence sexuelle pourrait alors réactualisant l'œuvre du fantasme inconscient par la mise au contact des deux scènes psychiques ouvrir à l'interprétation dont l'efficacité ne se mesurerait qu'à l'aune des constructions ultérieures.

Cette expérience au plus près de la " brutalité " des faits, origine fictive de l'interprétation, désorganisant la théorie pour mieux la contraindre à des remaniements, ouvre la voie à l'éventualité d'un acte de parole.

Ezéquier est parti ce matin ; il a pris sa décision au retour de l'une de ces absences qui, pendant des vacances, séparent analyste et patient ; il a mis fin aux rendez vous qui scandaient le temps, le sien et le mien, il dit avoir le sentiment de pouvoir faire seul avec lui-même, en l'absence de l'analyste, cet inter-

locuteur devenu intime ; l'auto-analyse est engagée ; au seuil d'une porte il pourra dire non sans humour : " vivre c'est risquer de mourir " .

Ezequier le jeune n'a appris ni à lire ni à écrire mais il sait ce que travailler veut dire, sa dextérité dans la confection du pain du petit matin lui vaut un apprentissage de qualité : il va avoir 16 ans...

L'expérience de l'interprétation ouvre l'horizon des séparations, éprouvés répétés des analystes.

La théorie, c'est bon mais cela n'empêche pas d'exister.

# Que devient la régression ?

Jacques André

" La régression n'existe pas ".

J'ai supposé que la forme particulière prise par l'intitulé de nos Entretiens : " Que devient la régression ? ", comme on s'inquiète d'une amie perdue de vue, que cette forme devait quelque chose à la sentence de Lacan proférée dans son séminaire de 1954-55. La formule en évoque une autre, plus célèbre : " LA Femme n'existe pas ", avec une différence pourtant de l'une à l'autre. Dans " LA Femme n'existe pas ", l'accent critique est mis sur l'article défini et sa prétention d'universalité : *la* femme n'existe pas, L'Homme vaut pour les deux sexes. Quand, dans l'énoncé : " La régression n'existe pas ", c'est " existe " qui se charge de l'essentiel. Ce que refuse en effet Lacan c'est, sinon l'idée même de la régression temporelle, mais la *réalité* d'un parcours à reculer vers des phases primitives du développement. La critique de Lacan dans le séminaire fait directement suite à un exposé de Jean-Louis Lang qui venait lui-même de souligner la " candeur naïve " de l'usage fait de la notion de régression temporelle, à travers le glissement du descriptif au réaliste. La régression se tient sur le plan de la signification et non sur celui de la réalité. " Voyons-nous jamais quelqu'un, poursuit Lacan, un adulte, régresser vraiment, revenir à l'état de petit enfant, se mettre à vagir ? "

Mais, ce n'est pas rare chez Lacan, ce qui s'énonce d'abord dans les termes critiques du débat, tourne rapidement à la dérision et au pamphlet. Dans un ouvrage sous-titré : " Retour sur la régression ", Pierre Fédida constate que depuis les années 60, une quarantaine d'années se sont écoulées sans que la notion n'ait guère été reprise. C'est qu'il fallait oser y revenir, voire y régresser. Oser rejoindre le clan des " bénins et des niais ", ce sont les mots de Lacan, illustrés par lui de la façon suivante : " Nous voulons dire l'emploi indéfinissable qu'on fait ordinairement de références telles que celle-ci : à ce moment de son

analyse, le malade a régressé à la phase anale. Il ferait beau voir la figure de l'analyste si le malade venait à " pousser ", voire seulement à baver sur son divan. "

C'est à peu près au même moment, en 1954, que Winnicott écrit : " La régression à la dépendance fait partie intégrante de l'analyse des phénomènes de la petite enfance. Si le malade mouille le divan, s'il le salit ou s'il bave, nous savons que cela est inhérent à la situation et que ce n'est pas une complication. Ce n'est pas l'interprétation qui est nécessaire, et d'ailleurs la parole, ou même un mouvement, peut détruire le processus et être excessivement pénible pour le malade. " Naviguant entre pousser, baver et mouiller, m'est revenue en mémoire une séquence clinique racontée par Jean-Claude Lavie et que nous sommes un certain nombre ici à avoir entendue. Pour la circonstance, je lui en ai redemandé le récit dont je retiens les éléments suivants : il s'agissait d'un patient partagé, divisé entre deux imagos, celle d'un père à l'autorité insupportable et celle d'une mère protectrice. L'homme avait été un énurétique notoire, jusqu'à la trentaine. Au point que les gendarmes, chargés d'une enquête pour sa réforme de l'armée, étaient venus questionner les voisins au sujet des draps mis à sécher chaque jour par la mère. Le transfert avait actualisé chez ce patient une passivité vis-à-vis de l'autorité, adressant à l'analyste des demandes répétées de directives, tant professionnelles que familiales, afin de régler les rapports avec son fils. Demandes déçues, on le devine. Survint une période où l'homme se mit à transpirer au point de mouiller le divan. L'acte ne restait pas silencieux, le patient en avait conscience, il en parlait et ne manquait pas de faire le lien avec " mouiller son lit ".

L'analyste, patient certes mais néanmoins importuné, en vint à formuler une interprétation, mettant en rapport l'état de chose, et l'adresse ainsi faite à l'analys-

te, avec une demande ancienne et durable que sa mère s'occupe activement de lui. Jean-Claude Lavie donne clairement à entendre la double source de l'interprétation : côté transfert, permettre au patient d'échapper à la répétition, et contre-transfert, inter-prêter pour que ça cesse. La réponse ne se fit pas attendre, moins un changement qu'une réaction : le symptôme persista et l'homme vint à ses séances avec une grande feuille plastique qu'il plaçait comme une alèse avant de s'allonger.

\*

Que notre invitée à ces Entretiens vienne d'Outre-Manche ne doit évidemment rien au hasard mais par contre beaucoup à l'espoir du débat. De part et d'autre du Channel, la régression n'a pas connu le même destin, ce que l'on ne peut évidemment pas résumer au simple fait qu'il est permis de baver chez Winnicott, et pas chez Lacan. On devine que l'écart déborde le seul problème théorique. Il n'est guère douteux que le standart des 5 séances là-bas et des 3 de ce côté-ci de la mer, que cette différence doit quelque chose aux représentations implicites de ce que régression veut dire et à la façon dont l'analyse cherche à en traduire le message. La question de la régression mobilise l'invention technique. Ce dont Lacan lui-même est le héros, je crois en majeure partie involontaire. Confronté à un patient obsessionnel qui pousse un peu, dissertant à n'en plus finir sur l'esthétique de Dostoïewski, Lacan lui inflige la scansion. Ce que l'homme reçoit et interprète à sa manière : sodomisé par le passage à l'acte de son analyste, il lui restitue ce qu'il a semé : un fantasme de grossesse anale. Convenons que c'est un peu le monde à l'envers, un analyste irrité par la sexualisation de l'activité de pensée, par la régression de l'acte à la pensée, remet par son geste la régression sur ses pieds : de la pensée à l'acte. Cette réponse directe au symptôme, scansion contre ressassement, transforme évidemment l'exercice. On ne voit plus très bien dès lors ce qui distingue la séance à scansion d'une technique psychothérapique pour névrosé obsessionnel.

L'intérêt du retour sur la régression, prôné par Pierre Fédida, est d'y rattacher de façon indissociable une réflexion sur le contre-transfert, sur les capacités de l'analyste à la régression, sa capacité à la reconnaî-

tre et à la tolérer. Sur ce point encore, les destins divergents de Lacan et Winnicott sont éclairants : quand le premier dissout la question du contre-transfert dans la problématique générale du transfert, l'autre en fait un objet privilégié de sa réflexion pratique et théorique.

Je ne sais pas quelles voies emprunteront nos débats, mais il n'est pas douteux que la métaphore géographique d'une division par le Channel reste très approximative. Ce n'est pas parce que l'on est de ce côté-ci de la Manche que l'on se sent tenu par les intimidations de Lacan, pas plus qu'être britannique ne décide de la fidélité à Winnicott. C'est notamment à Adam Phillips, dans un article intitulé " *Playing mothers* " (" Jouer les mères "), que l'on doit la critique de cet inflexionnement qui fait que l'on passe de la psychanalyse pour comprendre le maternage au maternage pour comprendre l'analyse. Le rêve, paradigme freudien et de l'accès à l'inconscient et de l'écoute analytique (écouter un patient comme on écoute un rêve), cède la place au *holding* (ou à la rêverie maternelle) comme définition virtuelle du processus de la cure. Le transfert cesse d'être cette relation d'inconnu pour toujours conduire à la même figure : celle d'une mère archaïque, pré-œdipienne, une mère qui sait, désavouant toute contingence, nouveau mentor psychanalytique.

Le rappel de la référence freudienne au rêve est aussi une invitation à ne pas laisser écraser la notion de régression par son image temporelle. Après tout, la régression est loin de conjuguer la temporalité dans le sens unique d'un retour au passé. Je me souviens de cette jeune femme et patiente qui gardait au frais tout un lot de petits pots pour bébé premier âge, dans la perspective à venir et assurée de la prochaine rupture amoureuse .

Nous avons beaucoup perdu de la subtilité de départ qui faisait à Freud distinguer les registres topique, formel et temporel. Cette trilogie est-elle le résultat d'une division ou d'une multiplication ? Est-ce la même régression envisagée de trois points de vue différents, ou au contraire une façon de faire éclater l'unité de la notion ? " Dites tout ce qui passe par la tête... ", cette invitation hypnoïde que constitue l'énoncé de la règle fondamentale convoque certainement les régressions topique et formelle ; temporelle

c'est moins évident, en tout cas moins espéré. On dit : " parlez ", pas " bavez ". Parlez langue déliée, mal-parlez (j'emprunte le mot au créole) si vous voulez, mais seulement " parlez ". Comment comprendre cette restriction ? comme une façon positive de donner au verbe toutes ses chances ou déjà une complicité avec l'isolation obsessionnelle ? C'est certainement à

un obsessionnel que l'on doit cette curieuse idée d'une division de l'âme et du corps. Alors, diviser la régression pour mieux régner ? Ce serait sans doute oublier que la victoire menace toujours de rester aux " plus gros bataillons ".

Je passe la parole à Claude Barazer et à son invitation : *Larguer les amarres de la parole.*

# *Larguer les amarres de la parole*

Claude Barazer

Tout d'abord je voudrais remercier le Comité scientifique de m'offrir une nouvelle occasion de vous faire partager mes interrogations.

Dans un livre qui vient d'être traduit en français, le psychanalyste anglais Adam Phillips raconte avec humour l'histoire d'un homme, manifestement très obsessionnel, qui est venu lui demander non pas une psychanalyse mais la " supervision de son auto-analyse ".

Expression qui décrit bien une des figures familières de la rencontre analytique.

Une forme du " transfert sur l'expérience " marquée par l'exigence d'un traitement autocratique du psychisme par le psychisme, comme le disait Fédida, et qu'Abraham a remarquablement décrite en 1919 dans un texte bref et dense : " Une forme de résistance névrotique particulière à la psychanalyse ".

L'analyste est assigné à recueillir les déductions et constructions que le patient élabore pendant et entre les séances, l'essentiel du discours y est consacré et tout ce qui pourrait relever de l'incident, du lapsus, de l'imprévu est, le plus souvent absent ou immédiatement recyclé dans un discours de surplomb.

La parole est maîtrisée et réduite à sa fonction de communication des productions d'un moi surplombant à l'adresse d'un autre moi surplombant, lequel peut être tenté d'établir une certaine connivence avec ce régime de la parole.

Tout ce qui fait l'inquiétante étrangeté du rapport au " dire " qu'instaure l'expérience analytique par l'effet conjugué de la règle fondamentale et de l'écoute en " égal suspens " s'en trouve ici neutralisé au seul profit d'un méta-discours .

Son caractère " sans garantie " est maîtrisé et son irréductible écart avec tout autre pratique de soins de

pédagogie ou d'exploration scientifique du psychisme, apparemment effacé.

L'inflation du terme de " travail ", fréquent dans le lexique de certains patients mais aussi des analystes, fait parfois écho à cette identification de la méthode à un labeur à accomplir consciencieusement. Pourquoi, en effet, travail plutôt que " jeu " par exemple, au sens du *playing* winnicotien ?

Sans doute l'installation durable de cette forme s'oppose-t-elle précisément à ce que cette expérience singulière peut éveiller d'angoisse, de risque régressif, de surgissement de l'imprévu, d'enchevêtrement psychique et d'actualisation de ce qu'il y a de moins civilisé en nous : c'est-à-dire tout ce que la parole est en mesure de dire et de faire dès que se trouvent mises en " suspens " ses fonctions habituelles.

Les potentialités régressives propres à l'expérience sont forcément source d'appréhension pour reprendre le terme justement équivoque des précédentes journées.

Qu'est-ce qui nous garantit en effet que cette étrange subversion que nous introduisons artificiellement dans la relation en nous refusant au dialogue et aux demandes que, pourtant, nous induisons, ne conduira pas au surgissement régressif de mots et de gestes intolérables ?

Qu'est-ce qui nous assure que les conséquences des projections transférentielles pourront " tenir " dans les limites étroites et rigoureusement balisées de l'acte de parole ?

Qu'est-ce qui nous assure qu'au final l'expérience aboutira à un supplément de liberté pour le sujet à l'égard de ses déterminations inconscientes plutôt qu'à une catastrophe psychotique ou à un effondrement mélancolique ?

Il y a donc une tension paradoxale inhérente à la méthode.

Elle invite à déraisonner, à actualiser le plus transgressif de l'humain, à mettre en péril les repères, les distinctions et les limites auxquelles nous sommes cramponnés, mais en exigeant dans un même temps que tout cela se manifeste exclusivement dans un "Dire et ne faire que dire". Un "dire" qui doit, malgré tout, rester civilisé, c'est-à-dire qui se doit de "mentionner l'inconvenant" au titre de "pensée incidente" et non le "proférer". C'est un implicite de la règle fondamentale.

Le prototype de l'intolérable en séance pourrait être l'injure proférée à l'adresse de l'analyste.

La méthode prohibe tout contact physique et prescrit un cadre rigide dont la fixité des coordonnées matérielles et temporelles confine au rituel.

Paradoxe d'une induction de l'imprévu et de l'inouï par l'instauration d'une routine, en quelque sorte.

Il arrive qu'un des deux termes s'efface au profit exclusif de l'autre. Quand, par exemple, le régressif se manifeste sous des allures qui rendent la poursuite de l'expérience impossible, gestes, passage à l'acte ou virage délirant.

Ou bien, à l'inverse que s'impose ce que je viens de décrire succinctement comme une identification transférentielle de la totalité de l'expérience à une forme de rituel.

C'est, bien sûr, à cette seconde possibilité que nous confronte le cheminement obsessionnel de certaines cures par le pouvoir dont dispose cette névrose de réduire toute activité humaine à l'alternative obligation/prohibition. "L'enfer du devoir" avec ce qu'il implique de sourde révolte.

L'analyste peut alors, en fonction de son style et de ce que ça mobilise en lui, y répondre par l'attentisme prolongé, le passage à l'acte, l'hystérisation active ou encore la connivence intellectuelle.

L'écueil est sans doute ici que cette version aseptisée de l'expérience peut, pour le patient, et parfois pour l'analyste, venir incarner durablement la norme objective de ce que devrait être une cure et non plus seulement un moment transférentiel.

Je pense que c'est une des questions les plus éprouvantes de notre pratique mais aussi des plus intéressantes. Comme un défi que lance la logique obsessionnelle aux principes de la "cure de parole".

Une asepsie de la méthode qui a souvent le pouvoir de mettre à mal voire de venir à bout des capacités dont dispose l'analyste, de se laisser aller à rêver, à régresser, à se déprendre des prétentions manifestes du discours. D'épuiser la confiance que nous prêtons au pouvoir de la parole de faire entendre et de mettre en scène le désir inconscient.

C'est dans ces moments que l'analyste fait le plus péniblement l'épreuve de ce que son immobilité physique prolongée, son silence quasi permanent, la dérogation aux formes convenues du dialogue, cette disponibilité folle et presque sans limite à la parole de l'autre, c'est-à-dire tout ce que requiert de nous quotidiennement la méthode, peut parfois revêtir de "non évident" au long cours, voire d'intolérable avec ses effets insidieux sur nos propres équilibres psychosomatiques.

Il me semble que, si j'ai pu faire quelques progrès ces dernières années dans l'exercice de ma pratique, pour autant que ce mot progrès convienne ici, ce serait pour l'essentiel dans ma façon de "faire avec" cette épreuve, de mieux tolérer la violence obsessionnelle qu'elle inflige à la disponibilité de mon oreille et à la confiance que j'investis dans la méthode.

Les travaux de Freud, et de certains de ses élèves, se font l'écho à partir de l'après-guerre de cette forme de défi. Au congrès de Budapest en 1918, il parle de la névrose de contrainte, je le cite : "*de ces cures qui inclinent vers un processus de guérison asymptotique, vers une durée de traitement infini, et dont l'analyse court toujours le danger d'amener beaucoup de choses au jour et de ne rien changer*". Il parle dans d'autres textes de ces cures qui se déroulent dans un climat de parfaite coopération mais ou, au final, rien ne se passe. Il va même jusqu'à considérer que l'apparente docilité du patient aux principes de la méthode pourrait n'être qu'un leurre au service d'un refus et d'une incrédulité radicale. Dès la cure de l'homme aux rats, il soulignait le risque que comportait le fait que l'analyste se prenne au piège du méta-discours,

de la controverse dit-il, dans lequel l'entraîne ordinairement l'obsessionnel. C'est avec l'homme aux loups qu'il est amené à fixer arbitrairement un terme à la cure, c'est avec la jeune homosexuelle qu'il l'interrompt après six mois et l'adresse à une femme analyste.

On ne peut se contenter de dire ici que cette forme de "résistance" à la méthode sous les allures du plus docile des consentements ne soit qu'un temps qui précède l'expérience du transfert puisqu'elle est, elle-même, précisément l'expression que prend le transfert.

Ainsi un homme théorise à l'infini sur le fait que sa névrose l'a toujours empêché, selon son expression, de "vivre pleinement l'instant présent"; il est, dit-il, "toujours avant ou après ou à distance de l'événement", mais le conceptualisant ainsi à longueur de séances, il accomplit cela même dont il parle, comme en abîme.

Il se pourrait que ce défi obsessionnel à la psychanalyse soit, parfois à notre insu, la toile de fond implicite de bon nombre de nos débats et désaccords théoriques et cliniques, ainsi qu'en partie, à la racine des disputes et divisions profondes qui ont marqué la communauté psychanalytique en France sur le thème des manipulations du cadre.

Dans le groupe de travail que nous poursuivons depuis plusieurs années autour des textes du Lacan des années 50 (je tiens d'ailleurs à préciser que je suis redevable à ce groupe d'une partie des idées que je développe ici) nous avons mis au programme cette année le "Discours de Rome" et j'ai été frappé par l'insistance dans ce document des références au risque de la "ritualisation obsessionnelle de l'expérience", et au fait, assez significatif, que Lacan justifie, sur cette base et à partir d'une vignette clinique, le recours à la pratique des séances à durée variable, qu'il théoriserait plus tard en terme de ponctuation et de scansion.

Dans la séquence clinique qu'il prend pour exemple (l'homme qui disserte à l'infini sur la littérature de Dostoïevski), s'est manifestement confronté à la "logique anale" de la parole en séances, que Lacan les abrège.

La parole, au titre d'objet produit et exprimé, donné ou refusé, lâché ou retenu, à la fois objet précieux et souillure, est massivement prise dans l'ambivalence pulsionnelle que réactive le drame transférentiel par le biais de l'impératif de la règle fondamentale.

Je vais essayer d'aborder cette question sous un angle forcément très limité, compte tenu de l'étendue de ses enjeux, mais qui fait écho au thème qui nous réunit aujourd'hui.

Je rappelle que pour Freud la névrose de contrainte, considérée sous l'angle régressif, relèverait d'une triple régression : les deux premières sont explicitement formulées dans les considérations théoriques de "L'homme aux rats" : "régression de l'acte à la pensée" et "régression à l'auto-érotisme".

La troisième : la régression temporelle de l'organisation de la libido du génital vers le sadique anal, ne sera explicitement dégagée que plus tardivement dans son œuvre.

Triple régression, dont une des conséquences cliniques majeures serait que dans cette figure de la névrose, le conflit psychique se déploie préférentiellement sur le terrain de la pensée et de son énonciation et cela dans le registre auto-érotique.

Par ailleurs Freud, dès "L'homme aux rats" souligne la part prise par la pulsion scopique dans l'emprise sur et par la pensée du désir conflictuel de savoir et de comprendre.

La régression de l'acte à la pensée, ou, comme Freud le dit parfois, de l'acte à "l'acte préparatoire", met bien en évidence ce qui est en jeu : les étranges liens que noue cette névrose entre pensée, acte de parole et acte moteur. Liens qui seront associés dans *Totem et tabou* à la notion de pensée magique.

L'obsessionnel se confronte à une pensée et à un dire qui ont force d'acte. D'acte sexuel dont les figures sont puisées préférentiellement dans le registre du sadisme et de l'érotisme anal avec tout ce que cela peut impliquer de contraintes et de jouissance auto-érotique.

Cela permet d'imaginer ce que l'offre analytique dans son invitation à l'association libre et à la déliaison, va pouvoir mobiliser de résistance et d'angoisse

dans cette névrose plus que dans une autre. Angoisse de " contact ", contact synonyme tout à la fois de meurtre, de souillure, de contamination, et de menace de l'informe. Et aussi d'emprise.

Freud insiste en 1926 dans "Inhibition, symptôme et angoisse" sur les difficultés parfois insurmontables que rencontre l'obsessionnel dans l'application de la règle fondamentale, difficultés qu'il ne réfère qu'accessoirement à une réticence honteuse, mais bien plus radicalement au fait que cette règle vient résonner ici comme une infraction aux impératifs magiques qui régissent toute l'architecture de la pensée : non seulement ses contenus mais aussi son organisation formelle : le choix et l'ordre des mots, leur contiguïté, la syntaxe et la logique.

Si la profération d'une phrase, dans laquelle le mot " mort " se trouve en contiguïté avec le mot " père ", peut magiquement participer à la mort de celui-ci, ou si à l'inverse l'intercalement d'un mot peut le sauver, comment, en effet, imaginer possible cette radicale mise en désordre psychique à laquelle invite la méthode ?

Pour utiliser une métaphore qui convient ici assez bien, le seul outil dont elle dispose s'avère lui-même totalement " contaminé " par l'objet même qu'elle explore.

J'essaierai de développer l'hypothèse que le névrosé de contrainte, du fait de cette équivalence régressive entre acte et pensée, se trouve potentiellement emprisonné dans une double impasse : celle d'une performativité magique et celle d'une performativité imaginaire. La première témoignant de ce régime auto-érotique de la pensée et du dire, la seconde du risque que court la mise en circulation intersubjective des productions psychiques issues du transfert, dont le prototype serait le surgissement en séances de la pensée incidente sous les modalités **de l'injure**, comme en témoigne la cure de l'homme aux rats.

Se pourrait-il que cette triple régression qui donne à la pensée force d'acte, fasse obstacle, dans le cheminement de la cure, à l'occurrence de cette autre régression qui, elle, est la réponse attendue et souhaitée, à cette forme de **refusement** que l'écoute de l'analyste oppose aux demandes du patient et à

cette **suspension** que son écoute accomplit sur les prétentions manifestes du discours ?

La sortie de cette impasse pourrait être précisément la possibilité qui serait donnée ou refusée au patient, d'entendre **autrement** l'injure, c'est-à-dire comme un message énigmatique sur le modèle du contenu manifeste d'un rêve.

Je partirai du fameux *Glejisamen*.

Néologismes chers à Freud comme le sont Norekdal et familionnaire. Troublant bricolage et emboutissage de mots dont l'inconscient a le secret. Mais *Glejisamen*, ne procède cependant pas de la même logique que les deux autres, c'est cela qui m'intéresse. Norekdal et familionnaire sont le résultat d'un procédé caractéristique du processus primaire, la condensation, dans un cas utilisé par le travail du rêve, dans l'autre, appliqué à la fabrication d'un mot d'esprit.

Norekdal est l'exemple de ce genre de signifiant étrange que l'on peut rencontrer dans un rêve : Freud fait un rêve sans image qui se résume à la phrase suivante : " c'est un style vraiment norekdal ". Il le fait la nuit suivant la réception du manuscrit d'un confrère, lequel, dans un style prétentieux, affirme avoir fait une découverte physiologique de la première importance, ce que Freud met en doute ironiquement.

Norekdal lui fait penser à l'emphase de " colossal " ou " pyramidal " mais il est en fait la condensation de deux mots Nora et Ekdal tirées de deux pièces de théâtre d'Ibsen à l'égard desquelles il a aussi un jugement assez sarcastique.

C'est donc une figure composite comme en fabrique en général le travail du rêve mais, plus souvent, à partir d'images que de mots. Le rêve, dit-il, traite ici " les mots comme des choses " ce qui aboutit à ces néologismes ". Je ferai remarquer au passage que cette expression : " les mots traités comme des choses ", n'est aucunement assimilable ici à l'expression similaire qui apparaîtra sous sa plume à propos de la schizophrénie. Elle signifie seulement que les représentations de mots sont bricolées comme le sont les représentations de chose.

Il insiste sur le fait que lorsque des mots, voire des paroles, apparaissent dans un rêve, ils ne sont en

général pas à entendre dans leur signifié mais comme des montages baroques faits de fragments hétérogènes dont chacun est le départ d'une multitude de fils associatifs. Remarque étrange si l'on pense qu'il pourrait en être parfois de même avec certains mots ou phrases qui s'imposent de façon compulsive à l'état de veille. C'est une des façons de concevoir l'insistance lacanienne sur le signifiant.

Quant à familionnaire, je pense qu'il n'est pas nécessaire de revenir longuement dessus, disons seulement qu'il représente cette forme de mot d'esprit construit lui aussi sur le principe de la condensation, l'emboutissage de deux signifiants véhiculant des signifiés qui, réunis de la sorte, produisent un effet spirituel par la remarquable économie de moyen dont elle procède : " H H est traité par S R de cette façon familière dont est capable un millionnaire ". Ces deux néologismes sont donc le résultat d'un procédé caractéristique du processus primaire, mais, si j'ose dire, rien de plus.

Alors que *Glejisamen*, si c'est aussi une condensation, relève d'une toute autre logique. C'est un **geste**. Et un geste qui accomplit magiquement et sur le mode analogique, grâce à la contiguïté matérielle de plusieurs mots, un désir. Dans le cas de *Glejisamen*, ce serait plus précisément une succession de gestes magiques.

Au départ, ce fut un geste conjuratoire : agglomération de plusieurs prières que le patient se récite afin de conjurer ou expier le surgissement de pensées blasphématoires et terminé par un "amen" censé assurer l'efficacité du procédé. En proférant ce mot, le patient accomplit magiquement un acte de protection contre l'irruption de pensées inconvenantes, voire annule rétroactivement ces représentations. La force de la contrainte à le proférer est à la mesure de la force de la pulsion, elle l'accomplit, mais dans sa version névrotique, c'est-à-dire inversée.

Comme c'est souvent le cas, le désir rejeté fait retour avec toute son insistance dans le dispositif censé le neutraliser, se glisse alors un petit " S " qui transforme amen en *Samen*. Et Freud découvre que *gleji* est imparfaitement l'anagramme de Gisela, le prénom de la fiancée.

Ce qui l'amène à conclure qu' Ernst Lanzer, chaque fois qu'il prononce *Glejisamen*, se masturbe en met-

tant en contact son sperme avec sa bien aimée. De conjuratoire le geste s'est fait masturbatoire. Je me suis longtemps demandé pourquoi Freud n'avait pas dit que cet " emboutissage " lexical était l'équivalent d'un coït. C'est en fait parce que, si la réunion des deux mots mime bien une scène de contact sexuel, sa profération, elle, relève de la régression à l'auto-érotisme de la pensée. C'est l'énonciation qui est masturbatoire.

On est donc là au plus près de cette étonnante possibilité qui serait offerte à la pensée, au langage et à la parole de mimer une scène sur le mode de l'accompli en jouant sur les infinies possibilités des montages lexicaux ou syntaxiques. Soit la technique magique appliquée à l'organisation formelle du langage. Il y a équivalence magique entre le rapprochement de deux mots et le contact des choses dont ils sont les signes.

Freud reprendra de Tylor la définition de la magie : " les hommes prirent par erreur l'ordre de leurs idées pour l'ordre de la nature et c'est pourquoi ils s'imaginèrent que le contrôle qu'ils exercent ou semblent exercer sur leur pensées leur permettent d'exercer un contrôle analogue sur les choses ". À une nuance près, qui est de taille et que Freud pointe immédiatement : il ne s'agit pas d'une erreur mais d'une forme de croyance qui témoigne du reliquat d'un mode de pensée infantile et dont l'homme aux rats lui a offert la formule : " toute puissance de la pensée ".

Freud s'acharnera à essayer de convaincre Ernst que ce genre de crainte même quand elle se présente sous la forme la moins modalisée, juste une pensée de contrainte absurde et insistante, témoigne en réalité du retour d'un vœu infantile parricide ainsi que d'une croyance tout aussi infantile à la toute puissance de ses pensées. En vain, comme il l'avoue avec dépit, pour la même raison qu'il le dit à propos de la définition de Tylor, il ne s'agit pas d'une erreur ou d'une ignorance d'un esprit prélogique mais bien ici de la capacité de l'inconscient à s'imposer jusque dans l'architecture du langage.

Mais si la connexion entre les mots ou les idées équivaut à la connexion entre les choses dans le réel comme en témoignent l'angoisse et la culpabilité du patient, serait-on alors dans l'identité de perception psychotique, l'hallucination ? Pas tout à fait, dit Freud,

mais quand même, comme disait Mannoni sur le même thème mais abordé par lui sur le versant de la perversion. Pas tout à fait au sens où il va introduire une nuance en terme " d'hallucination motrice " qu'il distingue de " l'hallucination perceptive ", celle du rêve ou de la psychose. Quelque chose qui est plus proche du jeu de l'enfant ou du fétiche voire même de l'œuvre d'art mais sans en être pour autant l'équivalent. Si j'ai bien compris, " hallucination motrice " signifierait que dans l'esprit du névrosé obsessionnel ou de l'homme primitif, l'imitation de l'acte n'est pas l'acte mais véhicule la croyance qu'elle pourrait favoriser voire participer activement à son accomplissement. On serait à mi-chemin. Il y a une certaine perte, mais partielle, de la discontinuité radicale du mot et de la chose. La magie ferait en quelques sorte de la pensée et du dire une cause efficiente de l'acte qu'ils miment. La formule magique serait chargée d'une performativité comme dit Austin, mais d'une performativité qui n'est pas de même nature puisque celle d'Austin n'a rien de magique : elle découle de certaines formes illocutoires qui font que, par exemple, en énonçant une injure, je l'accomplis.

Tant que cela en reste à des exemples qui touchent à la sphère des rituels moteurs de l'obsessionnels, cette équivalence peut sembler encore assez banale.

Mais dès l'instant où Freud avance, à la fin des considérations théoriques de " L'homme aux rats ", que dans la majorité des névroses de contrainte ces gestes magiques viennent s'installer sur le terrain de l'architecture même de la pensée, c'est-à-dire que la pensée est sexualisée dans sa forme, cela devient beaucoup plus troublant et intéressant pour notre pratique qui s'impose d'avoir comme unique vecteur le langage et la parole. Freud écrit : "*le processus de pensée lui-même est sexualisé, du fait que le plaisir qui se rapporte d'ordinaire aux contenus de pensée est tourné vers l'acte de penser lui-même et que la satisfaction liée à l'obtention d'un résultat de pensée est ressentie comme une satisfaction sexuelle*". Vous remarquerez ici qu'il ne fait étrangement aucune référence directe à l'acte de parole, seulement à l'acte de pensée.

Mais dans la mesure où l'on se trouve sur le terrain de la névrose et non de la perversion, c'est préférentiel-

lement sous le masque de la défense que se manifester le désir.

Concrètement cela va se présenter sous la forme d'une clinique caractéristique du style obsessionnel dans laquelle tous les éléments qui constituent la pensée et le langage sont mis sous haute surveillance : contraintes et interdits sur les choix lexicaux, vigilance sur l'ordre et la place des mots, prévalence ou exclusion de certaines formes grammaticales et logiques.

Cette clinique du style obsessionnel, Freud en propose quelques figures au long du récit de " L'homme aux rats " : l'alternative, c'est-à-dire le " ou bien ou bien " qui met en scène l'ambivalence obsessionnelle, le doute, la séparation méticuleuse, le détour et la digression infinie, la généralité, le surplomb et il ajoute que la forme de la pensée obsessionnelle a encore beaucoup à nous apprendre sur le fonctionnement psychique.

Quelques années plus tard il va préciser les choses en disant que la pensée obsessionnelle est organisée principalement autour de ce qu'il appelle des " gestes du moi ", deux principalement : l'isolation et l'annulation rétroactive. Deux " gestes du moi " qui trouvent leurs racines pulsionnelles dans le " tabou du toucher " et le geste " d'effacer en soufflant dessus ", c'est-à-dire dire la possibilité d'annuler ce qui a été.

Comme pour l'absurdité dans le rêve, dont il dit qu'elle vaut comme expression de la dérision à l'encontre la figure du père mort et, comme ce qu'il dira plus tard de la dénégation, les opérations de pensée sont ici indissociables des fondements pulsionnels qui les génèrent ; ce qui sépare radicalement l'approche psychanalytique de cette question de toute perspective psychologique et cognitiviste. Pour Freud, dans la névrose de contrainte, les mécanismes psychiques sont toujours envisagés comme des mises en scène du fantasme.

On aboutit donc à l'hypothèse que la pensée apparemment la mieux organisée, la plus rationnelle et rigoureusement soumise aux règles paternelle du langage, peut en même temps mettre en acte toute une gestualité magique. Ces deux gestes du moi prennent la valeur d'une permanente exigence de

distanciation et de séparation du sujet avec l'inadmissible de sa vie pulsionnelle dans ce qu'elle implique de contact meurtrier ou de ses équivalents atténués : la manipulation, l'emprise, la domination et l'asservissement. L'expression clinique de cette isolation pourra par exemple prendre dans le style obsessionnel la forme de la surabondance des marqueurs lexicaux et syntaxiques de la distanciation, la séparation grammaticale du sujet de l'énonciation avec son dire dont le paradigme est le style indirect, l'usage systématique des pronoms impersonnels, du " on " par exemple, qui évitent que le sujet de l'énoncé vise précisément son objet ; la multiplication des adverbes de pondération et de précaution, des stéréotypies verbales à caractères conjuratoires, le sens du détour infini et des circonlocutions, l'inachèvement de la pensée, le souci compulsif de classer, distinguer, séparer, ( comme je suis en train précisément de le faire). Et on pourrait multiplier les figures.

Il y a là quelque chose d'assez troublant et qui n'est pas si facile à formuler. La parole, celle avec laquelle nous travaillons, n'est plus ici seulement à envisager, sur son versant symbolique, comme pouvant faire entendre, par ses ratés, ses équivoques, et ses associations imprévues, les différentes figures du désir, mais elle n'est pas non plus, sur son versant imaginaire, l'outil qui met en scène le fantasme de désir dans le rapport intersubjectif, mais bien une sorte d'enclave contenant dans son architecture même les compromis du désir et les accomplissant en permanence sur le mode magique et auto-érotique. Le langage et la parole semblent donc se mettre au service d'une sorte de gestualité sexuelle mais d'une gestualité qui ne s'adresse à personne, masturbatoire. Comme pourraient le faire certaines productions glossoliques, à la différence qu'ici le langage et la parole conservent les apparences d'un discours adressé. Régime autistique du discours ordinaire en quelque sorte.

C'est donc à cette gestualité magique du dire que va s'affronter l'expérience analytique. C'est-à-dire à une expression de ce que Freud désigne comme " satisfaction substitutive " de la pulsion et ce, sur le terrain même du discours en séance.

Ferenczi et d'autres après lui, se sont intéressés aux problèmes particuliers que posaient certaines formes

de gestualité qui, dans le déroulement de l'analyse, viennent contrarier le climat de frustration qu'exige sa dynamique. Ferenczi proposant même, dans le cadre de sa technique active, d'en interdire la pratique au patient. En revanche, à ma connaissance, il ne s'est jamais prononcé sur cette gestualité rhétorique.

Mais dans cette "gestualité du moi", on voit mal quel recours aurait l'analyste sinon peut-être à en interpréter ces formes, c'est-à-dire à interpréter ce qui pour le patient, dans sa parole, a valeur de geste.

Je fais ici une parenthèse pour évoquer une brève discussion clinique que j'avais eue avec le regretté Victor Smirnoff à propos des stéréotypies verbales. Je lui parlais du problème d'une patiente qui égrenait depuis des années à longueur de séance un discours bavard qui me laissait complètement vide et découragé sauf sur un point qui était une expression qu'elle répétait un nombre incalculable de fois : " en revanche ", elle disait " en revanche " à tout bout de champ et elle ne semblait jamais pouvoir s'en étonner ni même l'entendre, tel un signifiant totalement désaffecté, voire fossilisé dans son lexique. C'était d'autant plus frappant que, dans ce que je savais de son histoire et de celle de ses ascendants, la question de la revanche, plus précisément de la revanche sociale qui faisait écho pour elle à celle de n'être pas née " garçon ", apparaissait comme un point capital. Je disais à Smirnoff que cette femme me donnait l'impression, pas seulement de dire, à son insu, son désir de revanche à travers l'énonciation inlassable de cette expression, mais quasiment de le réaliser magiquement à chaque profération. Smirnoff m'a répondu : " vous avez sans doute raison mais n'y touchez pas parce que ce mot, c'est du geste ".

Cette remarque m'avait assez impressionné. Elle faisait référence à la violence et au risque que fait courir l'interprétation quand elle porte sur des éléments extra-verbaux, ce sur quoi, d'ailleurs, Lacan insiste dans le Discours de Rome. Mais le paradoxe ici est que ce geste est précisément du verbal. S'interdire de le relever, n'est-ce pas obéir à la logique magique ? C'est une question que je vous pose.

L'analyste va donc se trouver confronté à ce régime auto-érotique de la parole, qui soustrait une part

essentielle du conflit psychique à son actualisation transférentielle et qui s'impose au titre de satisfaction substitutive. Le sujet est sexuellement comblé par sa propre parole. Le manque manque au moteur de la cure. Rude épreuve si elle s'installe durablement et envahit tout l'espace-temps des séances. Nous en faisons l'épreuve et c'est sans doute dans ces circonstances, plus que dans d'autres, que nous mesurons ce que peut avoir d'assez ahurissante cette forme spéciale de disponibilité que nous prenons le risque d'offrir contre rétribution au discours de l'autre. C'est sans doute dans ces circonstances que l'analyste peut être tenté d'une façon ou d'une autre de réintroduire en force dans l'espace transférentiel cette part soustraite au transfert.

C'est ce que fait Lacan, en s'imposant comme la figure d'un père imaginaire, maître du temps, avec ce patient qui théorise à l'infini sur l'art de Dostoïevsky et c'est aussi, sans doute, ce que fait Freud, dans un autre registre, en venant très activement incarner, quoiqu'il en dise, la figure du " capitaine cruel ".

Que signifie cette formule alambiquée prononcée par Freud au congrès de Budapest quand il dit à propos de la névrose de contrainte : *"Il me semble peu douteux que la bonne technique puisse seulement consister ici à attendre que la cure soit elle-même devenue contrainte, pour réprimer alors violemment avec cette contre contrainte la contrainte de la maladie"*? Technique active, comme dirait Ferenczi ? Technique de forçage et de suggestion transférentielle auxquelles, à mon sens, nul analyste n'échappe, mais les méthodes ne s'équivalent pas. En se refusant non plus seulement à écouter le bavardage mais à l'entendre, que fait Lacan sinon mettre en acte ce rapport imaginaire dont, dans le même temps, il dénonce l'objectivation aliénante dans la pratique interprétative de ses confrères ?

Il est un fait que l'inattendu, l'imprévu comme dirait J. André, peut parfois produire un effet de relance spectaculaire dans la dynamique d'une cure enfermée dans la routine. Mais il serait paradoxal d'en faire une technique.

À mon sens, l'issue possible au " vase clos " obsessionnel dans le cheminement d'une analyse, peut venir, en séance, avant tout de l'incident que réalise

la pensée incidente. C'est le surgissement de cet inattendu qui témoigne et rétablit la parole dans sa dimension transférentielle d'adresse, c'est par elle qu'elle peut échapper à la contrainte magique dans laquelle elle est enclose. Ce qui peut réclamer de l'analyste une patience extrême et prolongée dont on peut se demander parfois ce qu'elle doit à l'installation transférentielle d'un rapport sado-masochique.

Dans la contrainte de communiquer ses pensées incidentes lorsqu'elles surgissent, l'obsessionnel rencontre alors un autre obstacle qui est, lui, directement lié à la valence imaginaire que prend l'objet parole et son expression, il faudrait dire son exonération, dans le drame transférentiel. La distinction entre parole mentionnée et parole proférée s'efface comme dans le fameux " crime de lèse majesté ". De ce point de vue le Journal de l'homme aux rats et les omissions qu'en a fait Freud dans le texte définitif est instructif. Il fait pourtant état de ce moment du " surgissement des pires horreurs ", comme il dit, c'est-à-dire d'un flot de pensées incidentes injurieuses, obscènes, scatologiques à l'endroit de Freud et de toute sa famille, un moment essentiel de cette cure. Le moment où le patient, en faisant la " dure épreuve du transfert ", se convainc de son ambivalence passionnelle à l'égard de la figure paternelle.

Freud ne semble cependant pas vouloir s'attarder sur le fait que le drame d'Ernst Lanzer et l'obstacle qu'il rencontre dans le transfert ne tiennent pas seulement, ni même peut-être essentiellement, à l'inconvenance de l'aveu proprement dit mais à ce que cette énonciation dans la logique obsessionnelle vaut comme geste qui vient présentifier dans le transfert le pulsionnel meurtrier et scatologique. On retrouve ici ce déplacement régressif de la puissance de l'acte sur l'acte de parole. On pourrait ici parler de la performativité imaginaire de l'acte de profération. L'injure est souillure, la verbaliser équivaut à en éclabousser l'interlocuteur.

J'avancerais donc l'hypothèse que le dilemme obsessionnel enfermé dans son rapport à l'acte de parole entre performativité magique et performativité imaginaire ne peut se dénouer qu'à l'instant où la pensée incidente, surgie de l'actualisation transférentielle, accède à sa dimension d'énigme, c'est-à-dire à

sa performativité symbolique. Ce qu'elle dit à la manière d'un rêve.

Je pense que certaines cures d'obsessionnels viennent échouer durablement voire définitivement sur la radicale impossibilité du patient à faire état de ces "pires horreurs" que le lien transférentiel a mis au jour, dès que se fissure l'isolation magique du discours de surplomb. Cette impossibilité de consentir à la règle fondamentale, n'est pas à mon sens, une sorte de résistance superficielle, qui pourrait aisément céder. Elle est à la mesure de cette puissance d'acte accordée au verbe. Elle peut massivement contribuer à ce qu'une part de l'essentiel reste à tout jamais au seuil de l'expérience.

C'est sans doute la disponibilité de l'écoute en "égal suspens" de l'analyste, se déprenant en permanence des modalités ordinaires du discours, la tonalité de son silence et la forme même de ses interventions pour autant qu'elles conservent l'empreinte inconsciente de leurs origines, qui pourront faciliter ou au contraire barrer la possibilité pour le patient de verbaliser l'injure. C'est là sans doute que la singularité de l'analyste est déterminante. L'injure, ou ses équivalents, est probablement la forme de pensée incidente la plus à même de fasciner la personne de l'analyste, de lui retirer la liberté d'entendre "autrement", de se déprendre suffisamment de la dramatisation intersubjective.

Peut-être informons-nous toujours plus ou moins le patient, à notre insu, et par des voies détournées, des limites de ce que notre oreille sera en mesure d'entendre en état "d'égal suspens".

Je finirai par une séquence clinique qui illustre ce que j'essaie ici de formuler :

Une jeune femme qui s'est installée dès le départ de son analyse dans une sorte de surplomb ironique permanent à l'égard d'elle-même, de sa souffrance et de sa cure, un jour, s'allonge, garde le silence quelques minutes puis me dit : "une fois de plus, quand vous m'avez ouvert la porte j'ai pensé : "je t'emmerde, sale con !"

Lorsque j'entends cette phrase, il se passe en moi quelque chose de très étonnant qui ne peut sans doute s'expliquer que par la somme de toutes les autres séances qui ont précédé.

J'entends cette formule au sens littéral et je m'imagine l'espace d'un instant, moi, comme un "con" sale, c'est-à-dire un sexe féminin, et sa bouche à elle comme un anus qui vient souiller ce "con". Sa bouche à elle d'où est sortie cette phrase souillante est toute proche de moi le "con". C'est une figuration très fugace dont je ne pourrais pas dire qu'elle est visuelle. C'est plus confus. Le couple que nous formons alors dans la séance est l'équivalent d'un bas-ventre féminin.

J'interviens en répétant exactement la formule mais en la ponctuant de façon à ce qu'elle puisse éventuellement l'entendre non plus comme une injure mais comme une "bouche-anus" projetant sa "parole-souillure" dans mon "oreille-con". J'ai alors en tête le texte de Lou Andrea Salomé.

Elle garde le silence un bon moment puis se met à parler apparemment de tout autre chose, des conflits qu'elle a avec un autre interne dans le service d'obstétrique ou elle travaille. Mais à la séance suivante, elle fait le récit d'un accouchement très pénible auquel elle a assisté quelques mois auparavant dans ce service hospitalier. Une femme très obèse, une scène difficilement supportable qui m'évoque la fameuse phrase de saint Augustin : *nascimur inter urinas et faeces*.

Cette jeune femme a commencé son analyse quelques mois après avoir été nommée comme interne dans ce service, plus précisément dans la partie de ce service réservée aux grossesses difficiles. Elle n'a que très vaguement évoqué cela dans les entretiens préliminaires mais je me souviens que j'avais alors pensé à une de mes propres expériences d'étudiant en médecine dans un service de ce genre. Le premier accouchement auquel j'assistais dans ma vie et que je ne suis pas près d'oublier. Ce dont cette femme a parlé durant les premiers mois de son analyse ce fut surtout ce qu'elle appelle ironiquement sa "parano", c'est-à-dire les relations querelleuses qu'elle entretient en permanence avec ses proches, ses parents, ses frères, son fiancé. J'avais noté la fréquence et la facilité avec laquelle elle les désignait sur un mode assez délibérément grossier, alors que son lexique est dans l'ensemble plutôt châtié. Par ailleurs de nombreux éléments de cette cure

vont dans le sens d'un mélange de mépris et d'hostilité, davantage qu'un dégoût, pour le féminin.

Donc après quelques mois de cure, l'ambiance des séances bascule dans le sens d'une hostilité sourde et croissante à mon égard mais non exprimée verbalement, seulement par des gestes et une attitude générale.

Il n'est pas difficile d'associer cette hostilité à celle qu'elle voue à ses proches mais il ne me semble d'aucun intérêt de le lui souligner, d'autant moins qu'elle n'en dit rien mais l'exprime par ses attitudes. Et qu'après tout, ce terme même d'hostilité, c'est moi qui l'ai forgé, elle n'a rien dit de tel. De ce qui se déroule à ce moment de la cure je ne peux rien conclure sinon ce que j'en projette .

Jusqu'à ce " je t'emmerde, sale con " qui pour moi, brusquement, éclaire d'une perspective inattendue ce moment transférentiel.

La suite de cette cure semble confirmer que la littéralité de cet énoncé porte la mémoire d'un fragment de théorie sexuelle infantile. Ce que j'appelle sa performativité symbolique. Mais ce sens ne peut s'actualiser dans la cure qu'en empruntant le sens figuré, c'est-à-dire une injure qui vient momentanément imposer sa tonalité hostile à la dramatisation transférentielle. Ce que j'appelle sa performativité imaginai-

re. À l'inverse de la façon dont procède habituellement le travail du rêve dans l'exigence de présentabilité, ce qui est mis en scène ici c'est le sens figuré mais pour faire entendre le sens littéral.

Les liens difficiles que cette femme noue répétitivement avec ses proches pourraient-ils en partie se comprendre comme le retour inlassable dans le social de cette théorie sexuelle infantile ? J'ai imaginé que cette femme n'avait pu à ce moment là de sa cure s'autoriser à mentionner cette "pensée incidente " que parce qu'elle et moi étions disponibles pour entendre l'infantile qu'elle véhiculait dans la littéralité de son énoncé, au-delà de sa valeur d'injure.

Sans doute l'homme aux rats ne peut-il se permettre à un moment de sa cure de mentionner les pires obscénités surgies dans son esprit pendant la séance à l'encontre de Freud que parce que ce dernier, de son côté, peut les entendre comme énigme parlant des désirs infantiles. Il y a d'ailleurs dans le journal un passage assez drôle où Ernst profère des accusations calomnieuses à l'égard d'une personne qui a été accusée d'un meurtre et qui porte le nom de Freud, il est certain que c'est un proche parent de Sigmund. Sur ce point-là, Freud ne peut plus entendre d'une écoute en " égal suspens " et lui répond très sèchement que ce monsieur n'a rien à voir avec sa famille .

# Rien de bon

Michel Gribinski

" Notre actuel désarroi, notre sentiment de replonger dans la violence, dans le pharisaïsme moral ; notre sens aigu du dépérissement des valeurs artistiques, d'un code personnel et social ; notre terreur de voir resurgir un âge des ténèbres où la civilisation, telle que nous la connaissons, s'engloutirait, à moins d'être confinée à des îlots d'archaïsme – toutes nos peurs, si palpables et si hautement claironnées qu'elles sont devenues un des clichés de notre époque ", le tableau qu'en dresse George Steiner que je viens de citer, n'a cessé, depuis 1971 que ces lignes sont écrites, de prendre consistance et réalité. En 1983, J.-B. Pontalis, dans " Actualité du malaise " est moins optimiste encore, puisque c'est l'idée même d'une régression qui semble révoquée, quasi exclue de ce qu'il décrit comme une " névrose collective " *actuelle* au sens que Freud donne aux névroses actuelles individuelles, névroses incapables de prendre parti, incapables de se conflictualiser et, en l'absence même des termes du conflit, dépourvues de structure historique et donc étrangères à toute notion de régression. L'interprétation d'une névrose actuelle remplit un tonneau sans fond, écrivait Freud à Abraham. De fait, nous ne savons pas penser de manière à la fois actuelle et disruptive ce qui nous arrive.

J'ai commencé de travailler avec l'idée d'essayer d'avancer dans la compréhension de ce qui nous arrive, régression de la civilisation, ou de la culture, et je me suis rendu compte, en cours de route, que j'avais quitté l'actualité de ce malaise pour un champ plus spéculatif encore, celui non de la civilisation mais de l'espèce. Je n'ai pas trop gommé les traces de mon chemin, et cela donne à la fois des propositions discutables et une logique incertaine, d'autant que je n'ai aucune autorité pour parler de civilisation ni d'espèce. Un bout de la *Chanson du mal aimé* m'a parasité : " Les orgues de Barbarie font danser notre race humaine, sur la descente, à reculons ", jusqu'à

ce que, récemment, je vérifie. Ce ne sont pas les orgues de *Barbarie*, mais les " démons du hasard ". Ce n'est pas mieux. Apollinaire écrit, vers la fin du long poème : " À sons perdus, leurs violons, font danser notre race humaine, sur la descente, à reculons ". Notre race humaine, la mal aimable.

Un excellent petit livre est sorti il n'y a pas longtemps qui rassemble des interventions de Lacan — deux exposés faits à Bruxelles en 1960, et une " conférence de presse " donnée à Rome en 1974 —, sous le titre du *Triomphe de la religion*. À un moment, Lacan raconte qu'il lui est venu sous la main un opuscule d'Henri Poincaré dont il ne donnera pas les références parce qu'il est introuvable (mais enfin, du coup, ça m'a agacé et je l'ai trouvé<sup>1</sup>) sur l'évolution des lois : le philosophe Émile Boutroux<sup>2</sup> s'était demandé si on était autorisé à penser que les lois pouvaient avoir une évolution, et Poincaré s'était absolument hérissé à la pensée de cette évolution : le savant cherche justement une loi en tant qu'elle n'évolue pas. La question soulevée par Boutroux, dit Lacan, est capitale. " Pourquoi en effet est-ce que les lois n'évolueraient pas, alors que nous pensons le monde comme ayant évolué ? Poincaré tient dur comme fer que le propre d'une loi, c'est que, quand on est dimanche, on peut savoir non seulement ce qui arrivera lundi et mardi, mais en plus ce qui est arrivé samedi et vendredi. Mais on ne voit absolument pas pourquoi le réel n'admettrait pas une loi qui bouge. Il est bien certain, continue Lacan, que là, nous perdons complètement les pédales ". Et un peu plus loin, il insiste : " Il faut se méfier, il arrive des trucs, des lieux de passage abso-

---

1 H. Poincaré, *Dernières pensées*, publication posthume par Gustave Le Bon.

2 Émile Boutroux, 1845-1921, thèse sur *De la contingence des Lois de la nature*, directeur en 1902 de la fondation Thiers.

lument insensés, que l'on ne pouvait sûrement pas imaginer, et d'aucune façon prévoir. Cela fera peut-être que nous aurons un jour une notion de l'évolution des lois".

" Il arrive des trucs " : je n'en suis pas au stade " évolution des lois ", mais au stade " trucs qui arrivent ", et encore. Plus simplement, je sens, je crois que nous sentons tous qu'il y a des questions indécises, des points d'indécision dans le phénomène de la régression, quelque chose d'insatisfaisant comme chaque fois, peut-être, qu'il est question de remonter le cours d'une évolution, et plus généralement comme chaque fois qu'il est question de retours. *Stricto sensu*, en effet, on ne retourne pas. Mais parfois on se retourne et, comme dans le mythe d'Orphée, c'est sur un fantôme.

La forme de l'indécision tient aujourd'hui, comme l'expose de façon si tendue Laurence Kahn dans *Faire parler le destin*, à ce que la " scène tragique ", qui structure la culture occidentale, s'est effondrée entre 1914 et 1945. L'effondrement me semble si radical, le champ ainsi créé si peu compréhensible, que je soupçonne qu'il vit d'une vie irrégulière, inhabituelle, où les lois d'avant n'ont pas cours. Il serait alors *urgent* de trouver le pore, *pôros*, lieu de passage, aussi " absolument insensé " soit-il, vers les lois qui le régissent, pour qu'à l'échelle collective, la régression devienne accessible à la raison. C'est une possibilité, mais elle est faible. On soupçonne depuis Freud que la civilisation secrète sa propre régression et, depuis Adorno, que la raison est négative.

Tout de suite, un mot sur la raison, pour en dégager un paradoxe essentiel : on oppose la raison à la déraison ou à l'irrationalité, qui n'en sont pourtant que des variantes étirées. Je veux dire que l'irrationalité et la raison évoluent dans une même topique, et participent d'une même dynamique conflictuelle : elles respectent toutes deux les règles du jeu. Le comportement imbécile d'un président de la république n'excède pas nos habitudes de pensée, ni qu'une mère soit vierge : c'est déraisonnable, mais ni étrange ni étranger. Ou bien, puisque j'évoquais le désaccord entre Boutroux et Poincaré, c'est à peine si l'on sera surpris d'apprendre que – j'ai fait mon enquête – c'est du jour où, en 1876, Émile Boutroux a épousé la

sœur de Poincaré, qu'ils n'ont plus cessé de s'envoyer des arguments scientifiques à la figure. Bref, nous comporter devant la déraison est simplement un problème, et ainsi que l'écrit Marc Wetzel, un problème " est une difficulté approchable et exploitable, il signifie une difficulté à dévoiler et son recadrage possible dans une difficulté élargie ". Ce qui transforme le problème en question et rend un son alarmant, ce qui contrarie la raison, c'est la *rationalité*, que je vois comme l'" actualité " de la raison, non pas le double inverse de la raison, mais le principe de sa saturation, sa perte de sens par saturation de sa fonction. Là, pour reprendre l'expression de Lacan, on perd les pédales.

Nous mettons le négatif au fondement même de la vie de l'esprit, mais la rationalité, tel que je l'entends, tient le négatif pour une fantaisie. La rationalité a le positif pour idole, ou pour objet fétiche, comme une sur-positivité, et lorsque, pour une cause ou une autre, elle domine pleinement les représentations collectives, elle met la civilisation en demeure de rompre avec ce qui, pour moi, constitue son humanité – si l'humanité de la civilisation, c'est qu'elle puisse bâtir des systèmes de croyance sans y croire vraiment, des systèmes résolitifs au sein desquels le conflit qui les a suscités a pour destin de réapparaître : des systèmes qui acceptent, même si ce n'est pas de bon gré, le principe de leur dérèglement. Un auteur que je ne connais pas, cité par Steiner, Tito Perlini, a consacré un essai paraît-il remarquable, en 1969, à la crise de la conscience européenne, intitulé *Autocritique de la raison des Lumières*. Il présente la " poussée vers le positif comme une tentation mortelle de la culture ", tient cette poussée pour responsable du tarissement des " sources essentiellement désordonnées de la conscience humaine ". C'est un peu cela que préserve l'humanité de la civilisation : les sources désordonnées de la conscience, que récuse la rationalité qui est la manifestation intellectuelle de la croyance à la croyance, et la surface, perceptible et positive, de la régression.

Parler de régression commence avec la question de la conscience : il s'agit de savoir ce qui nous arrive. J'ai dit tout à l'heure qu'il y avait urgence, de l'urgence à percevoir les lois, que je crois différentes de celles auxquelles on a coutume de se référer, qui régis-

sent l'état de régression. Il n'y a pas de question plus urgente aujourd'hui, mais il n'y avait pas de question plus urgente hier, ni au long du siècle qui commence en 1914 et nous a fait ce que nous sommes.

En psychanalyse, " que nous arrive-t-il ? " veut dire quelque chose de précis. Je vois deux sortes de psychanalyse qui, dans les faits, sont mêlées à des titres divers. L'une tend à étendre le champ de l'inconscient, elle n'est pas facile, sa visée haute est de développer toujours plus avant un statut scientifique, c'est-à-dire de ne pas séparer le fait de l'idée, pour protéger l'idée contre la régression. Évidemment, il y a là toute une discussion, en particulier si l'idée est faible et que son insuffisance contamine le fait et se transmet au primat du fait. La mauvaise pente de la psychanalyse qui tend à étendre le champ de l'inconscient part de là, du " fait insuffisant " : elle consiste à oublier " *ce qui existe* " (note de bas de page mordante de Freud rapportant la remarque de Charcot que " la théorie c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister " : " Si seulement on savait *ce qui existe* ", italiques de Freud en 1887<sup>3</sup>), et à faire tournicoter les concepts, à les faire rebondir les uns sur les autres jusqu'à ce que le petit démon de Maxwell attrape le tournis et, de guerre lasse, refuse de régler la circulation et d'ouvrir les portes. L'autre psychanalyse tend à accroître le champ non de l'inconscient mais de la conscience, elle est au principe de la découverte freudienne. Cette psychanalyse-ci prend en considération ce que Freud appelait les " interventions de la vie ", et notre rapport à la généralité humaine, ou si vous préférez notre aptitude à la civilisation, telle que l'inscription du sujet dans la structure œdipienne hautement civilisée *fait parler le destin* de celui que Laurence Kahn a appelé l'" enfant culturel ". Si je dis que son objet est notamment l'homme collectif – c'est un proche voisin de ce que Hannah Arendt a appelé l'" homme des foules " –, je vais introduire un malentendu. Pourtant il s'agit de l'homme qui reconnaît en lui une instance à la première personne du pluriel, un " nous " problématique ou plus que problématique : inadmissible, et néanmoins central pour la vie de l'esprit. Elle dit, la psychanalyse qui étend le champ de la conscience, que l'homme n'est pas " individuel " – se penser soi-même se fait à partir de

repères symboliques qui n'appartiennent pas à " soi " – et que le collectif est également un lieu de constitution : " La psychologie individuelle est, *d'emblée et simultanément*, une psychologie sociale ", écrit Freud dans " Psychologie des masses et analyse du moi ", et je remercie Miguel de Azambuja de m'avoir rappelé cette phrase, que je conjugue avec une autre phrase de Freud, dans *Malaise* : " La civilisation est un processus particulier se déroulant au-dessus de l'humanité " (et dont " certains points nous frappent pourtant par leur familiarité " – il s'agit des modifications pulsionnelles et de notre attitude devant les pulsions et ici, déjà, peut-être, on glisse de la civilisation à l'espèce).

Une pensée tendancieuse qui était en vogue il y a trente ans continue, je crois, encore actuellement d'avoir des effets délétères sur notre représentation de la simultanéité psychique d'emblée présente de l'individuel et du social, ou sur le fait que " je " n'existerais pas sans un " nous " symbolique, à mi-chemin entre l'altérité et l'ipséité, un nous de la même nature que moi et pourtant radicalement autre, et dont la capacité de compréhension comme d'incompréhension m'a déjà inclus. La pensée tendancieuse, c'était le mot d'ordre analytique, ou la représentation-but de l'" avènement du sujet " accédant enfin à " son désir ". L'avènement de ce " sujet " quelque peu mondain de l'analyse a duré le temps pas très long d'une mode, mais je pense que l'idéologie qu'il véhiculait a continué d'exister, avec une conséquence théorique large : à savoir la promotion d'une *idée fausse*, qui est celle d'une opposition entre l'individuel et le collectif. Mais l'opposition, même dynamique, même dialectique, semble ne pas voir que, dans le travail le plus ordinaire de toute cure, dans l'interprétation la plus singulière, c'est – petit piqûre dans le narcissisme – d'une situation sociale que nous traitons : " le transfert est une situation sociale ", a un jour dit Jean-Claude Lavie, dans un entracte d'un Débat du samedi ou d'un Entretien, je ne sais plus, et je ne sais plus à qui il le disait, pas à moi, mais je passais par là et ça s'est

---

3 Note de Freud en bas de page à sa traduction de J.-M. Charcot, *Leçons du mardi de la Salpêtrière*, S.E. I, p. 139.

planté dans mon oreille<sup>4</sup>. L'idée fausse d'une opposition entre le " subjectif " et le collectif, l'idée d'un " ou bien, ou bien " alimente accessoirement un flou intellectuel : nous n'avons pas assez le souci de différencier le collectif - situation structurante et symbolisante de l'individu - de la masse, organisme déstructurant, ainsi que le rappelle l'erreur de traduction du titre " Massenpsychologie " par " Psychologie collective " - et même si Freud ne fait pas vraiment la distinction.

La surface " rationnelle " (au sens que je donne au mot) de la régression, à la fois éclatante et énigmatique, m'a vivement frappé dans l'étude que j'ai faite sur le *Lebensborn*, intitulée " Au-delà du principe de la haine <sup>5</sup> ". J'y ai vu un effet propre à la masse, sans être certain qu'il ne s'agissait que de cela. Disons un effet de masse avec indécision. Le *Lebensborn*, fondation nazie créée en 1935 par Himmler, accueillit dans un premier temps des filles-mères allemandes : elles y accouchaient, et laissaient le soin à la SS d'élever les nouveaux-nés. Il y eut peut-être aussi un programme de procréation dirigée : des foyers *Lebensborn* accueillirent des femmes fanatisées déclarées " racialement pures " pour les faire engrosser : le mythe selon lequel les foyers du *Lebensborn* étaient des bordels pour SS a eu longtemps cours en Allemagne, car il a une fonction rassurante, et en quelque sorte normative : il masque l'anomalie. Quoi qu'il en soit, dix à douze mille enfants naquirent dans les foyers du *Lebensborn* <sup>6</sup>.

L'*anomalie* - le mot, normatif, n'a de sens que par rapport à nos représentations communes ; je l'emploie quand même, bien que, qu'il s'agisse de civilisation ou qu'il s'agisse d'espèce, il supposerait que les " démons du hasard " aient une visée, de fait inexistante - l'anomalie, ce fut d'abord qu'il s'agissait de fabriquer de futurs soldats pour l'armée du Reich. À partir de 1939, le programme anormal de la fondation *Lebensborn* changea : l'invasion de l'Europe offrit au regard étonné des nazis, notamment dans les pays de l'Est, une immense quantité d'enfants chrétiens et blonds. En quelques années, la SS - enfin, pas seulement la SS : il a fallu que militaires et civils allemands y mettent un peu du leur -, capturèrent environ deux millions d'enfants aux yeux bleus. On estime

qu'ils en " sélectionnèrent " environ deux cent mille que le *Lebensborn* se chargerait de " germaniser ", tandis qu'un million huit cent mille enfants firent " mauvaise impression " (formule officielle) et, jugés " racialement inutiles ", ou trop âgés, disparurent pour la plupart dans des camps d'extermination, des camps de travail, des wagons plombés laissés à l'abandon, ou encore furent stérilisés. L'idée était de repeupler les territoires conquis à l'Est après l'élimination dûment programmée, et qui a reçu un début d'exécution, de cent dix millions de leurs habitants, ce qu'on a à peu près oublié aujourd'hui. Les enfants enlevés et germanisés auraient eu à leur service une population d'esclaves constituée par les enfants enlevés et ingermanisables (et par un certain pourcentage d'habitants maintenus sur place), et seraient devenus l'élite SS d'un futur état européen.

Je ne nie pas qu'il y ait là de la déraison. Mais il y a autre chose, que la haine n'explique pas et dont le contenant est la rationalité : cette rationalité qui fait - l'exemple est tout sauf anecdotique - qu'Himmler, dans une lettre au *Lebensborn* du 20 avril 1942, demande si les pommes de terre que l'on y fait cuire sont ou non préalablement épluchées (car les épluchures contiennent des vitamines). Ce n'est pas anecdotique, d'abord parce que l'affection réelle, attentive, et en quelque sorte banale pour les mères et leurs enfants semble ne pas communiquer (le clivage est une explication rapide et clôturante) chez Himmler, avec la planification par lui - il y a des documents - de ce qui apparaît comme un génocide visant, au fond, l'espèce humaine, quelque chose comme une autodestruction. Ensuite parce que c'est la même configuration qui est chaque fois retrouvée,

---

4 Mais j'ai tiré à moi le propos de Jean-Claude Lavie en lui donnant une portée objective. Lavie précise en effet : " Je voulais simplement dire que c'est celui qui perçoit le transfert qui le constitue en lui donnant une dimension socialisée ".

5 *penser/rêver* n° 6, *La haine des enfants*, Mercure de France, automne 2004.

6 Les nazis ont détruit la plupart des archives du *Lebensborn*. Je reprends ici et plus loin les chiffres évalués par Marc Hillel et Clarissa Henry, dans leur enquête parue chez Fayard en 1975, *Au nom de la race*, qui est l'ouvrage de référence.

pour peu que des motifs moraux ou idéologiques ne viennent pas gêner l'entendement. Retrouvée par Hannah Arendt au procès Eichmann, ou par Primo Levi qui préfacera en 1985 le journal de Rudolf Hoess, le commandant d'Auschwitz, et écrit dès qu'il l'a lu, en 1959 : " Ce livre (...) est un document terrifiant : son auteur n'est ni un sadique sanguinaire, ni un fanatique plein de haine, mais un homme vide, un idiot tranquille et empressé (...) " , et en effet, l'autobiographie que Hoess rédigea avant le procès de Nuremberg, est sur ce point convaincante. Il faut lire.

Il faut lire - il faut aussi être au clair avec quelque chose, quand, pour parler de régression, on se réfère à un temps catastrophique, être au clair avec ce qui conditionne la façon de lire, et qui permet de lire plus et mieux. George Steiner, dans ses *Notes pour une redéfinition de la culture*, remarque qu'" il n'est pour ainsi dire pas de civilisation, pas de conscience individuelle qui ne résonne encore de l'écho d'une lointaine catastrophe ". Et en effet, une catastrophe, un temps d'absolue négativité, fait toujours partie des représentations nécessaires à l'établissement du sentiment de continuité et de cohérence du passé, continuité et cohérence dont le besoin individuel est à la mesure de leur fonction anti-dépressive. Je ne fais peut-être rien d'autre dans cet exposé que de dire comment je crois percevoir une cohérence un peu différente, mais une cohérence en effet et de toute façon. L'événement irréprésentable qui donne naissance au sentiment de continuité est une ligne d'articulation à l'intérieur du mythe que secrète chaque société, chaque époque d'une société, chaque individu, pour y adosser la conscience désordonnée qu'ils ont d'eux-mêmes. Il faut être au clair avec cela quand on lit des écrits comme ceux de Hoess, et plus généralement les documents relatifs au mécanisme totalitaire et aux camps. Car il y a une séduction, on hésite à dire le mot, qui s'exerce sur le lecteur de ces récits et de ces études, dont il ne ressort pas intact, une attirance que je ne reconnais pas sans malaise, et que je ne dis pas sans malaise, une sorte de pénible excitation, un vertige. On voit bien à quoi, à quelle participation est due l'excitation, et je n'ai pas envie de m'y attarder. Mais y participe aussi le pouvoir d'une scène catastrophique pré-tragique qui, comme un théâtre d'ombres, donne le sentiment

que la chose même, l'événement irréprésentable se passe juste là, à portée, déjà visible à travers la transparence, les déchirures d'un voile.

Lorsque, en ayant considéré l'excitation pour ce qu'elle est, on en a à peu près accepté la nécessité névrotique, on pourrait dire culturelle, et la sollicitation perverse, et que l'on réfléchit à l'au-delà du principe de la haine, on est forcé d'admettre quelque chose qui, autrement, serait tenu à l'écart sous l'effet de cette excitation même : à savoir qu'au-delà du principe de la haine qui organise la destructivité du genre humain, c'est le calme plat de l'*amour*, la " banalité de l'amour ". J'applique à cet amour la formule d'Hannah Arendt, la " banalité du mal ". Un amour banal, un amour rationnel. Mais justement l'amour n'est pas, ne devrait pas être banal ni rationnel. Himmler éprouve une affection réelle et qui ne se démentira jamais pour les enfants nés au *Lebensborn*. Il offre, avec une joie qui n'est pas publicitaire, des cadeaux généreux sur sa cassette personnelle à ceux qui naissent le jour de son anniversaire. Tel dirigeant SS du *Lebensborn* est ému aux larmes lorsqu'il croit avoir affaire à un enfant né au *Lebensborn* en la personne de la femme blonde qui l'interroge vingt-cinq ans plus tard, Clarissa Henry - c'est le subterfuge qu'elle a trouvé pour l'approcher et tenter de rassembler le détail des faits, car les SS ont détruit la plupart des archives. Hoess choisit à cause de leur douceur et de leur capacité infinie d'amour les domestiques qui s'occupent de ses enfants parmi les Témoins de Jéhovah déportés en masse à Auschwitz. On trouve la banalité, la rationalité de l'amour, et c'est un amour qui, peut-être, n'est pas celui d'Éros, pas un amour pulsionnel, si ces mots ont un sens. Rationalité de l'amour : comment appeler autrement un amour sans conflit, un amour dont la pratique exclusive est celle du " sur-sens ", pour reprendre l'expression que soulignera Laurence à propos du langage totalitaire ?

L'au-delà du principe de la haine est si inquiétant, si profondément dérangeant, que je vois bien comment on peut être tenté de répondre instantanément

---

7 P. Levi, " Monument à Auschwitz " (1959), *L'Asymétrie et la vie*, Robert Laffont, 2004.

à l'inquiétude, et à l'énigme de la rationalité, par exemple chez Himmler, chez Hoess, chez Eichmann<sup>8</sup>, et avec quels concepts explicatifs – dont le déni de la réalité et le clivage – ou avec quels diagnostics psychopathologiques, ou même avec les propositions de Hannah Arendt qui semblèrent si scandaleuses en 1961 et sont presque devenues un lieu commun aujourd'hui. Mon titre, " Rien de bon ", était pour répondre à la question de nos entretiens " Que devient la régression ? ", en même temps qu'à ma crainte de ne parvenir à rien. Mais je pense maintenant qu'un meilleur titre aurait été " Rien de clair ". Dans la première lettre de Paul aux Corinthiens, on lit qu'avant de connaître Dieu, on voit toute chose comme dans l'enfance, " au travers d'un miroir, obscurément ", ou, selon une autre traduction : " comme en un miroir et en des énigmes<sup>9</sup> ". Les questions de la régression se posent *par essence* obscurément – il n'y a pas de régression lumineuse – et se posent comme au travers d'un *miroir* : avec une partie réfléchissante, une partie déformante, et un au-delà, un " au travers de ", partiellement imaginaire. L'image que renvoie le miroir mélange la libido narcissique et la libido d'objet. Et peut-être est-ce là ce qui obscurcit constitutivement l'essai de comprendre l'" amour banal " qui, au-delà de la haine, anima les hommes vulgaires qui furent les bourreaux de l'Occident chrétien. De l'Occident chrétien : avec les deux sens du génitif. Les bourreaux furent à la fois les produits d'une culture, et les destructeurs de cette même culture – et c'est pourquoi la question, généralement méconnue, liée au *Lebensborn*, de l'enlèvement et de la destruction élaborée en système par les nazis de deux millions d'enfants *chrétiens* me semble essentielle.

Laurence Kahn écrit avec une complète clairvoyance, dans la conclusion de *Faire parler le destin*, que l'"élimination des juifs a révélé à l'Occident comment il hait indéfectiblement, aussi immémorialement que la transmission, quelque chose de lui-même : non pas quelque chose hors de lui, mais quelque chose en lui, noyau même de sa civilisation, tout à la fois souche de la culture et généalogie de l'esprit ". Steiner parle, exactement dans le même sens, d'un " courant chrétien d'automutilation " qu'il voit à l'œuvre dans la Shoah. *On tue une origine*. Laurence et George Steiner ont en tête l'autodestructivité d'une culture, de

son âme même. Et, au " désarroi radical " d'un " meurtre originaire explosant au grand jour sous la forme du meurtre en masse ", lorsqu'il n'y a " plus d'écart entre la source et le produit " (L. K.), entre l'extermination et ses fins secrètes – à ce désarroi, donc, Laurence donne le nom théorique de pulsion de mort, en en faisant valoir la portée anthropologique universelle.

Désarroi il y a, et pulsion de mort. Mais, le désarroi reste énigmatique de voir que la culture en question, la culture chrétienne qui se réclame de l'amour – Steiner décrit le nazisme comme un rejeton parodique païen de cette culture dont les traits apparaissent dans leur caricature même –, la culture chrétienne ou issue de la chrétienté ne s'en tient pas à la destruction de ses origines, au meurtre de son âme même, avec l'élimination des juifs. En planifiant et en exécutant le meurtre en masse d'enfants chrétiens, en planifiant l'extinction de quelque cent dix millions de chrétiens de l'Est, ce n'est pas son âme, mais son *corps* qu'elle détruit, et sa descendance. Il ne s'agit plus de l'autodestruction symbolique qui, avec l'anéantissement des juifs, " offense la civilisation humaine ", pour reprendre ce qu'on lit sur la plaque commémorative du ghetto de Venise. C'est moins encore l'autodestruction vaguement sacrificielle du fantasme suicidaire fanatisé qui, en 1945, propageait benoi-

---

8 Eichmann avait une maîtresse juive, quand il organisait l'émigration forcée des Autrichiens juifs, une amie de longue date, il fut un sioniste convaincu, grand admirateur de Theodor Herzl, eut une amitié profonde pour le Dr Löwenherz qui dirigeait la communauté juive de Vienne. Il vint aussitôt voir sur sa demande le Dr Storfer à Auschwitz, autre dirigeant de la communauté juive de Vienne, regrette de ne pouvoir le faire sortir – les ordres sont formels –, essaie sans succès de le dispenser de travailler, lui fait obtenir un travail où il a le droit de s'asseoir. Storfer sera fusillé six semaines plus tard. Eichmann raconte lors de l'interrogatoire de police à Jérusalem : " C'était une grande joie intérieure pour moi de pouvoir au moins voir un homme avec qui j'avais travaillé pendant de longues années, et que nous puissions nous parler (...) Nous avons eu un entretien normal, humain. Il m'a dit sa tristesse et son désespoir, j'ai dit : " Eh bien, mon cher ami (*Ja, mein lieber guter Storfer*), nous voilà dans un sale pétrin ". Etc.

9 Corinthiens XIII, 11-12.

tement en Allemagne les rumeurs du gaz avec lequel Hitler aurait prévu de faire disparaître la population civile allemande pour la protéger des Soviétiques. Il s'agit d'une tentative de destruction réelle des chrétiens par eux-mêmes – et l'on reste étonné du peu d'écho dont elle a fait l'objet chez eux depuis soixante ans.

C'est dans " Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ", que Freud évoque les " interventions de la vie <sup>10</sup> " susceptibles de ramener " en arrière " les " remaniements pulsionnels sur lesquels reposent notre aptitude à la civilisation <sup>11</sup> ". Freud développe ici une description de la régression grave et directe, que je résume :

Les hommes vont contre leur nature quand ils obéissent à la civilisation. Dans le domaine de la sexualité, qui est le plus résistant à la répression pulsionnelle, cela conduit aux " manifestations réactionnelles des affections névrotiques ". Dans les autres domaines, cela n'a pas de conséquences pathologiques, mais entraîne des " déformations du caractère " : de tels hommes obéissant à la civilisation vivent " psychologiquement au-dessus de leurs moyens " et " méritent objectivement d'être qualifiés d'hypocrites ". Un peu plus loin, Freud renforce la notion en parlant des " hypocrites de la civilisation ", incomparablement plus nombreux que les hommes authentiquement civilisés. Ainsi, dit-il en parlant du comportement des grandes individualités humaines, des peuples et des États durant la guerre de 1914, " les hommes ne sont pas tombés aussi bas que nous le redoutions, parce qu'ils ne s'étaient absolument pas élevés aussi haut que nous l'avions pensé d'eux ". C'est avec cette remarque cinglante, dont il fait une ironique consolation, que la difficulté commence.

Car il y a dans cet écrit impeccable une difficulté, quelque chose de singulier. Qui concerne ce qui se passe lorsque l'individu ne se développe pas en deux temps – en effet, la représentation du bas et du haut du développement des hommes situe ce développement de façon linéaire. Freud omet, dans ce travail, l'étape intermédiaire, la phase de latence qui lui permet, dans ses autres travaux, de décrire un développement discontinu, si important pour la

psychologie individuelle et pour celle des peuples, et finalement pour le développement conflictuel de la civilisation – et pour un certain point de vue sur l'espèce, puisque c'est ici qu'intervient la métaphore – ce qu'on appelle ainsi pour être convenable –, qui n'en n'était pas une pour Freud, de l'action des époques glaciaires sur la structure libidinale. Développement discontinu dont je me suis rendu compte en travaillant que j'en faisais une sorte d'ancêtre phylogénétique de l'après-coup. C'est peut-être la question même de la régression : sur quoi débouche-t-elle si elle est a-conflictuelle, ou plutôt si la vie psychique qu'elle dégage est devenue linéaire, d'avoir perdu toute mémoire du développement en deux temps et du conflit essentiel qu'il impose à tous les niveaux de la réflexion ?

Pourtant Freud introduit bien une discontinuité, dans sa description, mais elle est d'une autre nature : c'est celle de la coexistence des stades, un stade antérieur du développement persiste à côté d'un stade ultérieur : pour le développement psychique, succession ne veut pas dire continuité, mais, dit-il, coexistence. La nature de la coexistence sera précisée dans *Malaise...* : il y a coexistence parce qu'il y a clivage, *Spaltung*, au cours du développement <sup>12</sup>.

Dans " Considérations actuelles... ", Freud donne de la coexistence un contre-exemple singulier, pour insister sur le fait que le développement psychique est seul de son espèce, contre-exemple qui prend nos habitudes à revers, tant nous sommes coutumiers de la métaphore – pour le coup c'en est une – de Rome, la Ville éternelle où les temps différents coexistent. Le contre-exemple, est l'apparition de la métaphore de la ville, mais avec un sens contraire : c'est qu'à la différence du développement psychique, dit Freud, " quand, en grandissant, un village devient ville, un

---

<sup>10</sup> *Durch Einwirkungen des Lebens*, GW X, p. 338.

<sup>11</sup> *Kultureignung*, *ibid.*

<sup>12</sup> Le clivage est entre " éléments quantitatifs d'une certaine attitude ", ou entre " motions pulsionnelles " : l'une échappe aux modifications, l'autre subit les transformations liées au développement.

enfant devient homme, village et enfant se résorbent alors dans la ville et dans l'homme<sup>13</sup> ".

Le verbe traduit par " résorber " est *untergehen*, et n'est pas facile à rendre, et je suis obligé de m'y arrêter parce qu'il conditionne une part de mon souci : Laurence Kahn m'a indiqué que le substantif correspondant, *Untergang*, était celui du " déclin " du complexe d'Œdipe, qui est aussi celui du soleil à l'horizon, lorsqu'il coule dans l'océan, s'y engloutit – deux autres sens de *untergehen*. Mais l'idée est ici différente et on ne peut parler de l'engloutissement du village dans la ville ou de l'enfant dans l'homme sans introduire une thèse, morale ou psychologique. *Untergehen*, dans la comparaison du village et de la ville, c'est ce qui fait qu'un beau jour, mon père, dans un endroit réaménagé du Marais, avait étendu les bras : à cet emplacement, avant le réaménagement, se trouvait la rue la plus étroite de Paris, on pouvait toucher les maisons des deux côtés à la fois en étendant les bras. Lorsque c'est *untergehen*, on ne peut reporter les anciens traits sur les nouveaux que par la pensée. " Les formes ou matériaux anciens, explicite Freud, ont été dans les faits supprimés et remplacés par de nouveaux ". " Supprimés et remplacés " empêche aussi de parler de dissolution pour *untergehen*. Le choix fait par Laplanche de " disparition " irait bien à condition d'entendre qu'il s'agit d'un processus, comme le fait Strachey qui dit que le village " s'est perdu " dans la ville, *become lost*. Mais ce serait un faux-sens de parler en français de " perte ", et après cette longue boucle, je vais garder résorber et résorption, en en corrigeant mentalement le défaut avec les éléments de cette discussion.

Ainsi, pour la vie psychique et son statut particulier, pas de cette sorte de résorption ou de disparition, l'état initial persiste (" le psychique primitif est, au sens le plus plein, impérissable ") et peut redevenir la forme unique. Et un stade ultérieur, abandonné, peut dès lors ne pas être atteint de nouveau, tandis que " les états primitifs peuvent toujours être réinstaurés ". De sorte que nous avons, dit Freud, une capacité particulière<sup>14</sup> à rétrograder, nous sommes doués pour la régression.

La description est valable pour le développement et la régression de l'individu et ceux de la masse. Elle

pose la question de savoir ce que nous pouvons comprendre, au moyen de la théorie des pulsions, aux lois qui régissent un " état psychique primitif ". Je vous demande un effort supplémentaire, et de voir d'abord que si l'on peut déduire de l'organisation d'une ville celle du village primitif qui lui a donné lieu, ce n'est pas *malgré* le fait qu'il se soit résorbé en elle, mais au contraire *à cause* de cette résorption. Il y a des fantômes, des souvenirs inventés et leurs prétextes réels, des mythes et des légendes, des pères saisis par leurs souvenirs, une organisation pulsionnelle de la mémoire, avec les déformations inhérentes à toute construction libidinale et dynamique de la mémoire. Mais, dans l'hypothèse où il n'y aurait pas eu résorption, où village et ville, tels le psychisme primitif et le psychisme civilisé, auraient continué de coexister, si la ville disparaissait, que comprendrait-on au village ? Privée de la déformation inconsciente du souvenir, du souvenir au sens le plus fort, le souvenir qui agit et nous dirige à notre insu, et institue l'objet, que vaut notre intelligence de l'objet disparu ? Freud ne s'attarde guère, ici, et semble dire que l'intelligence a un accès direct au stade primitif du développement, désormais au premier plan, et que la régression en 1915 s'offre sans fards ni détours à l'observation. Mais cela n'est clair que si l'on suppose que le " stade primitif " n'a pas évolué de son côté, ou, si vous voulez, que le village a continué d'exister sans autre vie que celle nécessaire à son maintien en l'état.

Je ne crois pas que l'évolution en deux temps des états psychiques soit retournable en doigt de gant. Imaginons qu'à l'instar des états psychiques, un enfant de chair et d'os coexiste, intact et impérissable, à côté de l'adulte sans s'être résorbé en lui, et que cet adulte disparaisse, emporté par une " intervention de la vie " : l'enfant ne serait-il pas à nos yeux un absolu étranger ? Avec sa conduite propre, un langage que seul il pourrait entendre, une idiosyncrasie me semble-t-il *non conflictuelle* de la vie de l'esprit ?

---

13 Dans *Malaise...*, pour l'enfant, " les phases antérieures de l'évolution ne sont pas mieux conservées (qu'en ce qui concerne le thymus) : elles se sont également perdues dans les suivantes auxquelles elles ont abandonné leur matière ", *GW XIV*, p. 429.

14 (...) *eine besondere Fähigkeit*, *G.W. X*, p. 337.

C'est évidemment une pure fiction, ce petit géant a-conflictuel, placide jusqu'à la vacuité, que je vois jouer à des jeux linéaires et appliqués - une fiction tant qu'il ne marche pas au pas de l'oie.

Une fiction, mais en même temps, il me semble qu'elle acquiert une réalité dans certaines cures, lorsque la voie de la régression semble barrée parce que le développement semble avoir été continu. La placidité du petit géant s'exerce alors contre la capacité inventive de la cure, où j'éprouve une sorte de difficulté quasi concrète à trouver de quoi parler en séance, je veux dire quelque chose qui ait un sens pour le patient, qui entre en contact avec ce qui l'occupe, ce que pourtant il demande, et même il ne demande rien d'autre. L'une des personnes auxquelles je pense est un homosexuel, l'autre une anorexique : l'homosexualité de l'un et l'anorexie de l'autre ont commencé dans l'enfance, et se sont maintenues sans être remaniées. Il est clair que ni l'un ni l'autre, par la force de leur engagement - affectif chez l'un, intellectuel chez l'autre - ne deviendraient jamais membre d'une organisation totalitaire et régressive. C'est le monde qui leur apparaît comme totalitaire et régressif, le monde auquel ils ne savent pas comment appartenir. La réalité extérieure et la réalité intérieure coïncident si fortement pour ces personnes qu'il se peut qu'elles soient, ces personnes - ce n'est pas le cas de tous les homosexuels ni de toutes les anorexiques - il se peut qu'elles soient absolument dépendantes d'une co-incidence totalitaire. Je sais bien que nous en sommes tous là, nous sommes tous sous la dépendance de la manière dont le monde coïncide avec la façon dont nous le voyons, et ce que je veux dire, c'est que les personnes dont j'évoque le cas me semblent dépendantes de l'activisme totalitaire d'une *absence* spécifique, l'absence d'un développement psychique en deux temps. Je pense aussi à quelqu'un, une femme, dont la mère est anorexique, et cette femme, la fille, est douée d'un mode singulier de fonctionnement, une idiosyncrasie des représentations du sacrifice qu'elle a consenti à la survie de sa mère, ce qui la rend complètement incapable d'être aimable en société : son comportement psychique est parfaitement inadéquat avec ce qui est attendu d'elle dans la vie courante parce que, dans un souci enfantin et convaincu, maintenu sans décalage, sans qu'il y ait place pour le doute, elle

est, en société, absorbée par la préoccupation d'avoir à sauver le moment suivant qu'elle voit identique à ce qu'elle a toujours et sans déformation appris à identifier comme un " moment suivant ", c'est-à-dire quelque chose d'imprévisible. Qu'un collègue s'approche du bureau où elle travaille, et elle se prépare à de l'imprévisible - et bien sûr, le malentendu ainsi créé lui donne répétitivement la preuve que sa conviction est justifiée. Quelque chose, là non plus, ne s'est pas résorbé, qui ne suit pas les lois qui régissent habituellement les représentations refoulées. La coexistence d'états psychiques relatifs à des moments différents de l'évolution semble ne pas faire intervenir l'après-coup, du moins mes interventions dans ce sens ne font que reproduire le sacrifice de ce qu'elle est au profit de ce que je crois. Ou, si vous voulez, je la nourris, et pour cela sa reconnaissance m'est acquise, mais ce que je lui dis la prend au dépourvu, cela ne nous implique pas ensemble, je ne mange pas de ce que je lui donne et qui ne concerne qu'elle, et sa reconnaissance ne vise qu'à venir au secours de ma rationalité, de ma positivité. Mais je sais bien aussi qu'avec certains patients, on échafaude des théories pour pouvoir durer, en attendant de trouver le passage. Reste que le passage suppose deux milieux d'énergie différente, une temporalité discontinue, un conflit, et une interprétation, là où, avec cette femme, je n'ai qu'une maintenance, l'*autocratie* du corps ou du caractère, l'obstacle de l'*actualité*, et des explications.

Il est temps de donner un contenu à ce qui ne s'est pas résorbé, du moins dans cette hypothèse même, que je résume : dans le développement du psychisme, succession, dit Freud, veut dire coexistence : un état primitif (un village dans le contre-exemple) ne s'est pas résorbé dans le psychisme de l'adulte (une ville dans le contre-exemple). La régression peut donner à cet état primitif une place prévalente. Ma question est : à quelles lois métapsychologiques obéit cet état primitif lorsqu'il prend la conduite des choses ? Et si l'état primitif advenait pour la première fois et ne ressemblait à rien d'antérieurement connu ?

Ma chance est que Nathalie Zaltzman, dans son article intitulé " Children are pigs <sup>15</sup> ", a ouvert la question

---

15 N. Zaltzman, " Children are pigs ", *penser/rêver* n° 6, *La haine des enfants*, Mercure de France, automne 2004.

et a formulé une hypothèse. Elle observe d'abord que contrairement à l'assertion freudienne, le totémisme n'est pas " étranger à notre manière de sentir actuelle ", qu'il n'est pas une institution disparue. Elle souligne d'emblée qu'il peut resurgir, comme dans les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle.

" Children are pigs " (les enfants sont des cochons<sup>16</sup>) part du roman du prix Nobel de littérature William Golding, *Sa Majesté des mouches*, récit, écrit Nathalie Zaltzman, de la " progression conquérante d'une régression culturelle collective ". La sorte de coup de théâtre qu'elle fait arriver ici, c'est de lire ce roman non comme une pré-histoire d'un groupe social évolué, mais à l'inverse, comme sa post-histoire : le groupe d'enfants britanniques échoués dans une île – vous avez lu le livre – invente une *néo-formation* sociale. La régression y fabrique quelque chose de radicalement nouveau. Pourtant, ces enfants hautement éduqués se transforment en un groupe qui *a priori* semble pouvoir répondre à la définition que donne Freud de la horde originaire : " disparition de la personnalité individuelle consciente ", " orientation des pensées et des sentiments dans des directions identiques ", " prédominance de l'affectivité et du psychisme inconscient ", " tendance à la réalisation immédiate des desseins qui surgissent " : " Tout cela, écrit Freud dans "Psychologie des masses et analyse du moi", correspond à un état de régression à une activité psychique primitive ". Mais, soutient Nathalie Zaltzman, cette horde d'enfants n'est pas la horde originaire freudienne. Cette horde d'enfants est en effet sans père, ce clan totémique sans père s'organise autour d'un *totem sans tabou*, sans systèmes d'interdits, la haine s'y exerce sans ambivalence – et je vois dans la possibilité d'une haine sans ambivalence le début d'une compréhension d'un au-delà du principe de la haine, où l'amour n'est plus celui d'Éros le rassembleur conflictuel, n'est plus l'Éros qui fait des liens contradictoires dans la vie de l'esprit et dans la vie de la collectivité.

Nathalie Zaltzman se sert de la représentation proposée par le roman de Golding pour poser la question d'une régression qui ne serait pas libidinale sexuelle, mais narcissique, n'engendrant pas un retour à un état antérieur de l'évolution, mais, je cite, " bel et bien

à un état postérieur, antérieurement inexistant ". Ce qui est envisagé, c'est une distinction entre la nature libidinale de la régression, soit sexuelle, soit narcissique, et l'état psychique et collectif que la régression instaure. Une régression narcissique débouche sur un état objectal sans précédent. Est-ce que je déforme son propos en l'organisant de cette manière ?

Dans les cures, elle soutient de même que la régression ne produit ou reproduit pas une maladie infantile par nature impérissable, mais une *néo-formation*, qui n'est pas que pulsionnelle : le moi y joue un rôle qu'il n'a jamais joué primitivement de cette façon. Du point de vue collectif, la régression met en jeu un certain rapport entre la libido narcissique individuelle et la libido narcissique de la masse. Freud – cité par Nathalie qui articule ou désarticule ici civilisation et espèce, je crois, de manière significative pour mon propos – Freud écrit que le développement du moi humain est plus difficile à percer à jour que le développement de la vie sexuelle humaine : " On a l'impression que l'histoire du développement de la libido répète une séquence beaucoup plus ancienne du développement (phylogénétique) que ne le fait l'histoire du développement du moi (...). La première répète peut-être les conditions de développement de l'embranchement des vertébrés, tandis que la seconde est dépendante de l'Histoire de l'espèce humaine ".

Faire appel, comme le fait Nathalie Zaltzman et moi après elle, à un travail aussi spéculatif que *Vue d'ensemble des névroses de transfert* – dont provient cette citation – est pleinement justifié, si l'on a le sentiment qu'il ne faut pas assimiler les régressions collectives à ce qu'on nomme la barbarie, où le mot barbarie semble répondre de lui-même à la question qu'il pose. Par exemple, la régression animale, la régression instinctuelle en quelque sorte, à quoi l'on attribue ce que nous appelons la barbarie nazie – et que j'appelle, moi, la barbarie chrétienne –, et qui ressortit à la théorie des pulsions, ne concernerait pas ce qui a été le fait le plus déconcertant de la barbarie supposée : l'atteinte autophage, l'atteinte portée non

---

<sup>16</sup> Au sens de l'animal, pas de la saleté.

tant à la civilisation qu'à l'espèce humaine. La régression portait moins sur l'*hominisation* (à l'intérieur de l'embranchement des vertébrés) que sur l'*humanisation* (à l'intérieur de l'histoire de l'espèce), l'humanisation et ses " constructions identifiantes collectives ". Ici se trouve peut-être le lieu de passage recherché : avec l'idée que l'histoire de l'espèce a des effets structurants sur la civilisation, et déstructurants, et qu'un accident de l'humanisation retentit sur l'hominisation. L'idée, dite autrement, que le malaise n'est pas dans la civilisation mais dans l'espèce. C'est le développement du moi qui est en cause, et non le développement de la libido. Un moi singulièrement plus complexe que ce que nous en faisons généralement, et dont l'analyse - " analyse du moi " libérée pour ainsi dire par l'écriture de " Pour introduire le narcissisme " - a occupé Freud pendant toute la seconde partie de son œuvre - jusqu'à ces fameuses constructions en analyse, sortes de dialogue entre deux moi<sup>17</sup>.

Quelque chose de nouveau, donc, des " choses inconscientes qui n'avaient jamais pris corps auparavant ", écrit Nathalie Zaltzman qui propose à la fin de son article une figure du mal où l'angoisse pulsionnelle interne n'est pas différenciable de l'angoisse de réel, figure qui n'est pas le produit du retournement ni de la projection d'un père aimé puis haï.

" Ce qui commença par le père s'achève par la masse ", mais ce que le banal Eichmann à Jérusalem a donné à penser, c'est, à mon sens, l'inverse : ce qui ne commença pas par le père s'inaugure par la masse. Peut-on faire parler ce destin-là ? À quoi ressemble le moi ainsi inauguré dans la régression ? Que comprendre à ce qu'il dit ? Et surtout que lui dire ? Autre chose, certainement, que " Jusqu'à votre nième année, vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère, etc. ".

Je vais terminer en évoquant un aspect de notre participation toujours possible à la régression collective, que m'a suggéré la lecture d'un article d'Eugène Enriquez sur le fonctionnement des sectes, et qui fait intervenir la figure du chef, du meneur, que j'ai laissée de côté jusqu'à présent. Cela concerne certains rapports du langage et de la parole<sup>18</sup> - il s'agit bien d'humanisation. Nous sommes d'une espèce langagière

et parlante. Le langage, c'est une banalité de le rappeler, est une donnée, il est déjà là. Il inscrit chacun dans un ordre symbolique. Or, les meneurs, dit Enriquez, fabriquent une confusion entre le langage et la parole. Ils font prendre leur parole pour le langage même, et annulent l'altérité symbolique du langage. Dès lors la pression est grande, pour chacun, de céder au peu compromettant silence, et de se taire. Si les éléments de la foule ou simplement les membres d'un groupe, si les *fidèles* parlaient, ils risqueraient, à leur insu, de trahir. Quelque chose dans leurs propres paroles, sans même qu'ils le sachent, et déjà dans le simple fait de parler, pourrait être infidèle à l'égard du leader, démasquer son subterfuge - quelque chose qui ferait entendre que la parole du leader n'est pas tout le langage, qu'il n'est pas parvenu à " décontaminer le langage de ses ambiguïtés " (L. K.). Si les fidèles parlaient, ils pourraient faire entendre de l'ambiguïté, un reste d'altérité, y compris à leurs propres oreilles. Pour éviter une trahison, confuse mais radicale, le choix est soit la transformation d'un énoncé en slogan, ou en prière, soit le silence. Ainsi voit-on s'installer, dans la dévotion même des groupes, fanatisés à quelque titre que ce soit, dans l'identification de ses membres - oublieux de leur propre espèce - à la culture du leader, une petite paranoïa où se taire est l'unique certitude de ne pas se mettre à dos non seulement le leader, mais aussi et sans doute avant tout quelque chose de soi qu'on ne connaît pas, qu'on ne veut pas connaître, un élément négatif qui ressortit au dur, au courageux, à l'effrayant *devoir d'infidélité*<sup>19</sup>. Ici, rien ne m'empêche de comprendre que le " triomphe de la religion " vise le silence de l'espèce humaine.

J'y suis sensible - pas pour de nobles et belles raisons. Pas parce que je refuse le compromis et l'abus de

---

17 Les textes majeurs de cette période sont des " constructions " au sens précis que Freud donne au mot dans " Constructions en analyse ".

18 E. Enriquez, " Le refus du trouble ou vivre entre soi jusqu'à en mourir ", *RFP* " Débats de psychanalyse ", *Sectes*, PUF, 1999.

19 Je renvoie ici à J.-M. Hirt, *Les Infidèles : s'aimer soi-même comme un étranger* (Grasset, 2003), que je remercie François Villa de m'avoir signalé lors de la discussion.

pouvoir, ces vertus qui, pour Freud, rappelle Pontalis dans " Actualité du malaise ", " vont de soi et dont il n'y a pas à faire un plat ". Pas non plus parce que les dictatures petites et grandes s'établissent sur le silence des individus et des masses et leur peur. Mais à cause de quelque chose en moi - en vérité " rien de

bon " - qui est la tentation, le goût si fort du renoncement que m'interprète, heureusement, la régression.

" Moi ", c'est aussi " nous ", et c'est aussi un vers de Victor Hugo : " On vit, on parle, on a le ciel et les nuages / Sur la tête ". On vit, on parle : c'est comme ça.

## *Séminaire des membres associés*

*Pragues 9 au 12 Juin 2005*

Corinne Ehrenberg et Pascale Michon-Raffaitin

C'est à Prague que s'est déroulé cette année, du 9 au 12 Juin, le XI<sup>ème</sup> séminaire des membres associés, organisé par Mme le Professeur Yolanda Gampel, Vice-présidente de la Fédération européenne de psychanalyse. Nous avons été remarquablement accueillis par le Président de la société tchèque de psychanalyse, Mr Václav Mikota .

Formidable découverte de nos collègues européens, 15 pays étaient représentés, l'anglais était notre langue commune. Chaque participant présentait un " cas clinique ", la consigne étant 2 séances qui se suivent d'une analyse en cours, replacées brièvement dans leur contexte. Les 30 analystes présents étaient répartis en 4 groupes (à constitution fixe le premier jour et variable par la suite), chaque groupe étant " supervisé " par un *Training Analyst*. Cette année ce sont Bernard Penot ( SPP, France ) , Silvia Amati Sas (Suisse et Italie), Jacqueline Amati Mehler (AIPs, Italie) et Gemma Jappe (DPV, Allemagne ) qui ont assumé cette fonction.

Comment parler de nos échanges pendant ces 3 journées intensives de travail ?

Le premier constat est linguistique : l'anglais s'est avéré être avant tout un outil pour nous parler, pour communiquer, autant qu'il était possible, notre investissement partagé de la chose analytique. Il n'était la langue maternelle que pour une seule des participantes, une anglaise. Dès lors, nous avons pu faire le constat que l'anglais n'était qu'un moyen et que notre véritable langue commune était bien plus la clinique psychanalytique. Au point que nos diverses références métapsychologiques nous apparaissaient comme nos langues maternelles, nos singularités liées à nos histoires personnelles.

Nous pensions évidemment que la langue était une barrière, elle a pu l'être effectivement dans les conversations ordinaires, mais très paradoxalement,

elle s'est révélée un formidable révélateur de nos façons " d'analyser " quand il s'est agi de les partager dans une langue " étrangère ". La traduction a donc été beaucoup plus synonyme de richesse, d'inventivité, que de déperdition.

L'attention délicate avec laquelle les participants se sont écoutés les uns les autres nous a fait regretter qu'en dehors des " Mardis autour de la pratique ", nous ne nous donnions pas plus d'occasions, à l'APF, d'exposer nos cas d'analyse.

Sans doute, un certain anonymat et l'utilisation de l'anglais, a représenté une sorte de distance protectrice qui permettait de s'exposer plus librement et plus tranquillement, débarrassés que nous étions des enjeux imaginaires liés aux transferts institutionnels.

Le deuxième constat est une reconsidération de nos *a priori* sur une certaine " exception française ", psychanalytique. Sur ce point, nous sommes revenues de ce séminaire un peu modifiées ; quelles qu'aient été nos références métapsychologiques, force a été de constater que lorsqu'il est question de transfert, que l'on soit freudien, kleinien, winnicottien, bionien, etc. nous sommes aux prises avec les mêmes forces, celles des pulsions à l'œuvre dans les conflits intrapsychiques. Sur cette même ligne, la grande diversité des " cas présentés ", des traitements entrepris dans une sphère très large, des modèles sous-jacents de chacun, du fonctionnement psychique, des " styles " analytiques, a mis en permanence en relief la spécificité de notre méthode et ce sur quoi notre intérêt se porte directement, la primauté du processus analytique.

Le dernier constat n'en est pas vraiment un, il s'agit plutôt d'un questionnement à propos de la pratique de l'analyse dans des pays ayant connu une histoire tragique comme ceux de l'ex-Yougoslavie et des pays récemment débarrassés du joug totalitaire.

Nous avons été frappées par le silence gêné des praticiens de ces pays lorsque nous leur posions des questions sur la façon dont l'histoire des patients s'articulait avec l'histoire de leur pays. Non qu'il s'agisse de rabattre le psychique sur l'histoire ou la culture, mais plutôt d'appréhender la façon dont la formation et la pratique de l'analyse permettent l'élaboration des conflits inconscients déplacés sur les conflits ethniques ou nationalistes.

Du côté des *Training Analysts* :

Nous avons pris soin de profiter de chacun afin d'apprécier leur façon de s'y prendre avec des matériels si différents.

Celle de Jemma Jappe a retenu tout particulièrement notre attention car elle a utilisé une méthode, pour nous, tout à fait inhabituelle, très inspirée de Balint, à laquelle elle a été formée à Cologne. Elle ne voulait rien savoir du contexte de la cure et demandait à l'analyste qui présentait de ne soumettre à l'auditoire que les premières phrases d'une séance. Puis elle demandait à tous les participants de dire les associations que ces quelques phrases leur suggéraient. L'auteur de la présentation n'en est pas revenu : la synthèse de l'ensemble des associations des participants retrouvait le contexte de la relation transférentielle...

Une autre expérience saisissante a été celle d'une analyste qui a présenté son cas clinique à deux

reprises, à deux *Training-Analysts* différents. Deux modalités d'écoute et d'intervention se sont manifestées, l'une, celle de Jemma Jappe, précédemment citée, l'autre, celle de Bernard Penot, axée sur les différents niveaux de l'écoute et leur enchevêtrement, pour parvenir à exactement la même "vue directe" des enjeux transférentiels. Le vif de cette expérience a été très enrichissant et pour l'analyste qui présentait et pour les quelques-uns qui ont participé aux deux groupes, leur permettant de découvrir et de parcourir encore d'autres chemins ainsi ouverts.

*Last but not least...*

Enfin, les échanges quotidiens entre nous nous ont fait mesurer les différences de fonctionnement institutionnel des sociétés représentées, en particulier celles concernant les modalités de formation et la durée des cursus. À notre grande surprise, l'implication des analystes en formation dans la vie institutionnelle est quasi absente dans la plupart des sociétés, le fonctionnement de l'APF est pour cela assez unique, mais les cursus y sont plus rapides que dans notre Association. Nos conversations ont toujours été marquées par l'enthousiasme de la découverte des modalités de travail des uns et des autres, un travail analytique exigeant, au quotidien, d'une grande vivacité !

L'Europe existe... Nous l'avons rencontrée... et la psychanalyse se porte très bien !

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* André BEETSCHEN  
*Vice-Présidents* Jacques ANDRÉ, Catherine CHABERT  
*Secrétaire général* Patrick MEROT  
*Secrétaire scientifique* Dominique CLERC  
*Trésorier* Sylvie DE LATTRE  
*Président sortant* Edmundo GÓMEZ MANGO

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* Dominique CLERC  
Viviane ABEL PROT  
Philippe CASTETS  
Martine BAUR, Leopoldo BLEGER, Jean-François DAUBECH

## **DOCUMENTS ET DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.  
La réalisation des numéros est actuellement confiée à Jacques ANDRÉ et  
Philippe CASTETS

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX,  
André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON,  
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,  
Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Blandine FOLIOT, François GANTHERET,  
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI, Didier HOUZEL, Laurence KAHN,  
Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE, Roland LAZAROVICI,  
Jacques LE DEM, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT,  
Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND,  
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER  
FelipeVOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* Raoul MOURY  
Catherine CHATILLON, Lucile DURRMEYER, Danielle MARGUERITAT, Marie MOSCOVICI,  
Raoul MOURY, Jean-Claude ROLLAND, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO,  
Daniel WIDLÖCHER

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Anne ROBERT PARISET  
*Membres ex officio* André BEETSCHEN, Dominique CLERC  
*Membre représentant du Collège des titulaires* Catherine CHATILLON  
Henri ASSEO  
Jean-H. GUÉGAN, Jean-Michel LÉVY, Jocelyne MALOSTO

## MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 Paris	01 45 48 08 03
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 Paris	01 45 24 52 37
Pr François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Roland LAZAROVICI	17, rue Gazan - 75014 Paris	01 45 89 11 78
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Meraner Str. 7 10825 - Berlin Allemagne	0049 30 853 46 67
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Aline PETITIER	15, rue de Montparnasse - 75006 Paris	01 45 49 32 64
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	06 70 31 86 02

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautay - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33200 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	05 56 08 94 37
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 Paris	01 43 54 44 12
Dr Claudine GEISSMANN	rés. le Rohan 33, rue Taudin - 33200 Bordeaux	05 56 02 56 89
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint-Germain 75005 Paris	01 42 71 23 46
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Mme Monique DE KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré 75116 Paris	01 47 04 23 32
Mme Sylvie DE LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-les-Rouen	02 35 72 14 70
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	21, rue Réaumur - 75003 Paris	01 42 77 05 77
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 43 22 97 27
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77

## MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY - M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER  
Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DAR COURT - Dr Colette DESTOMBES  
Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Bernard JOLIVET - Dr Marianne LAGACHE  
Dr Elisabeth LEJEUNE

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46*